

René Collinot

L'ÉCOLE : UN MONDE CLOS



Témoignages
Le Témoin gaulois

Tout accès payant à ce livre disponible sur le site gratuit
[Le Témoin gaulois](#)
relève de l'escroquerie.

« *Je voulais résorber le baigne par l'école.* »

(Victor Hugo, *Les Contemplations*)

« *La pauvreté, les privations et la misère sont l'école du bon soldat.* »

(Napoléon Bonaparte, *Lettre à Joséphine de Beauharnais*)

Avertissement

En entreprenant de rédiger mes témoignages, je m'étais donné quelques règles, dont la première était de ne pas parler de personnes vivantes. C'est pour cette raison que je renonçai d'emblée à traiter de l'école (mis à part les articles d'*Au Fil des jours* consacrés à Saint-Ferdinand et à Mai 68, qui ont été repris ici), bien qu'elle ait tenu dans ma vie cette place exceptionnelle qu'elle occupe dans celle de tous les enseignants, qui y entrent comme tout le monde dès leur petite enfance, mais pour ne plus la quitter avant d'avoir atteint ou dépassé l'âge de la retraite.

Cela m'a été d'autant plus facile que contrairement à beaucoup de mes collègues, elle n'a jamais occupé tout mon horizon : je ne suis pas né dans le sérail, n'y ai pas pris femme, et si je me suis beaucoup investi dans ce métier, et avec passion, je me suis toujours frotté à d'autres milieux dont les intérêts et les repères n'avaient rien à voir avec ceux du monde enseignant, et je m'en suis presque complètement désintéressé du jour où, en le quittant, j'ai pu me tourner vers un nouveau genre de vie et des activités que j'avais dû différer jusque là.

Pourtant il m'est venu un remords au moment où, sous prétexte de moderniser la société française, victime de trop de rigidités, une droite qui se confond de plus en plus avec l'extrême droite a entrepris de tout casser, au profit d'intérêts inavouables et au nom d'une logique de comptable et d'une sensibilité de petit-bourgeois ignares, égoïstes et peureux.

L'école que j'ai connue, dont j'ai bénéficié et que j'ai servie de mon mieux, n'était pas parfaite (ma propre carrière le montre), ne l'a jamais été et ne le sera jamais. Mais elle avait du moins l'ambition de former des citoyens éclairés et conscients de leurs devoirs comme de leurs droits, et les moyens de s'y employer,

Le Témoin gaulois L'École de la République

sinon de toujours y parvenir. Je sais que beaucoup de mes jeunes collègues n'ont pas renoncé à cette ambition, mais ils se battent à mains nues contre un pouvoir qui s'efforce de détruire une institution dont le bon fonctionnement finirait par mettre en péril les privilèges des riches.

L'école publique – de la maternelle à l'université – est désormais mise en demeure de servir de parking aux enfants des pauvres destinés aux emplois précaires et au chômage, et moins la culture y aura de place, mieux cela vaudra pour ceux que leurs parents, avant de leur offrir des études à l'étranger, pourront envoyer dans des écoles privées ou dans les lycées des beaux quartiers dont le fonctionnement est de plus en plus privatisé.

Je vous parle d'un temps où l'école était un lieu de rencontre et de brassage social. Où, soucieuse sans doute de former une « élite républicaine », elle avait du moins la possibilité de puiser dans toutes les couches sociales et de donner à la plupart le goût et quelques moyens de vivre dignement.

Bien entendu, cette involution de l'institution scolaire ne fait que refléter la régression de notre société, qui ne sait que faire de sa jeunesse, ce qui ne peut déboucher, tôt ou tard, que sur de grandes violences. C'est le sens de cette marche vers la catastrophe que j'ai voulu illustrer par les deux citations placées en épigraphe. Quant à la citation de Joseph Jacotot, page 79, ce n'est pas une provocation : ce pédagogue a fait l'éloge du « maître ignorant ». On lui a reproché d'être un imposteur. Ayant appris au jour le jour ce que j'avais à enseigner, je me suis souvent demandé si je n'en étais pas un autre. Mais son exemple aidera peut-être mes jeunes collègues, obligés de prendre la relève sans avoir reçu la moindre formation.

(On trouvera sur ce site quatre photos de classes dans les albums *Témoignages, Album École I et II.*)

[Le Témoin gaulois](#) L'École de la République

L'ÉCOLE PRIMAIRE

Une école publique dans les années 1940

On s'étonnera peut-être de me voir citer en exemple « d'école de la République » celle des années 1940 à 1944, soumise au régime fort peu républicain de Vichy.

J'ai décrit ailleurs cette empreinte et n'y reviendrai pas, mais je crois qu'elle n'a pas marqué fortement les deux établissements que j'ai fréquentés alors. Les enseignants, particulièrement détestés par « le chef de l'État », avaient prêté serment au Maréchal comme tous les fonctionnaires, mais leurs sentiments ne différaient sans doute guère de ceux des autres Français dans leur diversité, et ils exerçaient leur métier comme ils l'avaient toujours fait, la « révolution nationale » n'ayant même pas eu le temps de changer la plupart des manuels.

J'ajoute que si, un demi-siècle plus tard, je trouvai la preuve de l'antisémitisme d'un instituteur de Saint-Ferdinand, je n'en ai pas trouvé trace chez les maîtres que j'ai connus et je croyais bien que les élèves juifs ne portaient pas l'étoile jaune dans l'enceinte de l'école.

Il est vrai qu'ils étaient assez peu nombreux, et que ma femme, ses soeurs et ses amies, habitant le quartier de la rue Sedaine, ont gardé le souvenir de l'antisémitisme virulent d'élèves et de maîtres qui les poursuivit jusqu'après la guerre, alors que leur nombreuse communauté avait perdu dans la Shoah vingt-cinq pour cent de ses membres. Mais j'ai reçu de mon condisciple Lefort les remarques suivantes : « Pour St-Ferdinand je me souviens de profs assez violents et d'un élève juif portant l'étoile et malmené par des camarades. [...] Vous n'évoquez pas les jeux à St-Ferdinand : les trombones, la chenille, cocorico, chat perché, gendarmes et voleurs... » Ma sœur confirme que des camarades portaient l'étoile à l'école Pereire. Ainsi va la mémoire...

L'École de la rue Saint-Ferdinand (1941-1949)

Malgré son nom et la proximité de l'église dont elle est mitoyenne, « Saint-Fer », comme nous disions, était le type même de l'école laïque telle que l'a conçue la Troisième République. Garçons et filles entraient par des portes séparées, et les bâtiments de deux étages, comme les cours de récréation, se côtoyaient sans jamais communiquer.

Les salles étaient grandes, hautes de plafond, bien aérées et fonctionnelles. Notre cour de récréation, sorte de trapèze irrégulier et planté de quelques platanes, me paraissait assez vaste. Elle était divisée en deux par une ligne invisible : à gauche, les petits, à droite le cours complémentaire. Un coup de sifflet interrompait nos jeux, et chaque classe se mettait en rang à l'endroit qui lui était assigné. Nous devions, au commandement, prendre nos distances, comme à l'armée, puis nous mettre au garde-à-vous. Puis chaque classe regagnait en bon ordre et en silence son lieu de travail.

Par très mauvais temps le préau, presque aussi grand que la cour, était le point de ralliement et le lieu des récréations. Il était aussi destiné aux représentations (il y avait une véritable scène, avec rideaux et décors), aux projections de cinéma (l'écran faisait face à la scène et dominait une sorte de long lavabo semblable à un abreuvoir qui devait bien comporter une quinzaine de robinets), aux séances de gymnastique et aux répétitions de la chorale, qui réunissait exceptionnellement les élèves des deux sexes. Pendant la guerre, on y faisait aussi des distributions de « gâteaux vitaminés ». Plus tard, nous y eûmes droit aux distributions de lait par les bons soins du ministre Mendès-France qui écoulait ainsi des excédents. Enfin c'était aussi dans le préau qu'avaient lieu les visites médicales.

Le Témoin gaulois L'École de la République

Les classes de la « grande école » étaient numérotées de 1 à 10, l'affectation aux numéros pairs ou impairs se faisant en fonction de critères que j'ignore, si bien qu'un élève qui redoublait le faisait sans douleur, puisqu'il passait de la 10^{ème} à la 9^{ème} au lieu de passer d'un C.P.1 à un autre C.P.1. En vertu de cette loi, je passai de 10^{ème} en 8^{ème}, fis l'équivalent de la 6^{ème} à l'école de Mhère, et retrouvai la plupart de mes camarades en 4^{ème}, où l'on préparait le concours d'entrée en... 6^{ème} de lycée. De la 3^{ème} à la 1^{ère}, les élèves moins doués attendraient de passer le Certificat d'Études*¹, à l'âge de quatorze ans, pour entrer aussitôt dans la vie active.

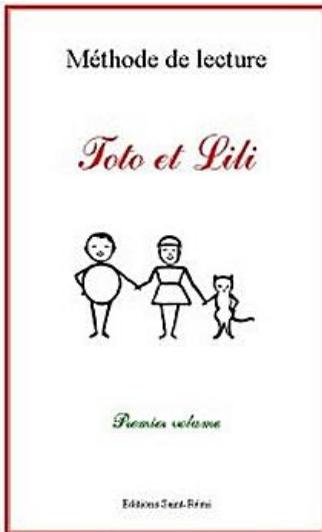
Je n'ai que de bons souvenirs des premières années de l'école primaire, à commencer par la distribution des manuels, le jour de la rentrée. Déjà, je négligeais les livres de « Leçons de choses » – je me souviens pourtant d'un manuel qui montrait comment on construisait une maison, de la cave au grenier – d'arithmétique et de géographie, et m'emparais avec avidité de ceux d'histoire et de lecture. J'aimais les récréations bruyantes où nous organisions des tournois de chevaliers au cours desquels chacun était tour à tour monture et cavalier, et où quelques brutes voraces, peut-être réellement affamées en ces temps de restrictions, mais cela ne pouvait alors me venir à l'esprit, essayaient d'extorquer leur goûter aux plus faibles. Je n'aimais pas la bagarre, mais j'avais depuis longtemps compris qu'il ne faut jamais se soumettre. Au prix de quelques horions, j'achetais ma tranquillité.

Enfin, j'adorais nos belles promenades au bois de Boulogne, où nous pouvions nous livrer sans contrainte, dans les après-midi de « plein air », à nos jeux trop vite interrompus de la récréation. Les quatre dernières années, marquées il est vrai par la crise de l'adolescence, affaiblissent ce bilan.

L'école maternelle (1940-1941)

J'entrai à l'école maternelle à la rentrée de 1940. Je me rappelle le long couloir que l'on parcourait en passant par la porte des filles : notre cour était au fond, bordée en partie de palissades, car le bâtiment de briques était tout neuf.

Ma première maîtresse (en tout bien tout honneur) s'appelait



Mme Coletti ou Bodetti, je n'ai jamais su au juste. Plutôt petite et ronde, elle pouvait avoir la quarantaine et s'habillait de noir. Nous avions de beaux cahiers – en filigrane, on y voyait Charlemagne – et un horrible livre de lecture, *Toto et Lili* : outre ces deux héros, figurait *le gros René*, aussi rond que *Toto* était filiforme, ce qui m'intriguait car j'étais maigre comme *Toto*. Or *Toto* était le sobriquet affectueux que mon père me réservait et j'avais René pour prénom. Mes métamorphoses ultérieures devaient résoudre la contradiction. Il y avait aussi *Titi* le chat, le rat, et *Mumu* la

vache. Si laides que fussent les images et si austère que fût ce premier livre, j'appris à lire rapidement et sans grand effort.

La cour de récréation était une redoutable jungle où sévissaient de grands fauves auxquels il fallait résister quand on ne pouvait les fuir. J'ai gardé un curieux souvenir de l'un d'eux, qui s'appelait Lemaire. C'était une véritable brute (de cinq ans !) qui donnait beaucoup de fil à retordre à nos maîtresses. Un jour, deux d'entre elles s'en emparèrent et le maintinrent sur les genoux de la

Le Témoin gaulois L'École de la République

directrice, qui lui donna une raclée mémorable, dans un coin du préau. J'avais pour voisine une petite fille très blonde au visage très fin et très fade, dont j'ai oublié le nom. Chaque enfant avait une odeur caractéristique, soit que mon odorat fût particulièrement développé à cet âge, soit que l'hygiène fût assez sommaire, et sans doute pour les deux raisons. On mimait aussi des chansons : je fus *Gros Goret*, en dépit de ma maigreur, pour l'une d'elles :

« *Quand j'étais près de mon père*

Youp la la la lira

Les gorets j'allais garder »,

Refrain

« *Youp la la la lirette au gué*

Youp la la, Youp la la,

Lon lon la »

« *Il y avait une gorette*

Youp la la la lira

Qui ne voulait pas danser »

[Refrain]

« *Gros Goret s'approcha d'elle*

Youp la la la lira

M'amie voulez-vous danser ? »

[Refrain]

« *Ils se sont pris par la patte*

Youp la la la lira

Et sautèrent jusqu'au plancher ! »

[Refrain]

Ce fut l'une des très rares fois où j'acceptai de danser : à vrai dire, on ne me demanda pas mon avis ! Autre événement mémorable : la directrice ayant à se défaire d'une nichée de perruches, elle en

Le Témoin gaulois L'École de la République

fit une loterie et je gagnai ! Las, mes parents ne voulurent jamais s'embarasser d'une cage et je dus renoncer à ces oiseaux merveilleux. Je ne devais plus jamais gagner quoi que ce soit aux jeux de hasard, et ce fut une grande chance.

La grande école (1941-1945)

Classe de 10^{ème} (1941-1942)

Entrant à la grande école, je fus très fier d'avoir un maître, M. Calflèche, qui se révéla très sympathique. Ma sœur aînée, ayant observé qu'il portait une cravate tricolore, en conclut que c'était un patriote, ce qui signifiait pour nous qu'il était hostile à Vichy. De fait, l'épisode des étoiles jaunes (7 juin 1942 : nous en avons dessiné, pour les arborer fièrement à la sortie) suppose au moins qu'il ait fermé les yeux sur nos préparatifs.

Le raisonnement de ma sœur peut paraître naïf à ceux qui n'ont pas connu de situation d'oppression : chaque détail et chaque geste y revêt une valeur symbolique. Qui dirait qu'un film comme *Les Visiteurs du soir* de Carné était interprété comme une œuvre de Résistance ? En mai 1969, ma femme et moi fûmes invités à un festival du film pour la jeunesse, à Cannes. On visionna un court métrage hongrois où un homme en collant noir apparaissait en position fœtale sur le blanc de l'écran. Il se levait, tendait les bras, essayait d'échapper aux murs invisibles de sa prison qu'on devinait ovoïde, et finissait par revenir à sa position initiale. La délégation tchèque, qui y voyait une fable sur le sort des pays de l'Est, en fut bouleversée...

À part cela je n'ai retenu des cours de M. Calflèche que le souvenir d'y avoir été heureux, celui d'une projection du *Roman de Renart* qu'il nous fit avec une lanterne magique, et la première leçon que j'eus à apprendre par cœur :

« *Il y a 2.000 ans notre pays s'appelait la Gaule et ses habitants se nommaient les Gaulois.*

Un général romain, Jules César, voulut conquérir la Gaule. Vercingétorix, à la tête des Gaulois, défendit son pays. L'armée gauloise fut encerclée dans Alésia.

Le Témoin gaulois L'École de la République

Vercingétorix dut se rendre à Jules César. »

Je n'arrivais pas à retenir ce texte en dépit de tous mes efforts, et m'endormis en pleurant. Au réveil, je savais ma leçon et, comme on voit, ne l'ai pas oubliée !.

Classe de 8^{ème} (1942-1943)

Cette année-là, le pouvoir tomba en quenouille, entre les mains d'une institutrice très jeune et très jolie, Mme Rayman, qui me confia la tâche d'essuyer chaque matin son bureau avec un chiffon rouge. Je devais prendre un soin particulier de la photo de sa petite fille, âgée de cinq ans, qui y trônait en permanence. Je m'aperçus bientôt qu'elle habitait villa Aublet, près de chez nous, et était cliente de mes parents.

Pour atteindre notre salle de classe, située au troisième étage, à gauche du bâtiment vu de la rue, les appartements du directeur faisant pendant à droite (depuis, les deux ailes ont été reliées par des salles supplémentaires), il fallait traverser la classe de 4^{ème} où je me retrouverais deux ans plus tard. La nôtre disposait d'une sorte de débarras aveugle où les élèves paresseux ou indisciplinés étaient quelquefois enfermés dans le noir. J'eus droit une seule fois à cette punition pour un motif que j'ai oublié, mais n'en fus guère impressionné. Comme beaucoup de jeunes femmes, Mme Rayman attendait le retour de son mari, prisonnier de guerre, et souffrait beaucoup de cette longue séparation. Parfois, au milieu d'une phrase, elle tombait évanouie, son front heurtant le bois du bureau avec un bruit mat. Nous frappions à la porte de la 4^{ème} et M. Boucher lui donnait quelques claques pour la ranimer, nommait un de ses élèves comme responsable des deux classes (ce dernier s'installait dans l'encadrement de la porte mitoyenne) et la conduisait à l'infirmierie. J'ai longtemps conservé une rédaction où Mme Rayman avait annoté d'un « *Très bien* » le cliché de la neige qui recouvre la terre « *d'un blanc manteau* ». L'école,

Le Témoin gaulois L'École de la République

destinée à la reproduction des modèles sociaux, aime les stéréotypes et le conformisme, même si de nos jours elle s'efforce de le dissimuler. Je lisais beaucoup et reproduisais ingénument : c'est pourquoi mes maîtres me trouvaient « doué en français ».

Je n'ai perdu de vue Mme Rayman que bien des années après, le temps de me rendre compte qu'elle tirait de son beau métier une vanité excessive, comme beaucoup d'instituteurs à une époque où leur fonction était profondément respectée et où la plupart d'entre eux y trouvaient une promotion sociale. J'eus une seule occasion de lui demander conseil, quand mon fils passa de l'école primaire au collège. Ses maîtres l'inscrivirent au lycée Stéphane Mallarmé, qui se trouvait fort éloigné à l'autre bout du XVII^{ème}. Elle m'assura que c'était un excellent établissement, et nous engagea à suivre la décision de ses collègues. Je n'ai rien à dire de ce collège qui a disparu depuis, mais ce choix était si mal commode qu'au bout d'une dizaine de jours j'allai inscrire l'enfant au Lycée Carnot, tout proche. Ma femme eut également affaire à Mme Rayman et en a conservé le souvenir d'une cliente difficile.

Grande classe, deuxième division (1943-1944)

Sur mon expérience de l'école rurale de Mhère, voir le livre *Témoignages*, Morvan, pages 41 à 46 et 58-60.

Classe de 4^{ème} (1944-1945)

Je ne fis ma rentrée à Paris que début novembre. N'ayant pas de souliers, j'allai retrouver mes anciens camarades chaussé de mes sabots de bois. Comme j'étais loin d'être le seul dans ce cas (Michel Tronche en avait rapporté d'Auvergne, ainsi qu'une magnifique trompe en écorce qui lui valut un grand prestige), cette tenue passa tout à fait inaperçue.

La « 4^{ème} » était une classe très particulière, uniquement vouée à la préparation des concours d'entrée au lycée et au cours complémentaire. Aussi n'y étudiait-on que deux matières :

Le Témoin gaulois L'École de la République

calcul le matin, français l'après-midi. Ce régime me convenait à merveille, d'autant que notre livre de lecture, *Le Livre des quatre saisons*, que Pierre Albrecht omit de rendre en fin d'année et dont il me fit cadeau plus tard, me paraissait passionnant. Une longue histoire illustrait chaque mois, d'octobre à juin, et le dessinateur ne manquait pas de talent, non plus que l'auteur. Je le relus au moins dix fois cette année-là.

Notre instituteur, M. Boucher, était petit et trapu, chauve et très myope : ses grosses lunettes teintées étaient vissées sur son nez, comme sa pipe à sa bouche. Un chapeau qui cachait sa calvitie ne le quittait guère non plus et, avec une blouse grise, complétait sa silhouette. Il était fort en gueule, aimait son métier et ses élèves, punissait rudement de quelques coups sur les doigts de sa règle de fer qu'il appelait « *Micheline* » toute négligence ou étourderie. Quant à la discipline, il avait assez d'autorité pour que le problème ne se pose même pas. Toutefois M. Boucher nous laissait souvent seuls une dizaine de minutes, bien que les évanouissements de Mme Rayman ne fussent plus qu'un mauvais souvenir. Il nommait alors un « responsable » qui surveillait... son retour, penché discrètement sur la rampe du palier. Pendant ce temps, quelques hardis camarades entreprenaient de passer par l'extérieur, côté cour, d'une fenêtre à l'autre, prenant appui sur un étroit rebord en briques de près d'un mètre de long. Par chance (la salle de classe était située au 3^{ème} étage), il n'y eut jamais d'accident. Mais je m'en souvins plus tard comme enseignant et comme formateur de maîtres. Il donnait des cours particuliers d'arithmétique à une dizaine d'entre nous chez un de nos camarades nommé Pailloux, qui habitait au sixième étage d'un immeuble des années trente situé rue Galvani et qui disposait d'une entrée sur cette rue et d'une autre rue Vernier. On accédait à l'appartement par une passerelle jetée dans le vide, ce qui

Le Témoin gaulois L'École de la République

achevait de rendre admirable cette maison malheureusement disparue.

Je passai sans problème les concours d'entrée en sixième au lycée Carnot et au cours complémentaire. Toutefois, le zèle excessif de M. Boucher me fit commettre à Carnot une faute d'orthographe que je n'aurais jamais faite sans son intervention. Entre deux épreuves, il fit le tour de ses candidats sous la grande verrière, pour leur souffler à l'oreille quelques tuyaux. À moi, il chuchota seulement que maréchal-ferrant s'écrivait avec un t, ce dont je doutais d'autant moins que j'avais été élevé dans une forge. Malheureusement sa pipe et le volume de sa voix se conjuguèrent pour me faire comprendre « d » au lieu de « t » ! Mais je fus impressionné par les fastes du lycée, et mes parents eux-mêmes ne savaient pas si je devais entreprendre des études qu'ils avaient crues payantes jusque-là : les études secondaires étaient gratuites, en fait, depuis 1930, mais la proportion de bacheliers sur une génération était de 3 % en 1945 (30.000 reçus) contre 65,6 % en 2009.

Un camarade charitable, Guy Bruel, me persuada que je serais perdu dans un milieu qui n'était pas le mien. Lui-même habitait un immense appartement boulevard Pereire, son père était ingénieur et sa mère professeur de gymnastique à l'école Pereire où mes sœurs bénéficièrent de son enseignement. Comme on se présentait en fin de troisième au concours d'entrée à l'École normale primaire*2, qui était d'ores et déjà mon objectif, il m'était possible de rester à Saint-Ferdinand en passant au cours complémentaire. J'optai donc pour la prudence, et renonçai à Carnot. Je perdais du même coup, sans compter Guy Bruel, mes camarades les plus brillants, comme Yvan Ledoux et les deux frères Hautier. Mais je continuerais avec d'autres que je connaissais depuis la maternelle, et qui m'étaient bien plus chers :

Le Témoin gaulois L'École de la République

Pierre Albrecht et Claude Catinaud, mes meilleurs amis, Christian Lombré, le grand James, le vaillant Beaudry que sa longue figure pâle et ingrate faisait paraître vieux et qui fut le chef d'une bande concurrente de celle de Lombré, Michel Tronche, et quelques autres.

Ai-je bien ou mal fait ? Au cours complémentaire, j'ai trouvé des maîtres plus patients et attentifs que ceux que j'aurais eus au lycée, et qui ne se souciaient pas de sélection. À supposer que j'aie bien réussi à Carnot, je serais probablement devenu un professeur de lettres classiques, peut-être aigri sur ses vieux jours, comme beaucoup, par la décadence de leur discipline au profit des mathématiques. En tous cas, je n'aurais guère eu les chances qui se sont présentées à moi dans le technique, où j'ai pu faire un parcours aussi amusant que varié.

Après le B.E.P.C.*³ j'eus par un client, M. Palos, des nouvelles de M. Boucher, qui avait quitté l'enseignement pour prendre la direction d'une école primaire à Issy-les-Moulineaux. Je lui rendis visite sur le site de sa gloire, et le trouvai inchangé, à la blouse près. Très flatté de ma démarche, il me reçut à bras ouverts et appela une femme de service pour la prendre à témoin du souvenir qu'il avait laissé à un ancien élève. Par la même source j'appris peu après qu'il était mort d'un cancer de la gorge que son attachement à sa pipe, qu'il fumait même en classe, lui avait valu.

Le Cours complémentaire (1945-1949)

L'enseignement primaire supérieur

Les cours complémentaires, qui conduisaient au B.E.P.C.*³ et la plupart du temps à une formation professionnelle ou à la vie active, constituaient ce que l'on appelait l'enseignement primaire supérieur. Ses professeurs étaient recrutés parmi les instituteurs, et leur spécialisation n'était pas rigoureuse : j'eus la surprise, quand mon frère m'y succéda douze ans plus tard, d'apprendre que deux de mes maîtres avaient échangé leurs fonctions. Notons que je n'ai jamais vu les noms de ces professeurs écrits. L'orthographe et même la prononciation que j'en donne sont donc incertaines.

En sixième régnait, comme à l'école primaire, un maître principal. Mais des professeurs spécialisés y faisaient leur entrée pour trois matières nouvelles : travail manuel (fer et bois), anglais et allemand. Jusque-là nous ne connaissions que ceux de gymnastique, de dessin et de chant. Du maître principal je revois la haute silhouette sportive, le visage long et sévère et les cheveux blancs. Je crois qu'il se nommait Chevalier. Il s'intéressait aux méthodes pédagogiques modernes, et commença sans explications par une dictée de phonèmes (je devais le comprendre longtemps après) qui nous abasourdit et dont il ne rendit jamais compte. Il voulait aussi que nous fassions des recherches de documents en français, histoire, géographie et sciences afin d'illustrer textes et leçons. Cette exigence fit le désespoir de la plupart d'entre nous. J'avais, par rapport à beaucoup de mes camarades, le privilège de disposer de la bibliothèque paternelle, modeste et hétéroclite à la vérité, mais qui offrait à ma curiosité quelques auteurs et un dictionnaire Larousse encyclopédique en deux volumes des années vingt hérité de mes grands-

Le Témoin gaulois L'École de la République

parents maternels. Mais nous n'achetions pas de revues, mon père partageait l'abonnement au *Parisien libéré* avec le concierge du 25, et chaque livre était considéré comme bien trop précieux pour être découpé à seule fin d'illustrer un cahier. Bien plus tard, comme « formateur de formateurs », j'ai pris grand soin de ne rien exiger qui puisse excéder les moyens matériels de nos élèves, qui pour la plupart n'avaient guère de possibilité de travailler chez eux.

Au cours des quatre années du cours complémentaire, j'eus plusieurs professeurs d'anglais dont je n'ai retenu que l'image anonyme d'une dame à visage rond, à lunettes rondes, et dont le front était caché par des chiens, et Luteau, un grand type très jeune et drôle que je revis plus tard à la télévision (preuve qu'il existait !) : il était devenu maître de conférences ou professeur à l'université d'Orléans. En allemand nous fûmes confiés aux bons soins de l'inénarrable Marchand, écrasé par la stature d'un père qui avait commis un manuel où était inscrit en exergue : « *Un livre sans images est une maison sans fenêtres* », en foi de quoi l'auteur l'avait orné de sa propre main des illustrations les plus laides qu'il m'ait été donné de voir depuis les *Toto et Lili* de mon premier livre de lecture. Que l'on ajoute à ce manuel écrit en lettres gothiques les difficultés rebutantes des déclinaisons et l'imbécillité du maître, enfin la haine de tout ce qui était allemand naïvement héritée d'une guerre toute fraîche où nous avons grandi, et on comprendra que ce cours ait été consacré au chahut et voué à la stérilité. Je n'en ai pas retenu dix mots. De la 5^{ème} à la 3^{ème}, un quartet remplaça le solo du maître principal : MM. Le Naëlec en français, Beauvis en maths, Jouanon en histoire-géographie et Huilleret en physique, chimie et sciences naturelles. Cette équipe si hétéroclite accentua mes qualités et mes défauts : je me renforçai sur mes points forts et m'enfonçai en géographie, maths

Le Témoin gaulois L'École de la République

et sciences. Pourtant je décollai de la « petite moyenne » de mes premières années et je fus l'un des trois reçus au B.E.P.C.^{*3} d'une classe de 25 ou 30 élèves. Les lauréats décidèrent de se rendre en corps pour remercier leurs maîtres, et Beauvis nous donna l'accolade. Je fus très surpris de m'apercevoir, en ce moment historique, qu'il était parfumé comme une vieille cocotte. Je me présentai cet été-là aux deux sessions du concours de recrutement de l'École normale primaire^{*2}. J'étais nul en chant, dessin, travail manuel et gymnastique, ce qui était rédhibitoire dans un concours où les places étaient très chères. Je devais réitérer à la fin de l'année suivante sans plus de succès, bien que j'aie poussé la bonne volonté jusqu'à me présenter à Rouen, académie déficitaire où les candidats se pressaient moins qu'à Paris, et à prendre quelques leçons auprès d'un menuisier de la rue Torricelli que je réduisis au désespoir...

Camarades de l'école primaire

Beaucoup de mes condisciples sont probablement morts à l'heure où j'écris, mais je n'ai eu connaissance que du décès de l'un d'entre eux. Je désignerai donc tous les autres par la même initiale.

X*

Son père tenait une boutique d'encadreur, située juste en face de l'école, ce qui lui permettait d'arriver à la dernière minute, privilège que nous lui enviions. C'était à l'époque le seul protestant de ma connaissance, ce qui m'intriguait beaucoup (comment peut-on être protestant ?) mais avec sa bonne tête de bouledogue un peu triste, c'était un garçon très sérieux et qui gardait ses distances.

X*

Comme pour Claude Catinaud, mon amitié avec X* remonte au temps de l'école maternelle. Son père, gazé dans les tranchées pendant la première guerre mondiale, mourut alors qu'il avait cinq

Le Témoin gaulois L'École de la République

ou six ans. C'était, comme sa mère, qui devint une grande amie de ma famille et de ma femme, un employé de banque, mais il avait des dons variés et une grande imagination, s'intéressant entre autres à la photo et au cinéma : le Pathé-Baby qu'il laissa à son fils avec de nombreux films (Charlot, Harry Langdon, Actualités, Folies-Bergères, etc.) fit quelques-uns de nos beaux jeudis, et me poussa à mon adolescence à en acheter un, puis une caméra et un projecteur plus puissant que j'ai conservés, mais ce fut une vocation avortée...

X* était très grand, surtout pour l'époque, robuste, d'allure germanique. D'origines alsaciennes, il se disait descendant des ducs de Bavière parce que l'un d'eux avait porté son nom. Les yeux bleus, le menton énergique, c'était en réalité un grand rêveur, qui se dispersait entre ses mille dons. Il passait ses vacances à Tinchebray, chez des paysans amis de sa famille, et y fit une année scolaire pendant la guerre, alors que j'étais moi-même à Mhère : ce fut le seul de mes camarades avec qui j'entretins une correspondance pendant ces seize mois. Adolescents, nous avions d'interminables conversations, qui portaient sur nos découvertes de lecture et de cinéma, sur notre expérience paysanne et sur des sujets philosophiques et religieux. Ces échanges étaient si prenants que je l'accompagnais jusqu'à sa porte, au 13, rue Montenotte, après quoi il me raccompagnait jusqu'à la mienne, et cela pouvait durer plus d'une heure. Il fut l'un des trois reçus au B.E.P.C.*³ avec Tattegrain et moi, passa avec nous en seconde à Chaptal, rata aussi complètement que Tattegrain sa seconde (c'est-à-dire qu'ils furent purement et simplement renvoyés), moins par incapacité ou par paresse que parce qu'il avait décidé de se consacrer à la vie des champs.

Il mit ses talents au service de l'Afrique noire à laquelle il vouait un véritable culte et où il mena comme expert puis comme

Le Témoin gaulois L'École de la République

coopérant une vie aventureuse dans les soubresauts de la décolonisation. En mai 1968, il était en vacances en France, et nous le recevions souvent. Quand la pénurie commença à se faire sentir, il partit pour Tinchebray et en revint chargé de victuailles et d'essence qu'il avait achetées au marché noir. J'en revendis un bidon – au prix coûtant, cela va sans dire – à un collègue en panne sèche. Le soir même, de Gaulle fit sa réapparition après avoir rencontré Massu en Allemagne, et son discours fut suivi par la réapparition miraculeuse de tout ce qui avait manqué sur le marché, y compris l'essence ! Il finit par épouser une jeune Africaine très belle, grande et sculpturale, Hélène, adoptant du même coup sa mignonne petite fille. Ils eurent bientôt un fils, et d'autres enfants. Puis nous nous sommes perdus de vue...

Seul, Catinaud reçut assez longtemps de ses nouvelles : après une longue carrière d'ingénieur agronome en Afrique, X* a pris sa retraite à Cergy-Pontoise dont il a été conseiller municipal. Il milite également à la Ligue des Droits de l'Homme. Nos relations se limitent à quelques échanges par courriel d'informations sur ces questions.

X*

Ma belle-sœur m'ayant dit que X* était un nom juif (c'était celui d'un de ses patrons), je pensai au camarade qui l'avait porté, à une lettre près, mais je l'ignorais, quand l'Association pour la Mémoire des Enfants Juifs Déportés entreprit d'apposer, dans chaque école de France, une plaque portant le nom de ceux que les nazis avaient assassinés. À vrai dire, je n'avais aucun souvenir d'avoir eu des camarades juifs, mais je crus me rappeler qu'il comptait, à mon retour de Mhère, parmi ceux qui avaient disparu pour des raisons qui m'étaient restées inconnues.

Je demandai donc à participer aux recherches de l'A.M.E.J.D. pour mon ancienne école, et n'ai obtenu de résultats que ces

Le Témoin gaulois L'École de la République

dernières semaines : l'un de mes camarades, Charles André Desnoyers, a été brûlé vif avec sa mère et sa petite sœur dans l'église d'Oradour-sur-Glane, tandis que son frère aîné était fusillé, mais aucun enfant déporté n'a figuré dans les classes où je suis passé pendant la guerre. X* était le fils d'employés de la Poste... et a suivi avec moi les classes du cours complémentaire !

Claude Catinaud (1933-21/01/2008)

Il habitait avec ses parents au 13, rue Pierre Demours, un petit appartement de deux pièces sous les toits, puis hérita de son frère une petite chambre de bonne, au même étage. Claude avait une grande admiration pour son aîné, beaucoup plus âgé, et qui donnait alors des spectacles de prestidigitation auxquels j'eus quelquefois l'occasion d'assister. Sa mère, une petite femme toute ronde et aimable qui m'accueillait toujours avec la plus grande gentillesse, exerçait le métier de couturière tandis que son père travaillait dans une grande menuiserie. À vrai dire, j'ai retrouvé le portrait exact de ses parents dans la vieille B.D. *Bicot*.

Lui-même était petit, gras et nerveux, affligé d'asthme. Cela ne l'empêchait pas d'être doué d'une vive imagination et de l'esprit d'aventure. Un jour, ayant lu un roman d'alpinisme, il entreprit l'ascension du buffet Henri III de sa mère, après avoir fixé une corde jetée comme un lasso au sommet du meuble, ce qui se solda par la destruction de la belle vaisselle familiale.

Enfants, nous allions chaque semaine, avec une bande de copains (que sont-ils devenus ?) jouer au bois de Boulogne, puis ce fut la minuscule piscine de l'Étoile, aujourd'hui disparue, dont le bassin devait bien faire une douzaine de mètres de long et le « grand bassin » trois mètres que je n'osai jamais franchir, même quand je sus nager convenablement et alors qu'aucune autre piscine ne me faisait peur. Nous étions de grands amis, nous prêtant nos livres (il préférait les romans d'aventure et d'anticipation) et nous

Le Témoin gaulois L'École de la République

racontant les rares films qu'il nous était donné de voir. Après la 3^{ème}, il fut inscrit à un centre d'apprentissage de dessin industriel, mais nous avons continué de nous fréquenter malgré trois longues périodes de séparation : plus d'un an à Mhère, ses vingt-huit mois de service en Algérie, puis les vingt-huit mois de mon propre service militaire.

Adolescents, nous retournions parfois au Bois de Boulogne, pour faire un tour de barque sur le grand lac. Claude, qui avait une belle voix, chantait en ramant. Un jour, il chanta *La p'tite Marie* avec tant d'ardeur que je sus qu'il était amoureux, mais il était très pudique et nous n'avons jamais parlé de ces choses. J'en eus bientôt la confirmation, et ce fut mon premier voyage à Tours d'où je rapportai un film immortel !

Il s'est marié à l'âge de vingt-deux ans et me choisit comme garçon d'honneur, puis il eut deux fils, Éric et Philippe, et je fus le parrain indigne du premier, à qui je n'ai jamais fait d'autre cadeau que celui de son baptême. Sa femme, Jacqueline Mauxion, était une robuste tourangelle, une fille aimable et courageuse qui montra un grand cœur, offrant l'hospitalité à tous les chiens perdus sans collier de son entourage. Nous n'avons jamais cessé de nous voir, de temps en temps, bien que la vie nous ait beaucoup éloignés. Ils habitaient Sarcelles et Claude, qui avait toujours été fasciné par les armes, se défoulait dans une salle de tir. Excellent dessinateur, il fut mis d'office à la retraite qu'il prit dans le Midi quand l'informatique rendit caduc son savoir-faire. Il en avait été très humilié, et a vieilli prématurément.

Après la mort de Jacqueline en janvier 2004, Claude est entré dans une maison de retraite à Leval, près de Toulon, où je l'ai revu en juillet 2006, ayant emmené nos petits-enfants en vacances à Cannes. Il ressemblait curieusement à son père, sur ses vieux jours, souffrait de plusieurs handicaps, était un peu déçu par

Le Témoin gaulois L'École de la République

l'Amérique où Éric avait emmené ses parents quelques années plus tôt, mais était content du chemin parcouru et fier de ses fils. Nous ne nous étions pas rencontrés depuis leur départ dans le Midi, mais comme il advient entre de vieux amis, c'était comme si ç'avait été la veille, et nous nous sommes promis de nous retrouver chaque année. La vie, ou plutôt la mort, ne l'a pas voulu... J'appris son décès par ses fils. J'ai eu à cette occasion un dernier échange épistolaire, très chaleureux, avec eux.

Éric, l'aîné, a envoyé à son parrain indigne la photo de notre classe de sixième, qui m'aurait ôté voici quelques années bien des soucis à propos de X* au nom juif. Je l'ai bien sûr vivement remercié, et tâcherai de garder le contact.

X*

Ce garçon avait un réel talent de dessinateur et réalisa un magnifique portrait de Pétain. Mais il ne faisait comme moi que reproduire les convictions de sa famille, bien différentes et surtout plus floues et plus fluctuantes que les nôtres : à la Libération, sa sœur épousa un soldat américain.

Lui-même était un gentil garçon, un peu naïf, qui me fit connaître les albums de *Tintin*. Après la 3^{ème}, il entra en apprentissage chez un marchand de T.S.F. et je le l'ai perdu de vue.

X*

X*, fils d'un collègue de mon père, fut mon camarade de classe à Saint-Ferdinand. Mon dernier souvenir de lui remonte à notre participation au concours d'entrée à l'École normale*² de Rouen.

Ayant été tous deux recalés à l'oral, nous avons refusé de passer une nuit de plus en dortoir, et avons couru à la gare après avoir réglé notre hébergement. Mais le dernier train venait de partir, et la gare fermait vers dix-neuf heures ! Il nous fallut passer une nuit très fraîche à arpenter les rues de la vieille ville, avant de trouver un refuge glacial dans un marché couvert, désert à cette heure-là.

Le Témoin gaulois L'École de la République

Enfin l'aube se leva, mettant fin à la nuit la plus longue que j'aie vécue, et sans attendre le premier train pour Paris, nous sommes allés à la gare routière qui rouvrait la première, d'où un autocar nous ramena de bonne heure Porte Maillot.

X*

Ce garçon était aussi maigre que j'étais rond, aussi agité que j'étais calme, et sans doute à cause de cette parfaite opposition de morphologie et de caractère, c'est le seul camarade que je me souviens d'avoir détesté, et qui me l'ait bien rendu.

Sans rancune !

X*

Les frères X* étaient deux jumeaux inséparables et tenaient sans peine le premier rang. Au début de ma retraite, j'eus la surprise, en me présentant à un laboratoire médical de la rue Saint-Ferdinand, de lire sur une plaque de l'entrée : « Dr X* » et ne doutai pas que ce médecin ne fût l'un d'eux, qui avait vraisemblablement succédé à son père. J'ai cru, quelque temps après, revoir mon ancien condisciple attablé à la terrasse du café de la petite place voisine. Comme il était en compagnie d'un jeune homme qui pouvait être son fils, je n'ai pas osé l'aborder.

X*

J'ai retrouvé par hasard la trace de cet hurluberlu lors de mon passage à Kehl où il m'avait précédé et où il avait réussi à se faire réformer, laissant derrière lui une légende, dont la plus belle page était la suivante : étant de garde, il s'était planté au milieu de la route, devant la caserne, et avait détourné toutes les voitures qui venaient de Kehl dans la cour, créant une pagaille mémorable et la panique des officiers, qui durent multiplier les excuses.

X*

X* était le fils d'un marchand de légumes dont la boutique existe encore, rue Pergolèse, non loin de chez Lombré. C'était un

Le Témoin gaulois L'École de la République

garçon très grand et prodigieusement maigre, qui faisait penser à ces insectes des prés semblables à de très frêles araignées et qu'on nomme *faucheurs*.

J'en eus des nouvelles d'une manière inattendue au temps de la splendeur de mon frère. Croyant m'avoir retrouvé dans *National Hebdo*, il se rappelait à mon bon souvenir et me félicitait de mon engagement politique. Mon frère, ayant reçu cette lettre, me la transmit fièrement, et je préfèrai ne pas répondre.

X*

X*, sympathique rouquin, était le fils d'un ingénieur et habitait Porte Champerret. C'était un garçon intelligent, vif et courtois, chez qui je fus une fois invité avec une bonne partie de la classe. Il devait entrer au lycée Carnot, et je le perdis de vue.

X*

X* était le fils de concierges d'un immeuble de la rue Lesueur, situé face à l'hôtel particulier où sévissait le sinistre Docteur Petiot. C'était un garçon de ma taille, maigre, avec une longue figure.

Grand admirateur de Louis XI, il exerçait une étrange fascination sur beaucoup de ses camarades, et gouvernait par la persuasion, pratiquant inlassablement trahisures, disgrâces et réconciliations. En 4^{ème}, la cour de récréation était divisée entre sa faction et celle de Guy Bruel, qui se livraient une guerre acharnée, et il continua d'exercer son autorité au cours complémentaire.

Après la 3^{ème}, il s'embaucha dans la banque et je le perdis de vue, jusqu'à ce qu'il m'invite pour la pendaison de la crémaillère dans son studio, Porte Champerret. J'étais alors en première et il ne réunit que quelques anciens camarades de Saint-Ferdinand.

X*

Je n'ai connu ce camarade qu'à partir du cours complémentaire. Fils unique d'une femme de condition très modeste, il habitait

Le Témoin gaulois L'École de la République

avec elle à Levallois et ne m'a jamais parlé de son père. Le grand homme de sa famille était le Professeur X* (1899-1988), dont il parlait avec fierté, et dont j'ignorais alors que ce psychanalyste-géographe-sociologue avait été avant guerre membre du Parti populaire français de Jacques Doriot, dont il n'avait démissionné qu'en 1942 pour rejoindre début 1944 le groupe F.F.I. Foch-Lyautey et être récupéré par de Gaulle pour utiliser sa compétence en matière d'immigration : il avait en effet publié en 1932 une étude démographique passablement raciste, *Les Étrangers en France*.

De tout cela, mon ami X* n'était évidemment pas responsable. La seule conversation politique que j'aie eue avec lui, à l'occasion de la mort de Staline*⁴ (1953), me fit découvrir qu'il était très anticommuniste. Ma famille n'approuvait pas les communistes, mais n'y mettait ni hargne ni haine, aussi cette réaction me surprit-elle. C'était d'ailleurs un garçon calme et plein d'humour que j'aimais bien et que je ne revis qu'une fois quelques années plus tard, à la terrasse d'un café du boulevard Saint-Michel. Il était entré dans l'administration des impôts.

X*

X* était un copain de la classe de 10^{ème}, fils de concierges du boulevard Pereire, un enfant très laid, le type même du fabulateur. À nos yeux, ce n'était qu'un menteur doué de beaucoup d'imagination. Nous provoquions ses confidences pour mieux le moquer ensuite, mais il tombait toujours dans le panneau. Ce jeu cruel se terminait invariablement par des larmes. Sa mère lui avait tricoté un affreux capuchon de laine grise bordé d'un motif rose : je crois que sans le savoir, nous le persécutions aussi pour sa pauvreté.

Cette cruauté ne saurait étonner : nous la partageons avec tous les autres animaux. Je me souviens de l'acharnement avec lequel les

Le Témoin gaulois L'École de la République

poules s'attaquaient aux *gambies* (boiteuses) et aux malades, à coups de becs, et jusqu'à ce que mort s'ensuive. Cela répond, peut-être, à une loi de sélection naturelle qui devrait être abolie parmi nous, si un jour l'homínisation aboutit, car elle n'a plus aucune raison d'être dans notre espèce.

X*

C'était un passionné de sports, ce qui n'était pas fait pour nous rapprocher. Mais il avait beaucoup de vivacité et de jactance, pouvait être drôle et m'a laissé un assez bon souvenir. J'ai cru reconnaître sa voix et ses manières en entendant un chroniqueur sportif de la radio, portant ses nom et prénom, qui pourrait bien être son fils ou son petit-fils, mais je n'ai pas pris la peine de vérifier.

X*

J'ai oublié le prénom de ce camarade charmant qui habitait avenue Montaigne. Aussi bien avions-nous l'habitude de nous appeler par nos patronymes. Il venait comme moi de Saint-Ferdinand. Ce fut mon voisin de classe à Chaptal, en seconde. Il était follement drôle, et nos fous rires ont beaucoup contribué à notre échec, cette année-là. Il fut exclu du lycée en fin d'année pour résultats insuffisants.

Je ne le revis qu'une fois par la suite. Ses parents venaient de lui louer un studio avenue de Clichy. Ses amis et voisins se donnaient le genre artiste. J'appréciais sa gentillesse et son humour, mais nous étions de milieux sociaux très différents, et seuls ses échecs scolaires, dus à l'indolence, car il était fort intelligent, nous avaient un moment rapprochés.

X*

Ce camarade dont les parents tenaient une teinturerie en face de notre boutique l'a lui-même exploitée longtemps après notre retour à Paris, avant de s'embaucher comme contremaître dans

Le Témoin gaulois L'École de la République

une grande laverie. Mais depuis plusieurs années déjà, il avait choisi de vivre en banlieue avec sa femme et sa vieille mère.

Il m'entraîna dans la plus mauvaise action que j'aie jamais commise : avec notre copain De Doncker – un gaillard dont le visage et la silhouette évoquent, dans mon souvenir, les jeunes années d'Yves Montand et dont la mère, qui vivait seule avec lui, travaillait à la teinturerie et habitait un rez-de-chaussée 42, rue Demours – nous nous étions mis en tête d'acheter aux Magasins Réunis des lunettes de « coureur cycliste ». Pour financer l'opération, il eut l'idée de faire avec nous une quête, sur l'avenue Niel, en distribuant des prospectus de la Croix-Rouge. Nos affaires marchaient à merveille quand, Place Aimé Maillard, un passant indigné les interrompit brutalement en nous menaçant d'appeler la police. Notre fuite éperdue nous conduisit... au rayon des lunettes : nous avons juste de quoi en acheter trois paires ! Je ne me servis jamais de la mienne et l'objet du délit traîna dans le tiroir du buffet, jusqu'à mon départ pour l'armée. Les escrocs en herbe avaient huit ans !

C'est le seul de mes condisciples de Saint-Ferdinand, avec le docteur X*, qui habitait encore dans le quartier à mon retour.

Autres camarades

Est-il besoin de dire que je reconnais chaque visage sur la photo de la classe de 6ème ?

Pourtant, je n'ai pas grand-chose à dire de ceux dont je n'ai pas retrouvé les noms (les neuf X), sans doute parce que notre compagnonnage a été de trop courte durée, et guère plus de plusieurs autres dont j'ai gardé les noms en mémoire.

Lacombe m'a laissé le souvenir d'un garçon dégourdi, Hurbs a suivi les mêmes classes que moi depuis la maternelle et était fils d'un pompier de la caserne Champerret, Awa devait être d'origine maghrébine, ce dont je ne me suis jamais douté à l'époque, et

Le Témoin gaulois L'École de la République

montrait beaucoup de timidité, Jacques, peut-être plus mûr que ses condisciples, me paraissait élégant et distant ; Lamy (?) et Petit étaient des garçons sportifs et pourtant sympathiques selon mes critères d'alors ; je considérais Cochois comme un bon camarade et n'avais aucun intérêt commun avec Fraisse et Tubiana avec qui je n'ai sans doute jamais échangé un mot, sans éprouver pour eux aucune antipathie (le dernier me paraissait très intelligent) ; j'étais plus proche de Simoni et n'ai retenu que le nom de Landré (?). De Brossard, je sais seulement qu'il avait ébloui Beauvis en lui disant qu'il habitait rue Berryer ; d'Audrain, que nous nous suivions depuis la maternelle : il habitait rue Torricelli. Hébert était au contraire un nouveau venu, élève modèle dont on nous faisait admirer l'ordre, et qui devait faire carrière dans la banque. Enfin j'aimais bien Pelloille dont les parents tenaient un hôtel au 7, rue Troyon, en face de L'Œil de Paris, théâtre aujourd'hui disparu dont la façade était ornée d'un œil de bœuf ; nous avions de longues conversations dont le sujet m'échappe complètement aujourd'hui, et je lui enviais sa chambre qui donnait au rez-de-chaussée, à droite de la porte de l'hôtel, et face à l'œil de bœuf..

Matières abhorrées

La gymnastique

Je haïssais la gymnastique, à laquelle mon obésité m'avait pendant plusieurs années rendu inapte. Il faut dire qu'à l'école Saint-Ferdinand, les professeurs étaient d'une parfaite nullité, faute de formation sans doute.

L'un d'eux, Dumas, nous emmenait dans le préau, s'asseyait sur un radiateur, et faisait faire des mouvements de gymnastique suédoise à deux d'entre nous qu'il avait formés à cet effet, et que nous devions imiter ensuite ; l'un de mes beaux-frères est, pour sa part, très fier d'avoir tenu ce rôle de « moniteur » dans sa propre école. Pierre Albrecht me signala plus tard que ce Dumas était

Le Témoin gaulois L'École de la République

devenu médecin du Tour de France, et il m'arriva en effet de le voir à la télévision. On nous faisait souvent jouer à la balle au prisonnier : je me contentais d'esquiver le ballon le plus longtemps possible. La course m'essoufflait et me donnait mal aux dents. Je restais lamentablement pendu au bout de la corde ou de la perche, sans décoller. Même les séances de piscine ne trouvèrent pas grâce à mes yeux. Elles se déroulaient dans le bassin minuscule de la piscine de l'Étoile, aujourd'hui disparue. Nous apprîmes les mouvements de la brasse (« 1, 2, serré-tendu, 3, 4 ! ») suspendus à des sangles dans le petit bassin. Ces leçons prirent fin sans que je sache nager, mais j'y retournai, seul ou avec Catinaud, et fus bientôt à l'aise. J'ai de l'endurance et nage une heure sans me fatiguer, mais lentement et sans élégance.

À Chaptal, j'eus des professeurs plus qualifiés, mais ils ne purent me réconcilier avec leur discipline, que je trouvais stupide. Le vendredi après-midi, en particulier, était consacré au sport, au stade de Colombes. Je guettais anxieusement le ciel dès le jeudi soir, car la pluie nous évitait cette corvée. Je détestais jusqu'à l'odeur et l'ambiance des vestiaires. À la belle saison, toutefois, j'emportais un livre, me cachais dans l'herbe haute qui bordait le terrain d'entraînement, et passais des heures délicieuses. Je me souviens en particulier d'y avoir relu, dans le texte, *La Chanson de Roland*.

Le travail manuel

J'ai dit ailleurs comment l'oncle Lavault m'avait involontairement dégouté de tout travail demandant quelque habileté manuelle.

Deux ateliers qui étaient situés au rez-de-chaussée nous accueillait une demi-journée par semaine : le fer et le bois. Le professeur de menuiserie zézayait d'une manière que nous trouvions réjouissante, et semblait chercher les occasions d'exhiber son défaut ; il ne disait pas « On arrête ! » mais :

Le Témoin gaulois L'École de la République

« Placez vos outils sur l'établi », ni « On se tait ! » mais « Bouche cousue ! » et nous attendions qu'il nous le demande pour prendre le trusquin, nous arrangeant pour lui faire redire ce mot. Celui qui régnait sur l'autre atelier était un petit homme doué, comme c'est souvent le cas, d'une voix très forte et parlant avec un fort accent des faubourgs. Ce titi me surprit un jour, croisant le fer (de nos limes) avec Albrecht, dans un duel sans merci, ce qui faisait de belles étincelles, et dut nous punir.

Ma maladresse et ma mauvaise volonté étaient telles qu'en trois ans je ne terminai qu'une pièce de bois – un coquetier fait ingénieusement de deux pièces plates emboîtées – et une de fer, un petit entonnoir !

Le Dessin

J'étais fort peu doué en dessin, bien que Jean Girard, qui enseignait alors aux Beaux-Arts, m'ait assuré bien plus tard que bien dessiner ne relève pas de dons manuels, mais d'une éducation de l'œil. Il faut dire qu'en ce temps-là, les cours de « dessin d'art » ne comportaient, même au lycée, où ils étaient obligatoires jusqu'en 1ère, aucune initiation aux beaux-arts. Celle-ci se faisait, tant bien que mal, en français et en histoire.

Le professeur se contentait de placer sous nos yeux un objet quelconque, casserole, buste ou chapiteau de plâtre, et nous demandait de le reproduire. Quelquefois, nous devions faire œuvre d'imagination : je me souviens d'avoir eu à créer une affiche publicitaire pour le tourisme aux Antilles, sans qu'aucune documentation ne nous ait été fournie, ni aucune initiation à ce genre ébauchée. De toute manière, dès le passage de la maternelle à la grande école on avait tué toute créativité en passant du dessin libre au coloriage de frises géométriques que l'instituteur imprimait sur nos cahiers avec un tampon.

J'avais personnellement un autre handicap : voulant épargner des

Le Témoin gaulois L'École de la République

dépenses inutiles à mes parents, j'économisais de mon mieux les pastilles puis les tubes des deux boîtes de peinture qui m'ont successivement permis de parcourir toute ma carrière ; jamais peinture à l'eau n'a mieux mérité son nom !

Le Chant

« *Il faut imaginer Sisyphe heureux.* » (Camus)

Notre professeur de musique, Jean Villatte, était un grand homme, l'auteur d'un recueil de chansons pour l'école alors fort répandu en France (on mentionne encore sa méthode sur le Net !) dans lequel figuraient, sur des airs empruntés subrepticement à la musique classique, beaucoup de vers de mirlitons remplis de clichés et de termes surannés qu'il signait fièrement, voisinant avec des chansons traditionnelles comme la *Marseillaise* (à tous les programmes d'examen, du « Certif »*1 au Bac). Il ne se souciait pas plus d'éducation artistique que son collègue de dessin : toute son ambition se limitait à nous faire chanter individuellement, en chœur et en canons, les chansons de son manuel qu'il nous distribuait en entrant et à nous donner quelques rudiments de solfège, dont j'ai retenu les sept notes de la gamme, la clé de sol, et l'accord parfait sol si ré si sol ré sol. Il donnait le ton d'une voix de chat qu'on écorche en s'accompagnant d'un guide-chant, espèce de petit piano portable aussi désaccordé que sa voix.

C'était aussi, de la 10^{ème} à la fin du cours complémentaire, le souffre-douleur de toutes ses classes, personne ne prenant au sérieux une matière que l'institution elle-même considérait comme sans importance. Nos chahuts culminèrent en 3^{ème}, avec un camarade étrange, sorte de Pierrot lunaire dénommé Huc, qui tantôt se trouvait à la place qui lui était assignée, tantôt se cachait dans une armoire d'où il répondait aux questions du maître, le rendant fou. Heureusement pour Villatte, quand les clameurs

Le Témoin gaulois L'École de la République

dépassaient un certain seuil, le visage sinistre de Beauvis se profilait derrière la porte vitrée, et cela nous faisait – pour quelques instants – l'effet d'une douche froide. À coup sûr, M. Villatte ne mesurait pas l'étendue de sa déchéance, sinon il n'y aurait pas survécu.

Un jour, nous l'avons surpris au Bois de Boulogne, déjeunant sur l'herbe avec sa femme et sa fille. J'y ai repensé plus tard à Bourges quand j'ai connu Gogo. C'était le surnom d'un professeur d'histoire qui s'était évertué, sa vie durant, à passer l'agrégation et y était parvenu, à l'usure, à cinquante ans révolus. Épuisé par cet effort, il s'asseyait et lisait son journal au milieu d'un chahut dont on n'aurait pas cru capables nos placides Berrichons. Il mourut bientôt, laissant un souvenir ébloui à sa femme et à sa fille !

Principaux professeurs du cours complémentaire

Je n'ai jamais vu les noms de ces messieurs écrits, aussi ne puis-je garantir leur orthographe.

Le Naëlec

C'était un tout petit homme tout rond qui avait ainsi mérité le surnom de Pamplemousse. Il avait une belle voix grave et adorait les beaux textes, qu'il lisait admirablement. Les programmes étaient exigeants : j'ai étudié sous sa férule *Les Plaideurs*, *Le Bourgeois gentilhomme*, *La Chanson de Roland*, *Le Cid* et bien d'autres merveilles. Il mettait aussi à notre disposition une petite bibliothèque de livres mieux en rapport avec notre âge, et savait encourager à la lecture les plus réticents.

À l'étude, payante mais pratiquement obligatoire, où nos quatre professeurs principaux se succédaient et où ils nous apportaient une aide réelle, il consacrait une leçon sur deux à un mode bizarre de correction de nos rédactions bimensuelles : il nous dictait purement et simplement ce qu'il aurait écrit à notre place. C'était une cérémonie fastidieuse, qui avait du moins le mérite de nous

Le Témoin gaulois L'École de la République

obliger à écrire (faute de quoi on ne peut guère progresser en orthographe) et de donner aux meilleurs une idée assez précise de ce qu'il attendait de nous, quitte à décourager les plus faibles. Il se donnait en outre la peine de corriger et de noter soigneusement l'orthographe de cette longue dictée, pendant laquelle il répondait à toute question qui lui était posée sur la graphie ou le sens d'un mot. Il faisait faire par son auteur une lecture publique du meilleur devoir, honneur qui me revint la plupart du temps : j'étais très mortifié quand un rival l'emportait.

C'est avec Pamplemousse que j'atteignis la plus haute gloire dans ma matière de prédilection : j'obtins la note extraordinaire de 19/20 à une dissertation sur *Andromaque*. Un adage pédagogique disait qu'en dissertation la note 20 était réservée à Dieu, le 19 au doyen de la Faculté de Lettres, le 18 au professeur. Il était exceptionnel, avec la plupart de nos maîtres, qu'un excellent devoir dépasse la note de 16/20, ce qui me désavantageait par rapport aux forts en maths qui collectionnaient les 20/20. À l'E.N.N.A., j'ai insisté pour que mes stagiaires utilisent toute la gamme des notes, mais je doute d'avoir été entendu.

C'était en 3^{ème} et il s'agissait de dire quel est le personnage principal de cette pièce. J'aimais cette tragédie et la connaissais par cœur, et j'en avais retenu toutes les péripéties. Je fis une démonstration bien construite, sans faute, et étayée par des citations nombreuses, pertinentes et habilement amenées. Il en avait les larmes aux yeux. Cette fois-là, il ne se donna pas la peine de rédiger sa correction, et je n'eus pas à en subir la dictée !

Jouanon

Jouanon pouvait friser la cinquantaine, et avait une élégance naturelle qui tenait le milieu entre le bourgeois du XIX^e siècle, dont il n'avait pas la bedaine, et le cocher de fiacre. Ses cours d'histoire étaient passionnants, autant que ceux de géographie

Le Témoin gaulois L'École de la République

pouvaient être abstraits et ennuyeux : je fus épouvanté en voyant, au concours de l'École normale*², des cartes de géographie pendues aux murs des classes.

Il était si peu attaché aux disciplines qu'il enseignait qu'il les avait troquées, au temps de mon frère, contre celles de Huilleret. Le plus grand souvenir qu'il m'ait laissé est la lecture intégrale qu'il fit, en fin de quatrième, d'un petit livre dont le héros était un aventurier (je compris *Iohann Out Suter*). Je n'identifiai l'œuvre que dix ans plus tard : c'était *L'Or*, de Blaise Cendrars.

Huilleret

Huilleret ou Villeret ? Je n'ai jamais pu décider. C'était une espèce de momie au regard de serpent, à la voix monocorde, dont toute la personne exhalait l'ennui et le mépris. Je le haïssais au point que je n'apprenais aucune leçon, ce qui me valait de recopier cinq fois chaque chapitre du livre avec les dessins !

Un jour où j'avais pris la bonne résolution de sortir de ce cercle infernal, j'obtins une assez bonne note et eus pour la première fois l'honneur d'écouter la parole du Maître. Comme je restais bouche bée, pendant qu'il décrivait le vol nuptial des hyménoptères, il s'arrêta soudain : « Voyez-moi cette grosse moule qui ne prend même pas de notes ! Allez vous asseoir au fond de la classe, et commencez à me recopier cinq fois cette leçon, avec les dessins ! »

Il finit par en être tellement irrité qu'en 5^{ème} il m'envoya au bureau du directeur, M. Joly, un très gros homme tout à fait terrifiant qui appela une femme de service et lui enjoignit de me reconduire chez mes parents avec un mot d'explication, pour y faire mon pensum habituel. Je ne reçus pas de très grands reproches, mais j'essayai de me tenir un peu au-dessus de zéro par la suite.

En 3^{ème}, j'eus la désagréable surprise de le retrouver à la boutique de mes parents, où il achetait une bouteille de vin. Je fis les

Le Témoin gaulois L'École de la République

présentations à contre-cœur, mais il me témoigna ensuite plus d'indulgence.

Beauvis

« *Ah ! Cachez-moi ce sein que je ne saurais voir !* »

(Molière, *Tartuffe*)

Nous avons trop peu de vocabulaire pour plaisanter sur le nom de Beauvis, notre professeur de maths, mais j'ai bien ri, beaucoup plus tard, en lisant une page où Saint-Simon s'indigne contre un M. de Beauvis « *qui se montrait très fier de son nom infâme* » (je cite de mémoire : Beauvis a pour étymologie, je suppose, beau vis, beau visage, et non beau vit).

D'autant que cet homme, qui ressemblait au Baudelaire de Nadar, toujours très strictement vêtu d'une gabardine bleu foncé, et qui avait servi comme officier (?) sur un cuirassé (nous disions qu'il l'avait commandé), était le type même du parfait refoulé, nous faisant des scènes qui prenaient bien un quart d'heure de cours s'il surprenait l'un de nous dans la rue en compagnie d'une fille. Comme il tirait une grande fierté de son passé militaire (il portait au revers de sa veste l'insigne de la captivité comme une décoration) nous eûmes l'idée, en fin de première année, de lui offrir en 78 tours *Les Gars de la Marine*. En entendant les premiers couplets :

*C'est nous, les gars de la marine
Quand on est dans les cols bleus
On n'a jamais froid aux yeux [...]
Quand une fille nous chagrine
On se console avec la mer...*

il rougit, pâlit, rougit encore, telle une héroïne de Racine, se demandant sans doute si nous agissions par inconscience ou par provocation. Finalement, il arrêta d'un coup sec le tourne-disque, et nous expliqua en s'exaltant peu à peu qu'il s'agissait d'une

Le Témoin gaulois L'École de la République

chanson de film sans rapport avec son glorieux passé militaire et son éducation austère : « Messieurs, dit-il en conclusion, je n'ai jamais allumé une cigarette en présence de mon père ! » J'ai mis quelques années à saisir le rapport. Une autre fois, il nous accompagna pour la visite du Louvre, organisée par Pamplémousse. Cramoisi, il se plaçait les bras croisés devant les nus, nous foudroyant du regard, et nous ordonnait d'une voix étranglée de passer notre chemin. Ce fut la seule fois où, entre nous, nous osâmes rire de lui !

Comme professeur, il écrivait admirablement au tableau, faisait des démonstrations lumineuses qui me donnèrent plus d'une fois le sentiment du beau, mais il gâchait ce talent par des prescriptions mesquines au sujet de la présentation des devoirs et des exigences tyranniques en matière de discipline. Ô les interminables attentes dans le couloir qu'il infligeait à la classe avant de consentir à nous y faire entrer, les coups de sifflet rageurs qui interrompaient à chaque instant les récréations quand il était de service, parce que nous courions ou que quelqu'un poussait un cri, la descente et la montée au pas et en silence dans les escaliers, que la moindre apparence de désordre interrompait ! Parfaitement insensible à ce que pouvaient ressentir ses élèves, il exerçait en outre un humour destructeur contre les plus faibles. Je me souviens du jour où, dans des circonstances que j'ai oubliées, il fit réciter à mon pauvre ami Claude Catinaud le fameux hymne de Hugo. Affligé de tics et de quelques difficultés de prononciation, celui-ci déclama :

G'ñ oire à notre France éternelle

G'ñ oire à ceux qui sont morts pour elle...

« On dit "*G'loire*", recommencez ! » exigea-il à vingt reprises, et naturellement sans succès, en faisant tourner au-dessus de la tête du malheureux, terrorisé, son mètre de bois ! Peu doué pour

Le Témoin gaulois L'École de la République

les mathématiques, je faillis en être dégoûté par ces méthodes, et arrivai à Chaptal avec un tel retard qu'il me fallut redoubler ma seconde.

Une dizaine d'années plus tard, je rendis visite avec Albrecht à nos anciens maîtres, et nous fûmes très surpris du relâchement de la discipline : les élèves dévalaient l'escalier en criant et riant ! Mon frère, qui nous avait succédé, trouvait Beauvis plutôt amusant ! Dieu sait quel accident l'avait humanisé ? J'aime à penser que le démon de midi l'a libéré avant qu'il ne soit trop tard.

Personnel non enseignant

Hormis l'appariteur, employé qui, au lycée, passait de classe en classe pour relever la liste des absents et faisait fonction d'huissier le reste du jour, on appelait en ce temps-là « Femme de service » ou « Homme de service » dans tous les établissements du premier et du second degré le personnel non enseignant et non administratif, rebaptisé depuis A.T.O.S. (Auxiliaires Techniciens et Ouvriers Spécialisés), puis T.O.S.

Je tiens ici à rendre hommage à ces collègues dévoués et discrets qui m'ont accompagné dans toute ma vie scolaire, de six à soixante ans.

LYCÉES CHAPTAL ET LAKANAL

Du cours complémentaire au lycée

Nous étions, Pierre Albrecht, Tattegrain et moi, les trois brillants lauréats du B.E.P.C.*³

Forts de cet exploit, nous fûmes admis sans problème au collège Chaptal, qui était réputé pour ses sections « modernes » (langues vivantes, maths et sciences), tandis que le lycée Carnot dispensait une formation classique (latin et grec).

Collèges et lycées étaient alors des établissements scolaires qui conduisaient les élèves des classes aisées du primaire à la préparation aux grandes écoles. La distinction ne reposait que sur leur mode de financement : les premiers étaient entretenus par la ville, et les seconds par l'État, si bien que, pendant ma scolarité, le collège Chaptal, pris en charge par l'État, devint lycée.

Mon père me présenta au proviseur qui était un fort grand seigneur. On nous fit d'abord patienter dans une antichambre, d'où un appariteur majestueux nous fit franchir très cérémonieusement une double porte capitonnée, et nous laissa dans une salle qui nous parut immense. Très impressionnés, nous dûmes parcourir plusieurs mètres avant de nous asseoir sur le bord de nos chaises, à l'invitation du maître de céans, M. de Cottignies, petit homme aux lunettes et au regard d'acier tapi derrière un vaste bureau Louis XV. À partir de ce moment, ma mémoire n'a conservé aucune trace de l'entretien historique qui s'est à coup sûr déroulé. Je compris seulement qu'on accédait à ma demande d'abandonner l'allemand pour l'espagnol, en seconde langue. Le cas n'était pas exceptionnel, un cours de rattrapage était même prévu pour les débutants.

Chaptal (1949-1950)

1949-1950 : Classe de Seconde

J'y entrai en conquérant, parfaitement sûr de moi. La seconde fut une année joyeuse, où j'allais de découverte en découverte... J'ai dit ailleurs deux mots de Sarfaty, l'un des camarades qui m'ont le plus marqué, et parlerai bientôt de Jean-Loup Sieff, bien que je n'aie eu avec eux que des relations superficielles. Il y eut aussi Villain, qui fit, je crois, une belle carrière au Ministère de l'Économie, et un grand garçon dont j'ai oublié le nom,. C'était le fils d'un diplomate, et il me fit lire son carnet de voyage en Syrie, qui ne manquait pas d'intérêt.

De mes professeurs, à part ceux de lettres dans les trois premières classes, M. Vincent dans les trois dernières, et nos deux victimes, le pauvre Chanconie, professeur d'histoire odieusement chahuté (un jour on cala son bureau sur des billes, si bien que, dès qu'il en approcha, le meuble s'envola dans un nuage de poussière), et un professeur de physique-chimie, Roussel à qui nous jetions des sous quand il tentait une expérience, qui invariablement échouait – j'ai su par la suite que le premier faisait merveille dans les classes de préparation et que le second était devenu à l'université un maître très respecté – il ne me reste plus que des images trop floues pour qu'elles puissent être évoquées, à l'exception notable de mes professeurs d'espagnol.

1950-1951 : Redoublement

Je fus condamné à un redoublement que je n'avais pas vu venir, confiant dans mes points forts, le français et l'histoire, pour compenser, comme au cours complémentaire et au B.E.P.C.*³ mes insuffisances en mathématiques et en sciences. Mais Chaptal avait une réputation à soutenir dans le domaine scientifique et il est vrai qu'ayant la tête ailleurs, j'étais loin d'avoir fourni l'effort

Le Témoin gaulois L'École de la République

nécessaire. Je culpabilisais d'autant plus que personne, avant moi, dans notre famille, n'avait dépassé le Certificat d'Études*¹ et que mes parents avaient quelque ambition pour moi et consentaient de réels sacrifices. Ils tenaient table ouverte et faisaient bonne chère mais c'était leur seul luxe ; ils employaient un commis et une bonne, ce qui leur donnait un statut de (très) petits bourgeois, mais travaillaient dur tous les deux (non sans demander à leurs enfants une lourde contribution), ne prenaient que de courtes vacances, avec un très mince budget, et ne disposèrent d'aucun équipement ménager tel que machines à laver, réfrigérateur ou télévision avant leur retraite. Je savais aussi qu'ils ne faisaient pas d'économies.

Bref, je me sentais humilié et coupable. Je décidai de réagir vigoureusement. Je me rappelai comment *Bellion la Fumée* avait jadis triomphé de ma paresse physique : pourquoi ne serais-je pas capable de la même performance sur le plan scolaire ? Mon nouveau professeur de maths proposa des cours particuliers qui se dérouleraient au lycée. J'en parlai à mes parents, qui acceptèrent, comme toujours, de m'y inscrire. Et je me lançai dans le travail à corps perdu.

Niveaux scolaires

« *Assurons-nous bien du fait, avant que de nous inquiéter de la cause.* »

(Fontenelle, *Histoire des oracles*)

Depuis que j'ai l'âge de raison, j'entends déplorer la baisse du niveau scolaire, bien que les quelques études scientifiques qui ont été faites à ce sujet démentent cette opinion. Les protestations d'un vieux lecteur dans les colonnes du *Monde*, que je lisais naguère, relèvent exactement du même état d'esprit. Il tonnait contre les « *musiques de sauvage* » dont on abreuverait les jeunes ; elles seraient, avec les images auxquelles on les soumet, la cause de leur violence. À leur place, les médias feraient mieux de leur

Le Témoin gaulois L'École de la République

diffuser « *du bon jazz* » ! Cette vieille ganache reproduisait exactement les discours que j'entendais, étant jeune, contre le jazz et le cinéma.

Pour en revenir au niveau scolaire, j'ai souvent pensé, en voyant ce qu'on exigeait de mon fils et de mes petits-enfants, à chaque étape, qu'un garçon paresseux comme je l'étais, ayant les mêmes dons et le même handicap culturel, serait éliminé par notre système scolaire bien avant d'atteindre le bac.

Handicap culturel

J'étais certes favorisé par rapport à bien des enfants qui ont fréquenté les mêmes bancs d'école, comme par rapport aux enfants d'immigrés d'aujourd'hui. Mais l'enseignement secondaire restait alors fermé aux classes populaires, et ma famille, qui faisait tout pour m'encourager, ne pouvait que m'apporter des moyens matériels limités et un soutien moral.

Nous avions des livres, mais en petite quantité. Conscient des difficultés de mes parents que je voyais travailler durement, j'économisais sur mes cahiers, mes crayons, je faisais des aquarelles délavées pour ne pas user ma boîte de peinture. Assister à un spectacle était, pour nous, un événement si rare que longtemps, en m'asseyant dans une salle de quartier, je me suis répété avec ravissement : « Je suis au cinéma ! » Jusqu'au bac, j'ai travaillé sur un étroit secrétaire, qui offrait une surface de travail de vingt-cinq centimètres sur quatre-vingt-dix, au maximum, et j'étais éclairé par une petite lampe à globe blanc placée juste à hauteur des yeux qui n'a pas dû arranger ma vue. Mon père était un autodidacte qui m'a donné le goût si décisif de la lecture mais, mal armé pour faire le tri parmi ses vastes explorations livresques, il adhéraient sans réserve aux idées des Philosophes du XVIII^e siècle, mais aussi à des croyances d'un autre âge. Par exemple il était certain que tous les nouveaux-nés, « même les petits

Le Témoin gaulois L'École de la République

Chinois », étaient blonds comme nous à leur naissance, ou encore qu'un enfant ressemblait non pas nécessairement à ses ascendants, mais à l'homme à qui sa mère pensait pendant sa gestation, et que les taches de la peau qu'on nomme des « envies » résultent en effet d'envies insatisfaites de la mère. Dieu merci, Maman ne faisait pas de caprices dans ces moments-là ! Je me souviens aussi que, sur une question que je lui posais à propos du retour des cendres de Napoléon, il se demanda un jour gravement comment l'Église avait admis qu'il fût incinéré. Je pourrais ainsi multiplier les exemples. Pourtant c'était un homme intelligent, curieux, et qui ne passait pas un seul jour sans lire. Aussi était-il beaucoup plus instruit à la fin de sa vie, mais mon éducation était faite.

Que dire alors de ma famille morvandelle ? Mon oncle et ma tante n'aimaient pas me voir *trop* lire, et ne le toléraient que parce que je n'étais pas leur fils. Leur conception du monde était étrangement archaïque, presque primitive. Un jour où je montrais à ma tante, du haut de l'escalier de son grenier, des nuages qui évoquaient superbement des forêts, des lacs et des tours, elle me répondit simplement : « Qui sait ? » Quand je voulus filmer sa famille, il me fallut d'abord la convaincre qu'en prenant leur image animée, je n'allais pas amputer mes modèles ! Il est vrai que Balzac avait éprouvé cette même crainte que lui inspirait la photographie, et l'avait même théorisée, ce que j'ai découvert en préparant un cours à Vaugirard.

1951-1952 : Classe de Première

Parmi mes nouveaux camarades figurait un grand et gros garçon jovial et très myope, Jean Lafont, qui devint mon meilleur ami. Il exerçait une influence irrésistible sur tous ceux qui l'approchaient. Un jour, je me souviens, je ne sais pourquoi, que c'était sur un quai de métro, il m'apprit le mot *charisme*, qui désigne un don de

Le Témoin gaulois L'École de la République

l'Esprit-Saint, terme de théologie appelé à faire une si belle fortune ; aucun ne pouvait mieux le caractériser (au sens post-weberien). C'est à lui que je dus mon éphémère « conversion » qui se produisit l'année suivante. Ce fut sa bonne humeur et les goûts littéraires que nous partagions qui nous rapprocha. Nous commençâmes par échanger des livres et nos conversations d'adolescents, qui ne portaient jamais que sur des sujets littéraires, étaient interminables. Je passai mon premier bac sans difficulté, mais non sans travail. J'allais enfin pouvoir me libérer des matières pour lesquelles j'étais le moins doué, à l'exception de la géographie, qui longtemps encore me coûta bien des efforts que j'aurais préféré porter ailleurs.

1952-1953 : Classe de Philo

M. Lefèbvre, notre professeur de philosophie, était un homme agréable et un excellent pédagogue, très rationaliste et tolérant. Il parcourait son programme avec rigueur et méthode, dictant le plan de son cours avant de le traiter *ex cathedra*, mais en provoquant à tout instant des discussions, toujours passionnées. Un jour, comme nous reprenions le débat de la veille, Jean Lafont, qui adorait la controverse pour elle-même, me demanda : « Qu'est-ce que j'ai soutenu hier ? » Renseigné, il se jeta à corps perdu dans la bataille. Le bac en poche, sans mention, mais je ne m'en souciais pas plus que ma famille, je pouvais soit travailler, soit enseigner comme instituteur, de plus longues études n'ayant jamais été envisagées. Le hasard en disposa autrement.

Camarades de Chaptal

Jean-Loup Sieff (30 novembre 1933-20 septembre 2000)

La mort du grand photographe, survenue en 2001 et amplement commentée par la presse, m'a fort touché. D'abord parce que je pensais souvent à lui et regrettais de ne pas l'avoir invité à

Le Témoin gaulois L'École de la République

Vaugirard, comme d'autres de ses confrères : qu'il était en effet passé par mon école, « un mois », avant de s'inscrire à celle de Vevey, en Suisse, où il ne serait resté que « sept mois ». Ensuite parce que c'est le premier de mes condisciples dont j'aie appris la mort à un âge où elle ne pouvait plus passer pour un accident et était somme toute dans l'ordre des choses.

Je fis sa connaissance en entrant à Chaptal, en seconde. C'était un grand garçon tout en finesse, d'une grande élégance d'aspect, de manières et de caractère. Comme j'avais été absent lors de la remise de notre première dissertation, il me dit en sortant du gymnase, d'un air incrédule : « Sais-tu que tu as eu 16 en français, la meilleure note ? » Cela ne me surprenait pas, mais j'étais, comme tous mes camarades qui lui faisaient une véritable cour, très impressionné par sa supériorité dans tous les autres domaines. Ce fut lui qui me révéla Jacques Prévert, dont il avait choisi le poème *La Grasse Matinée* : « *Il est terrible le petit bruit de l'œuf dur...* » pour une récitation libre. Il en donna une interprétation éblouissante, digne d'un acteur consommé. Son mot favori était alors « bêcheur » (« Ce que tu peux être bêcheur ! »), qu'il employait, me semblait-il, à tous propos, et dont je finis par lui demander l'explication.

L'année suivante je redoublai et le perdis de vue pour toujours.

X*

Le parcours de X* a croisé le mien à différentes reprises. Nous nous sommes rencontrés pour la première fois en classe de seconde. Sans être des amis, nous étions assez bons camarades pour nous être retrouvés avec plaisir en préparation à Saint-Cloud où il entamait une deuxième année, mon redoublement de la seconde nous ayant séparés. Mais ces retrouvailles furent de courte durée : pressé de gagner ma vie, j'optai bientôt pour la préparation de Lakanal, exclusivement consacrée à l'E.N.S.E.T.

Le Témoin gaulois L'École de la République

Finalement, nous nous sommes retrouvés ensemble dans cette école, pour nous reperdre de vue un an après.

Quand, en 1970, je fis part à M. de la Boissière, mon inspecteur général, de mon intention de me présenter au concours de l'E.N.N.A., il m'adressa à un jeune psychopédagogue, pour me faire connaître les arcanes de l'enseignement professionnel : c'était encore X* qui me pilota si bien que, pour le remercier, je lui offris un magnifique déjeuner dans un grand restaurant du Quartier latin. J'avais oublié, ou plutôt je n'avais jamais connu les mœurs des enseignants et me conformais à celles des professionnels que je fréquentais exclusivement depuis six ans : je pense qu'il fut un peu surpris...

L'E.N.N.A. ne nous a guère rapprochés car, chargé par le ministère de diverses missions, il passa presque aussitôt au C.F.P.T. de Cachan, qui se trouvait sur le campus de l'E.N.S.E.T. et je ne l'ai quelquefois croisé, à Saint-Denis, que parce qu'il pilotait avec M. Aubain, le directeur, des missions de formation en Afrique et dans le Golfe. C'est de lui que je tiens la photo de notre classe de seconde. Nous nous sommes retrouvés avec plaisir, si bien que devenus de vieux messieurs un peu gâteux, nous nous fréquentons, sur le tard.

X*

X* était issu d'un milieu modeste. Son père était facteur et il habitait dans le quartier des Épinettes, en haut de la rue Pouchet, dans le H.L.M. où vivait, comme je l'appris plus tard, mon futur beau-frère. Il réussit à convertir ses parents, qui appartenaient à la mouvance franc-maçonne, et ses deux frères. Après le bac, il voulut entrer dans l'ordre des Prémontrés. Mais les bons pères firent comprendre à ce postulant qui ne pouvait se passer de lire chaque semaine *Le Canard enchaîné* qu'il se trompait de vocation.

Il se fit donc instituteur dans un village proche des Andelys,

Le Témoin gaulois L'École de la République

Harquency, où il me reçut avec ma future épouse. Son plus jeune frère avait été muté dans un bataillon disciplinaire pour s'être opposé à une exécution sommaire. X* et sa jeune femme nous ont encore reçu, à mon retour d'Algérie, aux Andelys où ils exerçaient alors, mais nos voies avaient trop divergé, nous n'avions plus grand chose à nous dire, et l'éloignement géographique aidant, nous nous sommes perdus de vue.

J'ai retrouvé X* grâce à l'annuaire : entre ses divers homonymes, j'ai été guidé par un article du *Monde* sur la prison de Val de Reuil, me disant qu'il devait profiter de sa retraite pour visiter les détenus. Mon intuition était à moitié juste : c'est sa femme, Anne-Madeleine, qui a assuré ces fonctions (aujourd'hui, elle se consacre au Conseil municipal, et tous deux militent à *Attac*) ! Les retrouvailles ont été cordiales, comme si nous nous étions quittés de la veille, mais sont restées sans suite.

X*

Notre camarade X*, avec beaucoup de gentillesse, avait un physique de rugbyman. C'était d'ailleurs un garçon généreux, attiré comme beaucoup d'entre nous par le parti communiste^{*6}, mais qui ne voulut jamais y adhérer à cause des purges qui s'y pratiquaient.

Sauf erreur de ma part, mon camarade a fait une très belle carrière : proviseur du lycée Louis-le-Grand, il a pris sa retraite d'Inspecteur général (de langues vivantes) en 1999, à moins qu'il ne s'agisse d'une homonymie... et qu'il n'y ait eu, simultanément, un autre X*, proviseur féru de sports du lycée Blaise Pascal de Clermont-Ferrand, que je suis à peu près sûr d'avoir reconnu sur deux photos

Le Témoin gaulois L'École de la République

Professeurs de Chaptal

M. Vincent

M. Vincent, qui fut après Chanconie mon seul professeur d'histoire et de géographie à Chaptal, était un homme de petite taille, assez rondet, avec un beau visage et des cheveux blancs, qui suçait volontiers des bonbons après chaque cours.

C'était un excellent historien et un assez piètre géographe, et son influence acheva d'accentuer mon déséquilibre entre ces deux matières. Doué d'une belle et forte voix, c'était surtout un littéraire, aimant construire de belles périodes et donner de beaux titres à ses leçons, du genre :

« *Les séquelles de l'Empire et les prodromes de la Restauration* ».

Son mode d'évaluation m'avantageait beaucoup, car il nous donnait cinq sujets choisis de manière à couvrir l'ensemble du programme traité à préparer dans chaque matière pour les compositions trimestrielles, puis il en tirait un au sort, et prenait en compte le style au moins autant que le contenu. Il ne pardonnait pas, dans l'écriture, la moindre défaillance ; dans une composition portant sur la Fronde, je perdis la première place pour avoir conclu : « *Louis XIV s'en rappellera toujours.* »

Mais il m'aimait beaucoup et m'invita même chez lui, à la Malmaison, pour me présenter sa nièce. Je déclinai l'invitation aussi poliment qu'il me fut possible.

Professeurs de Lettres

Chateuret, jeune professeur enthousiaste qui aimait se confier (« mon père était un autodidacte »), m'apprit beaucoup et me révéla *À la Recherche du temps perdu*, en nous demandant d'écrire un texte « *en marge de Marcel Proust* » (le mien fut le plus mauvais de l'année), après nous avoir lu le début du chapitre *Les Noms de pays, le nom*, et réussit en fin d'année à me faire admettre à redoubler, malgré mes très mauvais résultats en maths et en sciences. Je le

Le Témoin gaulois L'École de la République

rencontrai beaucoup plus tard à la bibliothèque de la rue d'Ulm, alors que j'enseignais à Vaugirard. Il était désenchanté par un métier qui, disait-il, ne cessait de se dégrader depuis qu'on avait supprimé le concours d'entrée en sixième...

Devaux était au contraire un vieillard d'au moins cinquante ans, grand et fort, dont la calvitie justifiait le nom. Il demeurait rue Cardinet et avec mon camarade Desmedt qui habitait au coin de l'avenue de Wagram et de la rue de Courcelles, nous le suivions à distance respectueuse, sur l'autre trottoir. Ses cours se déroulaient toujours de la même manière : on commençait par réciter les vingt vers du jour – il nous en faisait apprendre une centaine par semaine – exercice ardu au début, mais qui devint aisé à la longue. Mes condisciples se vengeaient de cette corvée en détournant les textes de façon puérile, ce qui suffisait à nous faire pouffer quand la victime abordait les passages modifiés :

*« Sa barbe était d'argent comme un poisson d'avril.
Sa lèvre n'était pas avare ni baveuse
Quand il voyait pisser quelque pauvre glaneuse :
"Laissez tomber exprès quelques sous", disait-il »*

(Booz endormi)

Mais notre maître avait si mauvais goût que certains de ses choix défiaient toute tentative de caricature. Il en fut ainsi d'un long poème didactique de Sully Prudhomme, *Le Zénith*, dont je sais encore des strophes entières et que le Lagarde et Michard, manuel alors incontesté, avait bizarrement sacralisé. Ce texte mémorable célébrait l'aventure de deux aéronautes qui étaient morts dans leur ballon captif, pour être montés trop haut. Cela donnait :

*« Ils goûtent du désert l'horreur libératrice,
Mais sitôt arrachée à sa ferme nourrice,*

Le Témoin gaulois L'École de la République

*La chair tressaille en eux par un instinct d'enfant
Serrant l'osier qui craque et n'osant lâcher prise,
Il semble qu'elle étreigne un lien qui se brise
Et pressente qu'en haut plus rien ne la défend.*

*Plus rien ne la défend ! car elle n'est pas née
Pour une vagabonde et vaste destinée :
Il lui faut un asile, une borne, un chemin,
La tiédeur d'un vallon et d'un toit l'ombre chère.
Où la pensée aspire elle est une étrangère.
Il lui faut l'horizon tout proche de la main.*

*Surtout il lui faut l'air, l'air en haut lui fait faute.
Alors s'élève entre elle et son invisible hôte,
Le Génie au destin de son argile uni
L'éternelle dispute, agonie incessante :
La Chair au sol liée implore la descente,
L'Esprit Ailé lui crie un sursum infini. »*

Je fais grâce à mon lecteur hypothétique du dialogue dramatique qui s'ensuit... La récitation terminée, M. Devaux nous dictait un cours d'histoire littéraire d'un haut niveau qui devait reproduire ce qu'il avait appris en Sorbonne. J'ai gardé en particulier un excellent souvenir de celui qu'il consacra au *Roman de Renart*. De ses explications de textes, je n'ai rien retenu.

De **Monsieur Jacques**, qui enseignait en 1^{ère}, je dirai peu de choses. C'était un de ces anciens combattants qui racontaient leur guerre à tout propos, et avaient continué à entourer Pétain d'un véritable culte, pendant et après Vichy. Non seulement il le crédait de la victoire de Verdun, mais il affirmait qu'il avait mis fin avec humanité aux révoltes du Front. Aux habituels souvenirs

Le Témoin gaulois L'École de la République

des anciens combattants, il ajoutait une louche : selon lui, les tirs d'artillerie accompagnaient les assauts en suivant les soldats, pour les empêcher de s'arrêter ou de revenir en arrière ! Je n'ai jamais entendu ailleurs ou lu rien de tel. Personne à cette époque n'aurait osé porter publiquement la contradiction à un professeur à moins d'y être invité par lui, et je devais ronger mon frein. Cela suffisait à me le rendre parfaitement antipathique, ce qu'il ressentait sans doute car il manifestait les mêmes sentiments à mon égard. Avec lui, et ce fut le seul cas dans mes études, je ne pus guère dépasser la moyenne en dissertation.

Mes professeurs d'espagnol

Joachim Chicharro de León, mon premier prof d'espagnol, était un petit homme maigre, vif et élégant, au teint olivâtre, aussi espagnol d'aspect que de nom. Il avait émigré à la suite de la « guerre civile », comme il disait, et nous faisait bénéficier par de longues et passionnantes digressions, pendant ses cours, de son immense culture. Il savait faire partager ses passions, y compris son mépris pour certains artistes. Victor Hugo était l'une de ses têtes de turc :

*« "Lé coup passa si près qué lé chapeau tomba",
C'est ridicule, et plous encore lé jouron dou soldat "de l'armée en déroute" !
"Caramba" : ma c'est oun jouron dé demoiselle, commé si oun grognard
disait "zout" ! Qué voulez-vous, Hougo, cé n'est pas oun poète, c'est dé la
paille ! »* J'adorais chez Hugo le romancier, mais j'adhérais sans peine à son jugement sur le poète et le dramaturge, même si j'ai quelquefois trouvé des pépites dans cette paille.

M. Lacaze, dont je suivis ensuite les cours, faisait avec Chicharro un parfait contraste. Grand et massif, très blanc de peau, il arrivait en se dandinant et me faisait irrésistiblement penser à un grand jars, dont il avait aussi l'agressivité et l'intelligence. Il s'asseyait sitôt entré pour ne plus bouger de son siège jusqu'à la

Le Témoin gaulois L'École de la République

fin du cours, sortait son manuel de sa serviette et demandait à la cantonade (que l'on me pardonne cette reconstitution hasardeuse d'une langue que je comprends mais n'ai jamais maîtrisée) : « ¿ *A que página vamos ?* » L'élève dont le tour était venu indiquait la page et commençait la lecture. Au bout d'une quinzaine de lignes, le maître demandait « ¿ *A quien le toca ?* » et le voisin levait la main, répondait : « ¿ *A mi me toca !* » et poursuivait la lecture, si toutefois il ne s'était pas endormi. Puis nous traduisions le texte suivant le même cérémonial. La première fois que vint mon tour, je commençai à déclamer d'une voix chantante qui me paraissait convenir à cette langue superbe, et qui fit l'étonnement des premiers Espagnols que je rencontrai, le titre du texte du jour, « *Cancelas y Patios* », en prononçant à la française le dernier mot, que du moins je connaissais. « Comment, âne ! *Pacio ? Pacio !* Où avez-vous appris les rudiments ! »

Le plus surprenant est que cette méthode ne me découragea pas le moins du monde. En un sens elle me rassurait, parce que je pouvais préparer sans erreur la leçon, et puis le manuel de civilisation rassemblait de beaux textes et ces reproductions approximatives de photos en noir et blanc dont l'imprécision même portait à rêver, selon une loi énoncée par Mc Luhan, enfin j'aimais d'amour la langue espagnole, et je finis par me classer dans la moyenne.

Il serait injuste de ne pas mentionner notre lecteur d'espagnol, **Puig Expert**, autre réfugié, espèce de gnome au corps et au nez énormes, le visage et le cou noyés dans une graisse grise et molle. Il nous détaillait avec gourmandise les recettes de sa Catalogne natale (je me souviens en particulier d'un très riche gâteau aux amandes) dont sa femme perpétuait les traditions dans l'exil. Je frémissais d'horreur en pensant qu'un tel monstre avait trouvé à s'accoupler !

Le Témoin gaulois L'École de la République

H.E.C.

Mon père eut la faiblesse, après mon bac, de m'envoyer consulter un de ses clients, M. Melmiès, qui était issu de cette école, et voulait m'engager à imiter son exemple. Ce Melmiès était un petit fonctionnaire d'allure élégante, flanqué d'une grande femme hommasse. Nous le méprisions tous parce qu'il s'était fort compromis avec Vichy par carriérisme, et s'était retrouvé « *sous-ministre* », disions-nous, à ce prix. Plus dure avait été la chute, comme en témoignait le très modeste appartement sur cour qu'il occupait.

H.E.C. ne jouissait alors que d'une assez médiocre réputation mais le fils Pétrissans qui dirigeait avenue Niel une cave prestigieuse qui a depuis fêté ses cent ans, avait été fondée par son père, et est tenue par sa petite-fille dont le mari a beaucoup développé le bistrot, devenu un restaurant « branché », sortait de cette école, et on se prit à rêver pour moi d'un avenir aussi glorieux. Melmiès me fit surtout miroiter l'intérêt que j'aurais à fréquenter une école qui m'introduirait dans un réseau de riches et puissantes relations. Mais je n'étais pas doué pour la géographie, qui tenait une grande place au concours, ni même pour les langues, le commerce ne m'attirait absolument pas, et surtout je ne rêvais que d'enseigner. Cette démarche n'eut donc pas de suites.

Lakanal (1953-1955)

D'un lycée l'autre

Mon ambition n'avait pas changé : je serais enseignant. Après le bac, il était possible d'exercer immédiatement comme instituteur auxiliaire. On était assuré, après deux ou trois ans de fonction, d'être titularisé. Mais mes quatre échecs au concours de l'École normale primaire*² m'avaient convaincu que je n'étais pas fait pour ce métier, et malgré ma hâte de libérer mes parents de la charge que mes études leur imposaient, et de mener une vie plus indépendante, je leur demandai deux ans pour préparer à Chaptal et réussir le concours de l'E.N.S. de Saint-Cloud*⁷, ce qui me fut accordé sans difficulté. Je me faisais fort de prendre ma revanche et d'entrer dans l'Éducation nationale par une porte plus grande que celle qui m'avait été fermée.

J'emmenageai dans notre chambre du sixième, je suivis les cours avec ardeur, pendant une quinzaine de jours, et je commençai à m'inquiéter. Certes, j'étais excellent en dissertation, mais moins fort en grammaire que certains latinistes, et tout juste moyen en anglais. Ce fut mon camarade de Saint-Dô, que je connaissais depuis la Première, qui me délivra de mes angoisses. Il était entré dans la même classe que moi, mais avait disparu au bout de trois jours. Il revint nous dire qu'il s'était inscrit comme interne, au lycée Lakanal de Bourg-la-Reine, en préparation à l'E.N.S.E.T. Le niveau du concours étant moins élevé, il aurait plus de chances de succès (en fait, il se trompait en ce qui le concernait). Les conditions de travail étaient excellentes : chaque interne disposait d'une chambre et les élèves des classes préparatoires, Khâgne, E.N.S.E.T. et H.E.C., avaient seuls accès à un beau parc. Je n'hésitai pas un instant à l'imiter, je voulus être interne pour mieux me concentrer, et ne l'ai jamais regretté. Ce choix me

Le Témoin gaulois L'École de la République

condamnait en principe, mais le hasard devait en décider autrement, à enseigner à des élèves plus faibles que dans le « Moderne », étant donné le mépris dans lequel les peuples latins avaient toujours tenu la technologie, le commerce et les métiers manuels. En fait, il me permit de faire un parcours atypique et de ne jamais tomber dans la routine, qui est le plus grand péril qui guette les enseignants.

Mes parents se rendirent volontiers à mes raisons, le coût de la pension étant modeste. Comme j'étais mineur, mon père dut m'accompagner en personne pour m'inscrire. Il était, comme au moment de mon entrée à Chaptal, très impressionné par les pompes de l'administration. Mais le proviseur, ayant rapidement parcouru mon livret scolaire, nous accueillit à bras ouverts : il était ravi de chiper un nouvel élève à un lycée parisien. Je fus invité à me présenter le lundi suivant, avant l'heure du dîner.

Bizutage

Au sortir du réfectoire, un camarade s'offrit aimablement à me servir de guide. En parcourant une interminable galerie semblable à celle d'un cloître, je lui posai quelques questions auxquelles il ne répondait que par monosyllabes. Bien qu'elle fût inconnue à Chaptal, j'avais entendu parler de la tradition du bizutage : je flairai un piège et m'apprêtai en silence à affronter le pire.

Enfin, mon compagnon m'introduisit dans une salle de classe qui me parut immense. Les bizuths, tassés au fond, étaient assis en spectateurs passifs et résignés. Près de la porte, le comité d'accueil était composé du Conseil des Anciens au grand complet. On m'ordonna sèchement de poser ma valise dans un coin et, pour me mettre en condition, de faire vingt ou trente pompes. Après quoi un interrogatoire étourdissant commença, où se mêlaient dans le plus grand désordre questions sérieuses – identité, parcours scolaire, étais-je communiste ou tala – ou cocasses. Puis

Le Témoin gaulois L'École de la République

on me fit grimper sur le bureau magistral, et je reçus l'ordre de chanter la *Marseillaise* sur l'air du *Chant du départ*. Je me tirai assez bravement de cette épreuve : un camarade me dit, par la suite, qu'il m'avait pris ce soir-là pour un fieffé chahuteur, ce que je ne fus jamais. Enfin on me demanda si j'étais puceau, puis de raconter mon dépuçelage. Par pudeur, et aussi parce que « *Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable* », j'improvisai une histoire suffisamment plausible et cochonne pour recevoir l'approbation du Préfet des Mœurs...

Alors seulement, on m'accompagna en grande pompe à la chambre qui m'était destinée, et on m'abandonna à mes réflexions. Un bizuth compatissant vint me trouver quelques minutes après pour me dire de ne pas m'en faire, et que le plus dur était passé. En effet, j'avais échappé, en m'inscrivant quinze jours après la rentrée, au monôme sur le Boul'Mich' et je n'eus droit par la suite qu'aux menues vexations auxquelles étaient soumis les autres bizuths, et qui durèrent quelques semaines au plus. Tout cela n'était, en vérité, pas bien méchant, mais ces brimades qui n'avaient sans doute pas duré plus d'une demi-heure me parurent interminables et m'avaient survolté au point que je fus longtemps à trouver le sommeil, craignant un retour offensif de mes persécuteurs, qui sans doute dormaient du sommeil du juste.

Folklore étudiant

La première caractéristique des « prépas » était leur division en castes : les Anciens, qui avaient le mérite de redoubler (« carrés »), tripler (« cubes ») ou même quadrupler (« bicas ») vouvoyaient les bizuths qui étaient tenus, en revanche, de les tutoyer. Les premiers étaient les « Puissances » des seconds, qui devaient, en certaines circonstances solennelles, entonner :

« Le veau d'or est toujours debout ! »

Le Témoin gaulois L'École de la République

On encense sa Puissan-an-an-an-an-an-ce !

On encense sa Puissan-an-an-an-an-an-ce ! »

Le Conseil des Anciens, qui les réunissait tous, élisait un « bural » (sens 1 – exécutif élu par le « Conseil des Anciens ») présidé par le Pontifex Maximus (souvent le plus ancien) assisté du Ministre de l'Intérieur (chez nous, le responsable communiste), du Ministre des cultes (fonction dévolue au responsable tala et que j'occupai dignement, j'espère, devenu carré), et du Préfet des Mœurs (en principe, le plus salace). Si j'oublie quelques dignitaires, qu'ils veuillent bien me pardonner.

La « prépa » à l'E.N.S.E.T. calquait son folklore sur celui des khâgnes, d'où étaient d'ailleurs issus certains d'entre nous, comme Gérard Petiot qui reçut le surnom d'« Hypo » (khâgneux), au point que nous avons adopté leur hymne : « *Vara, tibi Khagna, etc.* » sur l'*Air des esclaves* d'*Aïda*. Le bizutage, dont un acte important était un défilé grotesque sur le Boul'Mich, n'était pas toléré à Chaptal, lycée scientifique et sérieux. L'administration de Lakanal fermait à demi les yeux, mais veillait discrètement à ce qu'il ne dépasse pas certaines limites. Le Surveillant Général (ou Surjet, qui fut rebaptisé Conseiller d'Éducation après mai 68), poussa la porte au bout de vingt minutes, lors du mien, jeta un coup d'œil discret, et dit à mes bourreaux de ne pas exagérer. L'année suivante, comme nous faisons faire des pompes à quelques bizuths, dont deux bizuthes, qui avaient commis quelque faute contre l'étiquette, il intervint aussitôt : « Aucune brimade physique pour les filles ! », et nous nous le tînmes pour dit. Bien entendu le bizutage ne durait que quelques semaines et perdait graduellement en intensité, et des relations de bonne camaraderie ne tardaient pas à s'instituer. Pourtant les bizuths se prêtaient longtemps après à tenir des rôles grotesques dans des farces qu'il nous arrivait d'écrire et de leur faire jouer pour oublier

Le Témoin gaulois L'École de la République

un peu le rude régime auquel nous étions tous soumis.

La vie de prépa

Notre principale salle de classe, située dans la galerie du rez-de-chaussée, au bout de l'aile gauche du lycée, avait été abandonnée l'année précédente par une classe de préparation à Saint-Cyr, école dont le recrutement était particulièrement difficile du fait de la guerre d'Algérie. Nos prédécesseurs y avaient peint des fresques naïves à la gloire de l'armée. Un matin, nous les trouvâmes couvertes de graffitis vengeurs qui réjouirent notre antimilitarisme, mais M. Hubac, notre professeur d'histoire, nous fit la leçon : les Saint-Cyriens avaient eu le cran de se faire massacrer en défilant comme à la parade, en grande tenue et casoar, au cours de je ne sais quel épisode de la dernière guerre. Cela, disait-il, méritait le respect. Bref, les auteurs effacèrent leurs slogans à la fin de ce sermon, et les fresques demeurèrent sur les hauts murs de cette petite salle.

Les bizuths occupaient les premiers rangs, et les anciens étaient cachés, au fond, derrière un muret de livres et de dictionnaires qu'ils avaient édifié, et que nous nommions le « bural » (sens 2 – rempart de livres protégeant en classe les Anciens des regards indiscrets des bizuths et des *Maîtres*). Il atteignit au cours de ma deuxième année de telles proportions que nos professeurs, que nous observions à travers des meurtrières, nous mirent en demeure de le démanteler. Une autre classe, plus vaste et plus banale, celle où s'était déroulé mon bizutage, servait aux leçons d'anglais. Le corps de bâtiment principal et les deux ailes du lycée formaient un vaste quadrilatère dont le quatrième côté était dessiné par la lisière d'un très beau parc. Le rectangle ainsi dessiné était consacré aux jeux de ballons, et à de rares moments de pause, à la belle saison, se déroulaient des matches entre préparations auxquels j'étais tenu d'assister en deuxième année,

Le Témoin gaulois L'École de la République

par mes fonctions de responsable tala et de délégué syndical, mais que j'avais suivis, en première année, d'un œil, en lisant un journal.

Dans ce cadre qui me donnait parfois un sentiment d'irréalité, comme si j'avais été plongé dans un passé très lointain, nous menions une vie monacale que seuls le folklore étudiant et la camaraderie rendaient supportable. Le lever se faisait à sept heures, nous faisons une toilette rapide et allions déjeuner au réfectoire. À huit heures le travail commençait – cours ou étude – jusqu'à midi. Le repas expédié, nous faisons, par beau temps, de grandes promenades dans le parc, ainsi qu'à 17 heures. Les cours reprenaient de 13 heures 30 à 16 heures 30, nous prenions une collation légère à base de thé au réfectoire, et l'étude recommençait jusqu'à l'heure du dîner. Puis les talas passaient à la chapelle et, si aucune réunion ne s'imposait, chacun regagnait sa chambre, une cellule étroite et très haute semblable à un puits, meublée d'un lit étroit et dur, d'une petite table et d'une chaise, d'une armoire et d'un lavabo, et éclairée par une fenêtre très haute et étroite d'un côté et en face par un long vitrage qui terminait près du plafond la cloison séparant la chambre du couloir. La fenêtre donnait sur le terrain de jeu au cours de ma première année, et sur le parc de Sceaux la deuxième, mais ces ouvertures étaient placées à une telle hauteur que, de la chambre, je ne voyais, à moins de monter sur ma chaise, que le ciel qu'un phare lointain balayait la nuit. Comme il n'y avait pas de couvre-feu, je travaillais habituellement jusqu'à deux ou trois heures du matin. Ce rythme était interrompu le jeudi après-midi et du samedi midi au dimanche soir. Le samedi à 13 heures, je prenais le train de la ligne de Sceaux (le R.E.R. n'était alors même pas en projet) jusqu'à la gare du Luxembourg et je m'enfermais à Sainte-Ginette d'où je ne ressortais, ivre de science et de fatigue, qu'à la

Le Témoin gaulois L'École de la République

fermeture, à 22 heures, pour prendre l'autobus 84 et passer chez mes parents manger un morceau, avant de monter me coucher dans ma chambre du sixième, et je consacrais le dimanche au repos. Le jeudi, je passais de la même manière, en première année, tout l'après-midi à Sainte-Ginette et rentrais à Lakanal pour dîner. En seconde année, nous consacrons souvent deux heures à nos réunions syndicales, dans l'arrière-salle d'un petit bistrot sympathique à l'angle des rues Gay-Lussac et des Ursulines, *Le Balto*, et préparions notre journal, nos démarches auprès du Ministère et nos actions contre la guerre d'Algérie, sous l'œil vigilant d'un policier en civil qui prenait des notes abondantes à une table voisine. Puis je disposais agréablement des trois heures de liberté qui me restaient.

À ce régime, je fus prêt dès la fin de ma première année de préparation, mais je ne m'en rendais pas compte, car il était exceptionnel d'intégrer au premier essai. Aussi n'hésitai-je pas, le jour du concours, à rendre puérilement copie blanche en dissertation, parce que le sujet était tombé sur *Les Contemplations*, et que je faisais profession de mépriser Hugo en tant que poète. Mes autres notes furent très bonnes, mais je dus évidemment redoubler et connus la gloire des « carrés », les responsabilités syndicales et celles de délégué tala. Enfin, j'intégrai dans les tout premiers rangs, et m'offris deux années de défoulement.

Les professeurs de Lakanal

Nos professeurs formaient une équipe aussi restreinte que les matières du concours et m'ont beaucoup marqué, aussi en ai-je gardé un souvenir très vif. Par jeu, nous les appelions « Maître », ce qui les faisait généralement sourire. Tout leur enseignement était donné *ex cathedra*, et il fallait beaucoup de ténacité pour arriver à placer une question ou une remarque. Je ne devais pas trouver d'autre modèle pédagogique à l'E.N.S.E.T.

Le Témoin gaulois L'École de la République

Maître Cavalier

Maître Cavalier, professeur de lettres à la longue silhouette dégingandée et au visage ingrat, n'avait guère d'humour, et se prenait très au sérieux. Mais c'était un professeur savant et consciencieux, qui se passionnait pour le théâtre, adorait interpréter, d'ailleurs avec talent, les scènes qu'il expliquait, les yeux au ciel, et fondait de bonheur sous nos acclamations ironiques.

Il aimait les travaux que je lui rendais, et ce fut à lui que je m'adressai quand, ayant à redoubler ma deuxième année d'E.N.S.E.T., je cherchai du travail pour compléter la maigre bourse qui devait remplacer pendant un an mon traitement. Il me reçut chaleureusement chez lui, à Bourg-la-Reine, dans un vaste bureau situé au rez-de-chaussée de sa belle villa, et m'apprit encore deux choses : que le *h* de *hasard* est aspiré, et qu'il ne faut pas faire de liaison dans l'expression « *à tout hasard* », ainsi que le vieux mot *tapiriser* : « un *tapir*, m'enseignait-il, est un élève que l'on prend en cours particulier. » Bien que mes parents m'en aient offert beaucoup, je n'ai jamais aimé, comme enseignant, la relation pédagogique qu'ils instituent, et ne suivis pas son conseil.

Maître Hubac

Maître Hubac nous enseignait l'histoire C'était un protestant des Cévennes, esprit libéral et caractère bien trempé.

Ses cours (la Réforme, l'histoire des chemins de fer, les sources d'énergie, etc.) étaient riches et originaux. D'un aspect austère, il ne dédaignait pas la gaudriole. J'ai retenu une fable expresse qu'il nous récita un jour de bonne humeur :

*« Elle était plate, plate, plate,
Mais elle avait deux petits seins !
Moralité : la planche à dessin ! »*

Il fut par la suite nommé inspecteur général, et mourut assez

Le Témoin gaulois L'École de la République

jeune, fort contrarié par les nouveaux programmes d'histoire qui prétendaient faire abstraction de la chronologie.

Maître Hubac exerçait aussi comme maître-assistant à la Sorbonne où il nous invita à assister le jeudi aux travaux pratiques qu'il dirigeait.

Il s'agissait d'exposés d'étudiants. Un jour l'un d'entre eux, ayant à décrire les armées d'Athènes, expliqua gravement que chaque hoplite, en campagne, était suivi d'un « petit cochon » qui portait ses armes. On imagine les hurlements de rire : il avait confondu goujat, au sens de valet d'armes, et goret !

Je revis longtemps la longue et triste figure de cet orateur qui rasait les murs du Boul'Mich', et crois bien l'avoir reconnu, des années plus tard, en la personne d'un professeur d'histoire de l'E.N.N.A. de Paris-Sud.

Maître Lequeux

Maître Lequeux était l'auteur d'un manuel de géographie générale pour la classe de seconde qui n'était pas trop mal fait, mais je préférais le *Chollet*, d'allure moins scolaire. Est-ce dû aux programmes (géographie générale et sources d'énergie, sans aucune étude de pays ou de région) ou à ses qualités propres ? Toujours est-il que je pris goût à ces parties de sa discipline, auxquelles je consacrais autant de temps qu'au français, et que j'aimais bien ce doux vieillard (il devait bien avoir cinquante-cinq ans) à chevelure et moustaches blanches, très vieille France.

Maître Leroy

Maître Leroy, autre vieillard aimable, élégant mais rondelet, dirigeait la *Revue de Philosophie*. C'était un esprit sceptique qui s'inscrivait dans la tradition du pragmatisme anglais, tout en éprouvant une grande tendresse pour l'idéalisme de Berkeley.

Sa parole était élégante, et remplie d'incises mystérieuses qu'il n'expliquait jamais, ce qui lui donnait l'air d'en savoir long sur

Le Témoin gaulois L'École de la République

beaucoup de choses.

Exemple : « Si un chien pouvait parler, *ce qui est impossible pour bien des raisons*, il pourrait dire... »

Maître Bréhat

Maître Bréhat, qui devait être le doyen, me fit faire, en dépit de la joyeuse pagaille de son cours, de très grands progrès en anglais. Il est vrai que j'investissais aussi beaucoup dans cette matière. À cette époque je lisais couramment les classiques depuis Shakespeare.

Mais son enseignement était celui de son temps : grammaire, version et thème, et l'oral n'en faisait pas partie. Nos professeurs d'anglais pouvaient-ils parler avec des citoyens britanniques ? J'en doute... En tous cas, ils enseignaient l'anglais comme une langue morte, dont l'évolution se serait arrêtée à l'époque victorienne.

Je rencontrai la fille de Maître Bréhat, qui accompagnait mon second groupe américain lorsque je m'improvisai guide, quelques années plus tard. Elle était professeure d'anglais à la Sorbonne. Lui coulait une retraite heureuse.

L'E.N.S.E.T. (1955-1959)

L'École Normale Supérieure de l'Enseignement Technique

La cadette des E.N.S.*⁷ qui a été depuis rebaptisée École normale supérieure de Cachan, ce qui en dit long sur le statut du Technique dans notre vieux pays latin, formait les professeurs des lycées techniques. Elle était installée depuis sa création (1912) dans les locaux de l'École des Arts et Métiers, boulevard de l'Hôpital, dans le XIII^{ème} arrondissement, et fonctionnait en externat.

Les élèves-professeurs étaient répartis entre de nombreuses sections désignées par une lettre. La section A, à laquelle j'appartenais, formait des enseignants polyvalents de lettres-histoire-géographie, la section B, des professeurs de lettres-langue vivante, etc. En fait, nous supportions mal cette polyvalence, et chacun se spécialisait en prenant ses fonctions dans la discipline qu'il aimait, si bien que ces formations furent abandonnées en 1976, les professeurs des enseignements généraux des lycées techniques étant désormais formés comme ceux des autres lycées, et l'E.N.S.*⁷ « de Cachan » se repliant sur les seules disciplines scientifiques et techniques.

Les études duraient trois ans. Les deux premières années, on ne faisait que suivre des cours donnés par des professeurs de la Sorbonne que j'ai tous oubliés, à l'exception de Verdun Saulnier (son père était un ancien combattant de la Grande Guerre) qui publiait d'excellents *Que sais-je ?* sur l'histoire de la littérature française, de Pignarre, spécialiste et amoureux du théâtre, et du professeur d'anglais Landré, personnage aussi laid que suffisant. Beaucoup de cours étaient donnés dans une annexe de la rue Corvisart, qui est devenue depuis un L.E.P. d'arts graphiques. Notre deuxième rentrée se fit dans des locaux encore en chantier,

Le Témoin gaulois L'École de la République

à Cachan. L'école offrait désormais un internat, mais j'obtins, ainsi que de très rares camarades, de rester externe.

J'ai peu de choses à dire de cette école. Elle m'apporta un salaire de débutant qui, pour l'étudiant désargenté que j'étais, représentait un véritable pactole. J'en reversais une partie à mes parents pour payer mon loyer, ma lessive et les quelques repas que je prenais chez eux, et je menai joyeuse vie pendant deux ans. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, je payai ce dévouement, comme en seconde, par un redoublement : j'ai toujours dû bûcher très dur pour obtenir quelque résultat, et je traînais le handicap majeur de la géographie, matière à laquelle je dus consacrer l'essentiel de mes efforts les deux dernières années. Au lieu de mon traitement, il me fallut accepter, cette année-là une maigre bourse. Heureusement, par les petites annonces du restaurant universitaire du parc Monceau, je pus la compléter en m'embauchant d'abord chez un petit éditeur, SUDEL, puis comme pompiste, aux grandes vacances, chez Esso.

La dernière année se terminait par un stage en situation que je fis dans mon quartier, à l'École nationale de commerce du boulevard Bessières, cornaqué par deux remarquables professeurs, Mlle Bonnet en Lettres, et M. Ayache en Histoire-Géographie. Avec un cours de pédagogie où j'appris qu'en entrant en classe il fallait « *chercher le meneur* » et que je séchai au bout de trois causeries aussi stimulantes, ce fut toute notre formation professionnelle. Mes condisciples me paraissaient insipides, à quelques exceptions près, ou se prenaient à mon goût trop au sérieux. Je n'étais pas pressé comme eux d'endosser mon costume tout neuf de fonctionnaire et préférais puiser mes relations des deux sexes au vivier plus engageant de la cité universitaire d'Antony, où j'allais déjeuner. Je n'ai jamais mis les pieds ni au réfectoire ni dans les chambres de l'E.N.S.E.T.

Professeurs de l'E.N.S.E.T.

Gougenheim

Ses recherches portaient sur « le français fondamental », sujet passionnant et riche d'implications pédagogiques. Un jour, il écrivit au tableau : « les chemins de fer espagnols » et demanda à l'un d'entre nous de lire ce syntagme à haute voix, ce qui donna : « les chemins de fer-z-espagnols ». « Comme vous le voyez, dit-il, cette liaison est, à l'oral, la marque du pluriel. » J'ai tenté plusieurs fois de renouveler l'expérience, et toujours sans succès, bien que j'entende couramment « cent-z-euros » !

Pignarre

Pignarre aurait été comblé par le traitement de texte : il écrivait ses cours sur de grandes feuilles de papier blanc sur lesquelles il collait ses ajouts et ses corrections successives, si bien que chacune avait l'aspect d'un fort carton jaune. Il aimait, peut-être à son insu, s'exprimer par énigmes. Un jour, comme il parlait pour la cinquième fois, de façon très allusive, des dénouements romanesques de Molière, je le priai de s'en expliquer : « Mais c'est la part de la poésie ! » me dit-il tout surpris.

Landré

Landré, professeur en Sorbonne, était le type même du mandarin. Cette éminence qui faisait alors autorité dans son domaine, parlait anglais avec un accent aussi bon que le mien, si bien que je doute qu'il ait jamais pu se faire comprendre par un anglophone.

J'appris quelques années plus tard qu'il s'était offert, pour inaugurer sa retraite, un tour du monde coûteux à bord d'un paquebot de luxe. Il mourut au cours de la traversée de l'Atlantique, on jeta son vilain corps aux poissons, et sa veuve télégraphia immédiatement à son neveu de la rejoindre à la prochaine escale, afin de ne rien perdre de leur investissement !

Le Mémoire

Pour obtenir le Certificat d'aptitude à l'Enseignement Technique (C.A.P.E.T.), il fallait aussi rédiger un mémoire choisi par le jury parmi les trois sujets proposés par le candidat en fin de première année dans chacune des disciplines qu'il serait appelé à enseigner. Pour le français, je proposai « *L'influence de Victor Hugo sur l'œuvre de Jules Verne* », sujet qui a fait depuis l'objet d'une thèse, pour l'histoire, « *Le cirque dans la peinture* » (je ne sais toujours pas ce que j'y aurais mis), et pour la géographie « *Un kibboutz israélien* » (mais y en eut-il jamais d'autres ?) parce que le sujet était à la mode et que j'avais envie de connaître ce pays. Le dernier sujet fut retenu.

Il me restait à trouver le moyen de me rendre en Israël. Un ami breton me signala que l'Union des Étudiants Juifs de France (U.E.J.F.) organisait des séjours de trois semaines pratiquement gratuits dans des kibboutzim, suivis d'une visite du pays : en échange, on participait à tous les travaux. Je m'inscrivis sans tarder et rapportai de ce stage une monographie aussi médiocre (bien que grâce à mon redoublement j'aie disposé de deux ans pour la conduire à son terme) qu'enthousiaste : cela manquait de données statistiques, me fit remarquer le jury. Il faut dire que si tous les kibboutznikim exerçant des responsabilités répondirent très aimablement à mes requêtes, beaucoup d'informations étaient protégées par le secret militaire : nous étions à vingt kilomètres de Gaza, alors tenue par l'Égypte, et d'où les fedayin organisaient sans difficulté des raids fréquents.

J'y fis aussi la rencontre d'une merveilleuse petite kibboutznik que je pris d'abord pour une *sabra*, et qui se révéla native du quartier de la Bastille. Nous nous sommes mariés deux ou trois ans plus tard, mais c'est une autre histoire.

Un Stage au journal *Libération* (1959)

L'une des épreuves du C.A.P.E.T. était la rédaction d'un rapport de stage en entreprise qui durait trois semaines. Peu curieux du monde de l'usine (je devais pourtant faire plus tard une expérience passionnante chez Kodak à Vincennes), je demandai et obtins, avec une camarade, le stage à *Libération*. Ce journal, bien différent de l'actuel, était issu de la Résistance et sa ligne était celle des compagnons de route — chrétiens et progressistes — du P.C.F.*⁶ Moyennant quoi, celui-ci l'hébergeait dans les locaux de son journal *L'Humanité*, alors situés au 142, rue Montmartre.

Ce fut l'occasion de découvrir directement tout un monde que je ne connaissais que très vaguement, et de source livresque. On nous fit parcourir tous les services, mais je n'accordai que quelques instants au responsable des sports, flanqué pour lors d'un jeune stagiaire frais émoulu d'une école de journalisme avec lequel il ne s'entendait pas. Je rencontrai donc les légendaires typographes, fiers de leur tradition révolutionnaire, on m'expliqua le fonctionnement des rotatives que je fus admis à contempler, et je suivis toutes les phases de l'élaboration du journal, de l'arrivée des dépêches sur les téléscripteurs et de la conférence de rédaction qui décidait de la place à donner aux informations du jour jusqu'à la composition, à l'illustration et à la distribution : je passai une journée aux N.M.P.P. (Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne) qui en avaient le monopole, et vécus au rythme de l'équipe, c'est-à-dire travaillant de dix-sept heures à trois ou quatre heures du matin. On me fit même rédiger sur un coin de table, dans le tumulte de la vaste salle de rédaction où s'agitaient, discutaient et écrivaient tous les journalistes, à partir d'une dépêche, la légende d'une photo de cargo en difficulté dans la mer du Nord. Je passai bien une heure à ce travail, pour accoucher de

Le Témoin gaulois L'École de la République

trois lignes bien plates, et je fus désormais plus indulgent pour la production des journalistes, qui travaillent dans la hâte, le bruit et l'inconfort.

L'une de mes expériences marquantes fut d'accompagner le grand reporter Jacques Derogy (1925-1997) sur le site d'une grève qui avait éclaté à l'usine Renault de Nanterre. Je ne puis passer Place de Narvik sans me souvenir de son étonnement en découvrant, le chauffeur qui nous conduisait ayant choisi de passer par là, que la toponymie parisienne immortalisait ce fait d'armes qui avait eu pour principale conséquence de produire en 1940 le mot historique du président du conseil, Paul Reynaud : « La route du fer est coupée ! » Nous trouvâmes la place assiégée par la police en armes. « Regarde, me dit-il, ils portent la croix de Lorraine ! Il y a quinze ans, c'était la francisque ! » ; c'étaient les débuts du pouvoir gaulliste. Il fallut donc jouer à cache-cache pour parvenir jusqu'aux grévistes et les interroger.

Au cours du dîner de bilan, Emmanuel d'Astier de la Vigerie, surnommé « le baron rouge » (1900-1969) et le futur académicien Claude Roy (1915-1997), passé de l'Action française au stalinisme^{*4} et qui devait être exclu du P.C.F.^{*6} en 1957 pour sa prise de position contre la répression soviétique en Hongrie, nous demandèrent comment nous envisagions l'enseignement des Lettres, ce à quoi je n'avais guère réfléchi. Ma collègue leur répondit que nos choix devaient être adaptés à notre clientèle de techniciens, ce qui les fit rugir : tous avaient droit à la Culture, y compris les techniciens et les manœuvres, c'est-à-dire que Racine et Pascal devaient être au programme des lycées techniques et des centres d'apprentissage, nous avons le devoir de mener ce combat contre vents et marées ! Sur le moment, j'inclinai à penser que ma collègue avait raison. Le problème ne devait pas se poser pour moi au lycée technique, dont le programme littéraire

Le Témoin gaulois L'École de la République

était défini avec précision, mais comme formateur de formateur, tout en ouvrant mon cours aux textes « non littéraires » et à l'image et en cherchant des approches adéquates, je me ralliai à l'opinion que ce qui était bon pour les futurs cadres l'était aussi pour les enfants d'ouvriers.

Mon rapport fut bien accueilli, mais je me fis taper sur les doigts parce que j'avais mentionné sans commentaire l'opinion des journalistes, très hostiles aux écoles qui commençaient à former à leur métier : ils disaient que la meilleure formation était la vie et l'expérience du terrain. Le jury me fit observer qu'il s'agissait d'une réaction de défense vis-à-vis de l'arrivée de jeunes collègues plus compétents, et qu'en l'occurrence j'avais manqué d'esprit critique. Mais je crois que j'avais surtout failli au corporatisme des enseignants du Technique, qui se sentaient mis en cause...

L'École Nationale de Commerce (mai-novembre 1959)

Un avant-goût du métier

Ce nom pompeux désignait un grand lycée technique du boulevard Bessières, à Paris, dont les classes allaient en ce temps-là de la seconde aux B.T.S.*⁸ commerciaux.

Pendant mon stage pédagogique, j'œuvrai sous la direction de deux professeurs chevronnés : en français Mlle Bonnet, une grande et blonde Alsacienne, et en histoire-géographie M. Ayache, un petit pied-noir de gauche très vif, tous deux très compétents et sympathiques. J'avais encore l'air très jeune, et je me fis brutalement interpellé dans les couloirs par un surveillant, qui me prenait pour un élève et me demanda ce que je foutais là à cette heure indue. Las, pareille aventure ne devait plus m'arriver ! Il faut dire aussi que mes élèves appartenaient déjà à une génération physiquement plus proche de celles d'aujourd'hui que de la mienne : mes cent soixante-douze centimètres m'avaient valu jusque-là de figurer dans une très honorable moyenne. En entrant dans le métier, je me découvris presque petit !

Je fis connaissance avec les servitudes du métier : en fait je ne savais pas même où trouver un sujet de dictée ou de dissertation, et j'appris à être vigilant avec les élèves (un jour, l'un d'eux retira la poignée de la porte de ma classe, et il fallut appeler à l'aide pour sortir !) Mais je connus aussi le plaisir de me sentir porté par un auditoire, et celui du contact avec les jeunes gens et jeunes filles qui m'étaient confiés.

Mon sursis ayant expiré, je fus maintenu à ce poste à la rentrée suivante, et n'eus que des classes de B.T.S.*⁸ qui me donnèrent beaucoup de travail et de plaisir, bien que j'aie dû encore traîner la géographie Mes préparations les plus minutieuses ne pouvaient

Le Témoin gaulois L'École de la République

masquer mon inaptitude à ce enseignement : un jour, comme je commentais laborieusement une carte physique de la Chine, un grand élève me demanda ce que signifiaient certaines rayures obliques. La légende n'en disait rien. Je n'ai jamais triché avec les élèves : je lui dis franchement que je n'en savais rien, que je m'informerai pour la séance suivante, et qu'il pouvait d'ailleurs s'associer à ma recherche. Mais huit jours plus tard je me trouvais loin de là, déguisé bien malgré moi en para.

De la dissertation

Je crus d'abord, pendant mon stage pédagogique, que les corrections étaient une partie singulièrement motivante de mon métier, mais il me fallut bientôt déchanter.

Mon premier compte rendu, sur un sujet proposé par Mlle Bonnet, et qui portait sur les relations entre commerçants et clients, m'apporta la première perle d'une longue collection, et la seule dont j'aie gardé le souvenir : une élève, parlant des Américains, les appelait « *les Outres Atlantiques* » ! Une autre copie me plongea dans la stupéfaction. Il faut dire qu'en ce temps-là, où la mixité était formellement prohibée, filles et garçons avaient des manières fort différentes. Les premières, du moins dans les classes moyennes où se recrutaient ces élèves, n'auraient jamais parlé en public, et pas davantage, je crois, en privé, la langue des casernes. Or une jeune fille écrivait placidement : « *Entre le commerçant et le client, c'est le client qui est toujours baisé* » ! Je sursautai, relus la phrase et, armé de mon premier stylo à encre rouge, écrivis en marge et en grosses lettres : « **Oh !** » puis, ma tâche terminée, allai me coucher. Au réveil, cette affaire me trottait toujours dans la tête. Je revoyais l'auteur de cette énormité, une jeune fille de bonne famille d'allure fort sage, et ne pouvais croire qu'elle eût écrit ce gros mot. Je repris la copie et m'aperçus alors qu'elle formait toujours la lettre *l* comme un *b* : elle avait

Le Témoin gaulois L'École de la République

simplement écrit : « *laisé* » pour « *lésé* » ! Soulagé, je transformai mon « *Oh !* » en « *Orthographe !* » et rendis la copie sans commenter ce point. À ma première rentrée, une autre aventure plaisante m'attendait avec une classe de B.T.S.*⁸

Comme on ne m'avait jamais parlé de revues pédagogiques, je me battais les flancs pour trouver des sujets de dissertation. Fouillant dans mes archives, je retrouvai une page de Descartes qu'on nous avait fait commenter en préparation à l'E.N.S.E.T. et qui disait en substance qu'on peut parfois « *accepter un petit mal pour obtenir un grand bien* ». Quand je dictai le sujet, je vis deux grandes filles, au fond de la classe, se donner un coup de coude et s'esclaffer ; elles avaient évidemment détourné le « *petit mal* » pour en faire un « *petit mâle* », ce à quoi aucun ni aucune de mes camarades n'avait songé !

Finalement je devais éprouver beaucoup de satisfaction, quand je fus nommé à Vaugirard, de me trouver pratiquement débarrassé de la correction d'un exercice dans lequel, comme élève, j'avais excellé. Je n'eus à y revenir plus tard qu'une fois l'an, à l'occasion des concours de recrutement de l'E.N.N.A. et m'en fis dispenser dès que je passai à l'informatique. C'est moins la charge de travail, d'ailleurs considérable, qui me faisait haïr ce genre de corrections que le constat que, si j'étais dans les grandes lignes d'accord avec certains collègues sur la valeur des copies et que s'il était facile d'accorder nos notes en cas de forte divergence, d'autres avaient des critères radicalement différents des miens. Une collègue, en particulier, n'attachait aucune importance ni à l'orthographe, ni au style, ni même à l'organisation du texte, elle ne cherchait que ce qu'elle nommait « des idées originales ». Personnellement, je n'en ai jamais eu, ni la plupart des collègues que j'ai connus, et le grand Einstein lui-même n'en a eu qu'une dans toute sa vie. Finalement, je compris que pour elle, « une idée originale » était le recours à

Le Témoin gaulois L'École de la République

quelque concept linguistique qu'elle-même ne connaissait que de seconde main, et qu'elle appliquait à son enseignement de cette façon stupide qui fait aujourd'hui de l'enseignement littéraire dans les lycées une matière aussi abstraite et rébarbative que desséchante, à moins que le professeur ait résisté à sa formation et ait réussi à garder l'amour des textes, pour les émotions qu'ils peuvent inspirer, leur musique et les sens qu'ils offrent.

Séquelles

J'ai déjà raconté, dans *Petite Chronique du temps perdu*, comment, à l'armée, je découvris en Allemagne qu'un de mes camarades était fiancé à l'une de mes anciennes et éphémères élèves, très jolie fille qui se plaçait toujours ostensiblement au premier rang et pouponnait un *masurpilami* en peluche. Je lui fis demander ce qu'elle avait pensé de mes cours et elle répondit qu'elle les avait trouvés intéressants, mais que mes élèves regrettaient de ne rien connaître de mes opinions sur aucun sujet. Cette remarque, qui me surprit, devait me rendre grand service par la suite. J'eus aussi, parmi mes camarades, l'un de mes anciens élèves de Bessières. Il s'appelait, je crois, Dubos, et fut promu brigadier. En Algérie, il venait parfois me trouver, un peu penaud, et me disait en se grattant l'oreille : « Mon pauvre prof, je suis désolé, mais tu es de corvée de chiottes ! »

LE MÉTIER

« L'instruction, c'est comme la liberté : cela ne se donne pas, cela se prend » (Joseph Jacotot)

L'Inspection Générale

Une institution vénérable

L'Inspection Générale était, jusqu'à la fin des années 60, un corps prestigieux. En Lettres, il fallait montrer patte blanche pour y entrer, car la cooptation faisait qu'on n'y pouvait prétendre sans être passé par la rue d'Ulm, comme des collègues issus de l'E.N.S.^{*7} « de Cachan » en ont fait l'expérience.

Les tâches des Inspecteurs Généraux étaient fort importantes : ils inspectaient les professeurs de l'enseignement secondaire – tâche qui fut dévolue, après 1968, aux I.P.R. (Inspecteurs Pédagogiques Régionaux), corps assez médiocre créé pour les décharger d'un travail devenu trop lourd avec la massification de l'enseignement, et dont je ne relevai heureusement jamais, parce que j'enseignais au-delà du bac. On a reproché à la pratique de l'inspection d'être infantilisante. Il est vrai que les I.G. débarquaient dans un établissement sans jamais prévenir, ce qui pouvait traumatiser des âmes sensibles : on m'a raconté l'histoire de cette collègue qui s'était trouvée mal en apprenant qu'elle serait inspectée dans l'heure suivante par l'aimable M. de la Boissière, et j'ai appris plus tard celle, navrante, d'un vieux professeur qui s'était suicidé après avoir vu sa note abaissée de deux points : il avait raté son cours parce qu'il venait d'apprendre la mort de son fils, tué en Algérie, et n'avait pas osé en parler ! Mais ces exemples montrent assez que c'est le caractère infantile de ces enseignants qui était en cause, bien plus que l'institution.

Pour ma part, je n'ai jamais rien trouvé de choquant à ce que les enseignants soient notés. À des stagiaires de l'E.N.N.A., anciens combattants mal remis de Mai 1968, qui s'y refusaient (il y a quelques années, un jeune délinquant – ce devait être un de leurs disciples – interrogé dans sa prison, protestait : « *D'accord, j'ai fait*

Le Témoin gaulois L'École de la République

quelque chose, mais personne a le droit de me juger !»), je faisais remarquer que tout le monde note tout le monde : « Moi, je note mon boucher : s'il me sert mal, je vais ailleurs ! » leur disais-je ingénument ; peu observateur, j'ignorais que, sauf dans quelques centres villes privilégiés, les supermarchés avaient éliminé les petits commerçants. Aussi, bien que j'aie constaté que les ménagères comparent les prix et les mérites des grandes surfaces, ne pouvaient-ils comprendre cet exemple, et me regardaient-ils avec surprise ! Je n'avais aucune chance de les convaincre, d'autant que mes collègues acceptaient sans peine, par lâcheté ou besoin d'être aimés, de donner la même note (19/20) à tous, ce qui n'empêchait pas les intéressés de noter sans états d'âme les élèves quand ils avaient à le faire.

L'autre mission principale des Inspecteurs Généraux était de préparer et d'établir les programmes scolaires et les instructions officielles qui les accompagnaient. On leur reprochait d'être loin du terrain, de n'avoir enseigné que quelques années et de sortir d'un sérail conservateur. Mais s'ils étaient éloignés de la pratique, ils l'observaient tous les jours, et avaient par rapport à elle une distance convenable. Il est vrai que certains se contentaient de leur formation initiale (quand ils écrivirent pour la première fois le mot « *connotation* », ce fut avec un seul *n* !) mais celle-ci avait été de nature à leur ouvrir l'esprit, et il fallait bien qu'ils suivent leurs troupes. À l'E.N.N.A., j'ai participé sous leur direction à de nombreux travaux d'élaboration et de rédaction de programmes, ainsi qu'à l'expérimentation du contrôle continu, qui fut conduite dans l'enseignement professionnel dès le début des années 70. Je puis témoigner de l'attention qu'ils portaient à toutes les interventions de la base, de leur ouverture d'esprit et de leurs qualités de synthèse, et j'ai reçu de tous ces vieux lettrés un soutien prudent mais sans faille dans mon entreprise d'ouvrir

Le Témoin gaulois L'École de la République

l'enseignement du français à la lecture de l'image et à la culture audiovisuelle, puis à l'informatique : je n'étais ni le premier ni le seul à le faire, mais la partie n'était pas gagnée auprès de nos collègues et des universitaires, loin de là !

Après Mai 68, un gouvernement socialiste imagina de placer quelques amis en remplaçant partiellement la cooptation par des nominations de personnes souvent étrangères à l'Éducation nationale dans une proportion d'un tiers, et de confier les programmes à des commissions de spécialistes dominées par les universitaires, qui ignorent tout d'un terrain qu'ils n'ont connu qu'en qualité de bons élèves, nient l'intérêt de la pédagogie comme si l'on pouvait enseigner au collège comme à l'université, et conçoivent les programmes en fonction de l'état de leurs recherches, sans aucune vue globale ni concrète des tâches éducatives. L'Histoire dira si l'on a beaucoup gagné au change ! Comme dans bien d'autres domaines, les socialistes auront ouvert de beaux chantiers de casse dans lesquels la droite s'ébat aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, je veux dire ici le bon souvenir que m'ont laissé les I.G. auxquels j'ai eu affaire. Outre M. Vacheret, ce furent l'excellent M. de la Boissière, puis MM. Grand et Delecroix dont je reçois encore chaque année des nouvelles.

M. Vacheret

L'Inspecteur Général Vacheret fut le premier à m'inspecter, à Bourges. C'était un homme grand et hautain, qui tirait de son origine normalienne une vanité naïve difficile à imaginer pour qui n'est pas du sérail : « Quand on sort de Normale Sup, disait-il, on n'a plus rien à apprendre » ! Une autre fois, comme je participais avec un ancien condisciple de l'E.N.S.E.T. à une commission où ne figuraient, outre nous deux, que nos trois inspecteurs généraux, il lança une citation latine à laquelle M. de la Boissière répondit aussitôt par une autre ; nous toisant avec ironie, il dit sa

Le Témoin gaulois L'École de la République

satisfaction : « Ah ! Cela fait du bien de parler latin ! »

Il aimait à humilier les gens, se conduisant un peu à la manière de Groucho : il adressait en public aux professeurs, et de préférence aux femmes, les remarques les plus méprisantes, et les intéressés rougissaient... de plaisir, tant ils étaient flattés d'avoir été par lui distingués ! Il me reprocha, lors de sa première inspection, d'avoir perdu mon temps, dans un cours de grammaire, à dicter un résumé de cinq lignes à des élèves de quatrième (le lycée commençait alors en sixième). Un quart de siècle plus tard, il recommandait avec la même autorité « *la trace écrite* ». Il me fit également grief d'avoir laissé passer quelques fautes dans un paquet de dissertations : mes élèves m'en remettaient une par quinzaine, et j'en corrigeais chaque semaine plus d'une centaine !

Mais à l'E.N.N.A., il me soutint pendant toute ma carrière, y compris dans mon entreprise d'introduire la lecture de l'image dans l'enseignement professionnel, où nous avons montré la voie au reste de l'enseignement secondaire, me nommant dans les commissions qui élaboraient alors les programmes et me confiant l'organisation de cinq ou six séminaires, y compris celui qui marqua, à Nantes, son départ à la retraite.

Le dernier jour, comme il se tenait un peu à l'écart, je voulus le remercier discrètement du soutien qu'il m'avait toujours apporté. Il me répondit d'une voix tonitruante, qui fit se retourner, à ma grande confusion, tous mes collègues : « Mais, mon cher ami, vous l'avez mérité, vous l'avez bien mérité ! » Ce fut sa dernière « *vacherie* ». Il fut atteint peu après de la maladie d'Alzheimer et mourut un ou deux ans plus tard.

M. de la Boissière

Je fis la connaissance de M. de la Boissière à Vaugirard. C'était un petit homme vif et maigre, très distingué, et très handicapé par une blessure de guerre : son bras droit avait été amputé. Il me

Le Témoin gaulois L'École de la République

rendit visite pour la première fois dans l'affreuse salle du troisième étage où François Truffaut avait tourné huit ans plus tôt une scène des *Quatre Cent Coups*. J'avais eu juste le temps de préparer mes étudiants en leur disant que l'inspection s'adressait à moi et non à eux, et que je leur saurais gré d'intervenir beaucoup, sans hésiter à me contrer (il fallait encore les en prier en 1967) et sans craindre de dire des sottises. Le résultat fut au-dessus de mes espérances. J'avais justement à procéder à un cours très classique de compte rendu de dissertation : il s'agissait de la critique du film *Blow-up* d'Antonioni, qui venait de sortir, et mes photographes firent merveille, si bien que M. de la Boissière fut ébloui sans bien avoir conscience que c'était par la qualité des intervenants et non par ma prestation, et fut tout surpris quand je mis fin à ce cours ; il n'avait pas vu le temps passer ! Il manifesta dans l'entretien qui suivit le plus vif intérêt pour mes autres activités, si éloignées de ses préoccupations habituelles, et fit un rapport élogieux à l'excès. Les choses se passèrent un peu moins bien deux ans plus tard : j'officiais ce jour-là dans le petit amphi du rez-de-chaussée avec les cinéastes, et le malheur voulut que ce ne fût pas sur l'histoire des spectacles, comme à l'ordinaire. C'était un des très rares cours où j'abordais avec eux un texte (de Mc Luhan, en l'occurrence) pour les préparer à l'épreuve de commentaire de texte du B.T.S.*⁸ Comme ils réussissaient sans effort ce genre d'exercice, je ne m'étais pas donné la peine de me tenir au courant des dernières modes pédagogiques dans ce domaine, et m'en tenais aux techniques les plus traditionnelles qui m'avaient été enseignées sur les bancs du lycée : on lisait le texte, on expliquait les mots difficiles, on soulignait les mots importants, on entourait les mots de liaison, et la contraction du texte et la réponse aux questions allaient de soi pour un tel public. Une autre malchance voulut que ce matin-là, des contretemps s'étant présentés lors d'un tournage,

Le Témoin gaulois L'École de la République

le chef des travaux, mon vieil ami Auffret, vint me demander, au début du cours, de lui laisser la parole pour donner quelques consignes, ce qui prit bien un quart d'heure. Au cours de l'entretien, M. de la Boissière marqua son étonnement devant les méthodes archaïques que j'avais employées, mais il le fit en termes si aimables, et marqua tant d'intérêt pour ce que je lui dis de mes innovations dans l'étude des films, que je ne prêtai guère attention au ton assez critique de son rapport et que je fus très surpris, un peu plus tard, d'apprendre que ma note pédagogique avait été abaissée. J'ai su depuis que je n'étais pas le seul dans ce cas : M. Vacheret avait fait quelques observations à « *ce jeune collègue* » (il avait au moins cinquante ans mais exerçait depuis peu ses nouvelles fonctions), qui distribuait des notes excessives ! Quoi qu'il en soit, je n'en fis pas une maladie, et n'hésitai pas à lui demander conseil quand je décidai de postuler pour l'E.N.N.A. Il fut comme toujours exquis et efficace, me ménagea des rencontres avec les meilleurs informateurs du terrain et me donna d'excellents conseils bibliographiques pour une mise à jour urgente de mes connaissances en grammaire, tout en me prévenant qu'il me faudrait sûrement tenter plusieurs fois le concours avant de le réussir. Je le revis à la rentrée, au mois de novembre, à l'occasion du séminaire de Nantes où je fus envoyé dès mon arrivée à Lille, et où il se montra très chaleureux. Ce petit homme fragile, aimable et courageux, mourut peu après.

Lycées techniques

Le lycée technique de Bourges (1962-1964)

Mes débuts

À mon retour d'Algérie, où la guerre s'achevait enfin, j'avais été nommé dans cette ville au lycée technique, dont la reconstruction s'achevait, et j'enseignais le français, l'histoire et la géographie à des classes de quarante élèves (« avec succès », comme dirait plus tard le Premier Ministre de Giscard, Monsieur Barre, en parlant de lui-même, en réponse à une revendication de réduction des effectifs !) dans le vieux bâtiment qui menaçait ruine et fut rasé pendant les grandes vacances.

J'étais si bien conditionné par vingt-huit mois de service chez les paras que je rectifiais automatiquement la position et joignais les talons quand on me présentait quelqu'un : il me fallut deux ou trois semaines pour me défaire de cette habitude. Le directeur, M. Santurette, me confia d'abord des quatrièmes et des troisièmes. Lors de mon premier cours je fis entrer les élèves, qui attendirent, selon un usage qui s'est maintenu jusqu'à mai 68, que je leur dise de s'asseoir. Du haut de l'estrade, je parcourus les rangs d'un regard impérieux et apostrophai vivement un élève :

« Vous êtes fatigué, Monsieur ? (chaque élève regarde ses voisins d'un air étonné)

– Oui, vous, l'homme au pull rouge !

– Mais, Monsieur, je suis debout ! »

Les pauvres étaient si impressionnés que personne n'osa rire !

Une autre fois, comme des petits de quatrième m'attendaient dans le couloir, l'un d'eux, qui ne m'avait pas vu arriver, demanda à son voisin : « Collinot est de bon poil, ce matin ?

– Ça peut aller ! » lui répondis-je.

Ce genre de méthodes convenait assez bien à ces petites classes

Le Témoin gaulois L'École de la République

turbulentes, capables de rendre la vie impossible à certains collègues, et je n'eus jamais de problèmes de discipline.

Pendant les deux années qui suivirent, on me confia des secondes et des premières. Je fus alors un professeur sans imagination mais très consciencieux, passant de longues soirées et les jours de congé à préparer mes cours et surtout à corriger plus de cent dissertations par semaine car les classes techniques ont peu d'heures de français, et le rythme admis était d'une dissertation par quinzaine, à quoi il fallait ajouter la correction, pour chaque explication, de quelques préparations d'élèves, et les dictées et exercices des plus jeunes, sans compter les contrôles écrits d'histoire et de géographie. Je n'avais jamais réfléchi au problème de la transmission du savoir, et me contentais ingénument de reproduire l'enseignement que j'avais reçu. J'avais seulement corrigé la réserve excessive dont j'avais témoigné pendant mon stage et mon premier mois d'exercice à l'École de Commerce du boulevard Bessières, ayant compris que les élèves attendaient de nous des contenus, mais aussi des repères qu'ils puissent comparer à ceux que leurs familles leur avaient plus ou moins donnés. Ma première initiative fut, avant de quitter Bourges, de demander aux élèves d'écrire librement leurs remarques sur mon cours, puis de mêler les feuilles et de les redistribuer, chacun lisant celles d'un camarade anonyme. La formule eut beaucoup de succès, certains élèves tinrent même à rompre leur anonymat pour commenter leurs observations. L'ensemble était en somme assez flatteur, mais une remarque retint particulièrement mon attention, parce qu'elle exprimait le mieux un sentiment qui se manifestait de façon récurrente : « Le professeur est comme un bon ouvrier qui suit son programme sans jamais s'en écarter. On aimerait, des fois, parler d'autre chose. » Ma seule innovation, à Nogent-sur-Marne où je fus nommé ensuite, fut de consacrer une

Le Témoin gaulois L'École de la République

heure par semaine à des exposés oraux d'élèves, sur un sujet de leur choix. Quelques années plus tard, étant à Vaugirard, je rencontrai l'un de mes anciens élèves qui me sauta au cou et me dit le bon souvenir qu'il avait gardé de moi. Comme je lui demandais pourquoi, il me répondit : « *Parce qu'avec vous, on pouvait aborder tous les sujets, en particulier dans les exposés.* »

Collègues

● **M. Pelé**

Mes collègues me firent le meilleur accueil, et comme il me manquait cinquante francs pour payer les frais de notaire occasionnés par l'achat à crédit d'un demi-pavillon « Baticoop » dont les mensualités absorberaient tout le salaire de ma femme, l'un d'eux, à qui je confiais mon problème, me présenta au professeur d'Anglais, M. Pelé qui, me dit-il, avait toujours de l'argent sur lui, et qui m'ouvrit son portefeuille sans hésiter, dès les premiers mots. C'était un ancien Résistant, discret et très distingué, et j'ai regretté de ne pas l'avoir mieux connu plus tard, quand j'ai appris son décès.

● **Une soirée au théâtre**

Dans cette petite ville de province qui comptait alors cinquante mille habitants, les distractions étaient rares et quand nous y passions exceptionnellement le weekend (mon service étant groupé en trois jours) nous ne manquions pas une représentation au théâtre ou à la Maison de la culture animée par Jean Monnet. Le premier soir, nous nous trouvâmes au parterre, entourés de tous les enseignants de la cité, et en particulier des collègues qui se montraient si charmants au lycée. À notre grande stupéfaction, tous firent semblant, à l'entracte, de ne pas me connaître. Indigné, je leur dis le lendemain ce que j'en pensais. Ils furent très étonnés de ma réaction et l'un d'eux me répliqua :

« Tu sais, tu es en province ! Il te faudra au moins trois ans avant

Le Témoin gaulois L'École de la République

d'être accepté !

– Tant pis, lui répondis-je, je serai parti avant ! »

En fait, l'examen d'entrée fut vite passé et nous eûmes bientôt d'excellentes relations avec mes collègues et leurs familles, malgré le peu de temps que nous passions dans leur ville.

● **M. Santurette**

« FIGARO – *C'est un beau gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, rusé, blasé, qui guette, et furète...* »

Beaumarchais (*Le Barbier de Séville*)

En ce temps-là, le directeur d'un lycée, fût-il technique, c'est-à-dire de moindre prestige qu'un établissement classique ou même moderne, figurait parmi les grands personnages d'une petite ville comme Bourges, qui comptait 50.000 âmes.

M. Santurette, qui frisait la soixantaine, était un homme de petite taille, grisonnant, l'œil vif derrière ses lunettes, l'air bienveillant, mais avec beaucoup d'autorité, toujours actif et respirant la santé.

Il tenait avec beaucoup de dignité son rôle qu'il prenait fort au sérieux : il voulut même, mais ne fut pas suivi, rétablir le faste de la distribution des prix en nous faisant revêtir nos robes de fonction, ce que je n'ai jamais vu que dans l'enseignement supérieur, en particulier lors de certaines grandes manifestations au Quartier latin. La mienne, comme il convient aux littéraires, aurait été jaune ! C'était un excellent administrateur, qui mettait au service de son lycée le crédit qu'il avait au Rectorat.

Il me témoigna immédiatement beaucoup d'estime et de sympathie, ne se fit pas prier pour embaucher ma femme qui avait quitté un emploi bien rémunéré pour me suivre, en remplacement d'une secrétaire en congé, lui trouva un emploi équivalent (c'est-à-dire mal payé mais peu éprouvant) à la rentrée suivante, quand le remplacement prit fin, au C.E.T. « de l'aéronautique » : cet établissement n'avait depuis longtemps plus

Le Témoin gaulois L'École de la République

rien à voir avec cette industrie, mais la *vox populi* continuait à le désigner par ce nom, ce qui facilitait son recrutement. Pour finir, M. Santurette nous offrit dans le meilleur restaurant de sa ville un repas mémorable où nous avons découvert les profiteroles !

● **Jean Girard (1922-1994)**

Nous avons fait la connaissance de Jean Girard à Bourges, et nous nous sommes aussitôt liés d'amitié. Instituteur de formation, né dans la région, il enseignait le français dans les premières classes du lycée technique, puis il passa plus tard dans un collège où il enseigna l'histoire et la géographie.

À partir de notre installation dans notre pavillon de la Chancellerie, quartier nouveau situé à droite de la route qui vient de Paris, via Gien – il avait élu domicile avec sa femme et ses deux filles dans un appartement d'un bâtiment neuf, tout proche – nos relations se resserrèrent. Par économie, nous prenions ensemble, alternativement, sa voiture ou notre 2 CV, ce qui lui valut au début quelques émotions. En effet l'armée m'avait délivré le permis de conduire, mais non le mode d'emploi d'une auto. Malgré quelques leçons de conduite prises en arrivant à Bourges, je pestai longtemps contre ma mécanique, qui faisait un bruit effroyable quand je changeais de vitesse, jusqu'à ce qu'on m'explique qu'il fallait débrayer avant d'actionner le levier ! À notre première sortie, je stoppai, à sa grande surprise, à un carrefour bien dégagé et désert : « Pourquoi t'arrêtes-tu ? » me demanda-t-il ; « Mais par prudence ! » répondis-je dignement, ce qui ne m'empêcha pas de brûler la politesse à des voitures qui arrivaient sur ma droite, à l'entrée de la ville. Comme mon passager s'étonnait encore, je lui répondis avec autant d'assurance : « On fait comme ça, à Paris, c'est le plus culotté qui passe ! »

Jean avait une douzaine d'années de plus que moi, et une passion

Le Témoin gaulois L'École de la République

dévorante, la peinture, qui contribua beaucoup à nous rapprocher, parce que nous aimions ce qu'il faisait et que, très modeste, il nous faisait l'honneur de prendre en compte nos remarques. Était-il un grand peintre ? Nous adorons toujours ce qu'il peignait, et nous n'avons pas voulu chez nous d'autres toiles que les siennes. Son travail était estimé dans la région, et il faisait mieux que ses frais dans les expositions qu'il organisait jusqu'à Paris, dans le quartier de l'Odéon. Un critique célèbre lui proposa même de le lancer... moyennant finances, mais il était bien trop honnête pour accepter ce genre de marché. Lui même ambitionnait de laisser le nom d'un « petit maître », ce qu'il fut, je crois, mais Picasso a signé, à l'âge de quinze ans, une toile qui égalait le résultat de ses ultimes recherches. À côté de son travail alimentaire pour l'Éducation nationale, dont il s'acquittait avec conscience et compétence (l'une de ses filles lui dit qu'il était le meilleur professeur de géographie qu'elle ait jamais eu), il consacrait ses loisirs à son œuvre et à ses amis, qui comptaient énormément pour lui, et finit par donner des cours à l'école des Beaux-Arts de Bourges.

Plus tard, ses visites à Paris étaient toujours une joie pour nous, et l'arrivée de Jean, avec son bon sourire sur le seuil, étaient en eux-mêmes une fête : « Bonjour les amis ! » disait-il, et c'était comme si nous nous étions quittés de la veille. Nous visitions avec lui deux ou trois expositions par jour ; ses commentaires en augmentaient l'intérêt, il nous apprenait à regarder mais nous laissait presque épuisés. Lui-même paraissait infatigable. De notre côté, nous ne manquions pas d'assister au vernissage de ses expositions à Paris, à Sancerre... Pourtant, il vint seul, un jour, et dit à ma femme qu'il avait de gros ennuis de santé. Je ne pouvais y croire, il avait une mère centenaire, et paraissait bâti à chaux et à sable. Pourtant, il était atteint d'un cancer qui l'emporta

Le Témoin gaulois L'École de la République

rapidement. Nous lui avons rendu une dernière visite à l'hôpital de Bourges, où ses filles l'entouraient de leurs soins, et sommes bientôt revenus pour ses obsèques, qui furent célébrées par un curé de ses amis dont il nous avait souvent parlé. Sa dernière exposition, qu'il ne put inaugurer, connut un grand succès, le bruit de sa mort prochaine s'étant répandu.

Le musée Simon Segal, à Aups, expose certaines de ses toiles et aquarelles, avec celles d'autres peintres de « l'École de Bourges », figures sympathiques que nous avons également eu la chance de rencontrer.

Le lycée technique de Nogent-sur-Marne (1964-1966)

Ma nomination au lycée technique de Nogent-sur-Marne ne comblait pas entièrement mes vœux, mais je l'accueillis avec joie, parce qu'elle nous rapprochait de Paris. Le bâtiment était tout neuf, mais situé au-dessus d'une voie ferrée, et j'enrageais quand, dans certaines salles, je devais interrompre la lecture d'un poème parce que le vacarme d'un train couvrait ma voix.

Je n'ai gardé le souvenir que de deux de mes collègues. Le premier, M. Fournial, un professeur d'histoire, me rappelait M. Vincent par son physique et ses manières. Il ne se consolait pas de l'établissement de la Cinquième République, et ajoutait à ses griefs politiques son expulsion, en vue de construire une autoroute, d'un terrain où il avait fait bâtir la maison de ses rêves. Il partit pour Lyon, me léguant un exemplaire de sa thèse, une remarquable étude de l'administration féodale du Forez, qui figure encore dans ma bibliothèque. L'autre, dont j'ai oublié le nom, était un jeune professeur du C.E.T. annexe, avec qui j'aimais déjeuner. C'était un Eurasien révolté, soixante-huitard avant la lettre, et qui fit scandale en emmenant ses élèves, qui n'étaient jamais allés à Paris, voir un film et visiter le quartier latin !

Mes élèves étaient des garçons bien élevés et généralement bien

Le Témoin gaulois L'École de la République

dans leur peau. Je les encourageais à prendre la parole, et nos relations étaient agréables, bien que mes progrès pédagogiques, dont j'ai parlé à propos de Bourges, aient été fort modestes. Comme dans mon premier poste, je comptais une heure de préparation et une heure de corrections pour une heure de cours, et je consacrais mes grandes vacances au métier de guide pour joindre les deux bouts. À la fin de la première année, je demandai au directeur, M. Philibert, s'il pourrait encore me procurer des heures supplémentaires, dont nous avons le plus grand besoin, à la rentrée suivante. Il me répondit qu'il ne serait plus là, étant nommé à la direction de Vaugirard, mais se ferait un plaisir de m'embaucher pour quatre heures de français avec les ingénieurs du son, et j'acceptai avec enthousiasme.

Son successeur à Nogent fut une espèce de bigot très autoritaire et puritain que j'évitais soigneusement, mais qui me confia le cours de philo en Terminale. Je me contentai de reproduire de mon mieux ceux que j'avais suivis, et y pris naïvement grand plaisir. À Vaugirard, où je travaillais une matinée par semaine, soit deux heures avec chaque année Son, je compris aussitôt que je n'avais pas grand chose d'intéressant à apporter à mes étudiants, et fis de mon cours un lieu d'échange, toujours en recourant aux exposés, m'en réservant quelques-uns sur des sujets susceptibles de les intéresser : c'est en cherchant à me renouveler que je découvris le *Lettrisme*, Michaux, Queneau, Boris Vian... En fin d'année, je souhaitais vivement être muté : ce fut M. Philibert qui en prit l'initiative, en me disant que depuis la transformation de l'école en lycée technique, j'étais le premier professeur de français que les étudiants n'aient pas jeté au bout de quelques semaines, et en m'offrant de venir travailler chez lui à plein temps. Une page de ma carrière était tournée.

Vaugirard (1966-1972)

Découvertes

L'École Nationale de Photo et de Cinéma a été fondée en 1926 par Louis Lumière en personne. Il l'avait installée dans les locaux délabrés d'une école maternelle que la Ville venait de déclarer insalubre, au 65, rue de Vaugirard. En 1964, elle fut prise en charge par l'État qui lui donna le statut parfaitement inadapté de lycée technique et comportait alors trois sections de B.T.S.^{*8} : Photo, Cinéma et Son.

Arrivé là par le plus grand hasard, j'eus à fournir un énorme travail d'adaptation, car rien ne me prédisposait, sinon la curiosité, à mes nouvelles tâches ; j'avais toujours aimé le cinéma, mais avais vu si peu de films que je puis encore les citer de mémoire, sans grand risque d'en oublier, car dès lors que j'en avais vu un, je le connaissais par cœur, séquence par séquence, mais j'étais si peu initié qu'à Bourges j'avais vu *La Jetée*, film admirable de Chris Marker, sans m'apercevoir que c'était une succession de plans fixes, sans aucun mouvement de la caméra ou à l'intérieur du cadre, ce qui contribuait grandement avec le commentaire en voix off et la bande son, à son impact. Personne, dans la discussion de ciné-club qui suivit sous la direction de M. Gobain, organisateur de la séance et professeur remarquable, ne parut d'ailleurs s'en être avisé.

Le problème des ingénieurs du son étant réglé, je passai donc les grandes vacances, soit trois semaines de congé payé de ma femme chez mes parents à Appoigny et le reste à la Bibliothèque nationale, alors située rue de Richelieu, à m'initier à l'histoire du cinéma en commençant par Sadoul, qui faisait autorité dans ce domaine. Mais à la rentrée, jugeant que je n'étais pas encore prêt, je décidai de répartir mon enseignement de l'histoire des

Le Témoin gaulois L'École de la République

spectacles sur deux ans, réservant le cinéma pour la seconde année, et y travaillant d'arrache-pied tout en approfondissant celle du théâtre par laquelle je commençai. Les années suivantes j'élargis mon enquête au cirque, aux marionnettes, au music-hall... Au B.T.S.*⁸ de la session de juin 1967, j'en savais assez pour faire illusion, sinon aux candidats, du moins à la directrice de l'École de théâtre de la rue Blanche qui faisait passer avec moi l'épreuve orale d'histoire du spectacle et s'étonna de ma « compétence » ! Pour accéder à celle-ci, je visionnais tous les films nouveaux et rattrapais des années d'inculture en fréquentant assidûment la cinémathèque, qui comptait alors deux salles, l'une au Trocadéro, l'autre rue d'Ulm : c'était le temps de Langlois, son fondateur, et de *Baisers volés* ; j'y entraînai souvent ma femme, qui me rejoignait en 2CV et se garait sur les quais devant Notre-Dame, venant de Saint-Maur, puis notre fils, qui devint bientôt si bon cinéphile qu'à dix ans il déclenchait la colère du public ignare des Champs-Élysées quand son rire frais annonçait l'arrivée d'un gag qu'il était le seul à voir venir. J'allais au cinéma chaque jour et je visionnais souvent trois films de suite à la cinémathèque où je retrouvais toujours quelques-uns de mes étudiants. Outre les cours en commun avec Guinot et Claude Sautet, un professeur de dessin d'art chargé par l'école d'un cours d'esthétique du cinéma, j'organisais chaque semaine une grande projection où j'invitais toute l'école, et souvent le réalisateur : tout ce qui comptait dans la Nouvelle Vague défila rue de Vaugirard : il me suffisait de passer un coup de fil pour lancer une invitation, et Godard, Chabrol, Robbe-Grillet, Rohmer et bien d'autres moins connus, ainsi que de jeunes révélations, comme Lelouch, vinrent nous voir. Pour les remercier de leur prestation, je leur offrais – à mes frais – un pot à l'annexe (le café du coin). Nous nous intéressions peu aux acteurs, et Bernadette Lafont, grande fille toute simple et

Le Témoin gaulois L'École de la République

d'une vitalité éclatante fut la seule à venir, parce qu'elle tenait le rôle de Marie dans un court métrage remarquable d'un jeune réalisateur Hongrois, Diourka Medveczky, *Marie et le Curé*, inspiré de l'Affaire du Curé d'Uruffe, un fait-divers qui avait défrayé la chronique quelques années auparavant : une jeune fille étant enceinte de ses œuvres, ce prêtre l'avait tuée pour éviter le scandale, puis avait extrait le fœtus pour le baptiser ! Seul François Truffaut se déroba, à ma grande surprise car, ancien élève, il avait tourné chez nous *Les Quatre Cents Coups*. Mais c'était un faible, qui aimait être dominé par des bonnes femmes atroces qui le surprotégeaient (l'odieuse Fanny Ardant – je ne vise que la comédienne – en fut le dernier spécimen) et je n'ai jamais réussi à franchir le barrage qu'elles m'opposaient. J'invitai aussi des techniciens de la prise de vue et du son, et des photographes : je me souviens de la surprise de ma femme quand un grand reporter en fin de carrière, Paul Almasy, lui baisa cérémonieusement la main, ce qui ne lui était encore jamais arrivé ! Ces contacts avec la profession furent sans aucun doute le meilleur service que je rendis à mes étudiants, dont je retrouve souvent les noms au générique des films de nos anciens invités.

Je tâtonnai davantage avec les photographes, qui avaient un programme de littérature aberrant dont je mis plus de temps à m'émanciper, d'autant qu'ils étaient – en général – bien moins cultivés que leurs camarades des autres sections. C'était aussi la partie la moins motivée de mon public : les gens du Son étaient fort bien dans leur peau ; ceux du Cinéma étaient largement déçus de recevoir un enseignement solide mais exclusivement technique, alors qu'ils rêvaient de passer un jour à la réalisation. Les photographes partageaient les mêmes frustrations mais souffraient en outre d'une formation technique en grande partie obsolète : le temps n'était pas loin où ils devaient passer des

Le Témoin gaulois L'École de la République

heures à apprendre les finesses de la retouche, à l'heure de *Blow-up* et du triomphe de l'instantané ! Pour eux, je m'initiai à la sémiologie de l'image alors balbutiante et qui n'a pas fait à l'heure où j'écris de bien grands progrès, sinon dans l'investissement de l'université où de nombreuses chaires ont été créées. C'était l'époque héroïque de Mc Luhan et de Roland Barthes, le temps où Pasolini cherchait laborieusement dans « *le langage de l'image* » des structures équivalentes à la double articulation décrite par les linguistes. Car on était à la remorque de la linguistique, qu'on proclamait « *locomotive des sciences humaines* » ! Sans le savoir, je préparais ainsi mes retrouvailles avec l'enseignement du français que j'allais redécouvrir en pleine révolution structuraliste, et que j'aborderais avec cette petite supériorité sur beaucoup de mes collègues d'avoir lu dans le texte Saussure et ses émules, au lieu de les connaître de seconde main.

Mon exploration de la sémiologie de l'image me conduisit à prendre contact avec le Service de la Recherche de l'O.R.T.F. (toutes les chaînes de la radio et de la télévision françaises étaient alors regroupées dans cet Office), qui se livrait à des expériences passionnantes, sous la direction de Pierre Schaeffer.

J'y reçus le meilleur accueil, dans une structure destinée aux contacts avec l'université que dirigeait Pierre Corset. Il me prêta des bobines merveilleuses au sujet des rapports du son et de l'image (on montrait, par exemple, qu'il suffisait d'accompagner les ébats de singes autour de balançoires d'une fugue de Bach pour donner au spectateur le sentiment qu'ils jouaient sur le rythme de cette musique), ou la réception des images (de courts extraits d'émissions très différentes, mis bout à bout sans autre critère que leur diversité et soumis à un public quelconque, donnaient lieu à des discours surprenants qui prêtaient des intentions aussi précises que machiavéliques à l'auteur du

Le Témoin gaulois L'École de la République

montage, expérience que je devais reproduire avec le même succès bien plus tard à l'E.N.N.A., d'abord avec les professeurs stagiaires, puis avec les élèves du L.E.P.)

Dans ce cadre, on me demanda de tester auprès des étudiants de Vaugirard le film des *Shadoks* avant sa sortie, et de remettre un rapport écrit. Dans le commentaire qui accompagnait la publication de ce rapport, Pierre Corset notait justement que le travail de nos étudiants n'excédait guère les réactions d'un bon ciné-club. De fait, si certains avaient cru y lire un pamphlet opposant des colonisés, les *Shadoks* (peuple de l'ombre ?) à leurs colonisateurs (les *Gibis*), personne ne s'était avisé, malgré leur chapeau melon, que ces « G.B. » pouvaient faire allusion aux habitants de la Grande-Bretagne !

En attendant, je faisais un singulier professeur. Après Mai 68, qui délia toutes les langues, un de mes étudiants résuma ainsi ma situation : « Au fond, vous nous avez beaucoup appris sur l'histoire du spectacle en général, mais vous n'en savez guère plus que nous sur celle du cinéma. Pourtant on vous aime bien, parce que vous êtes le seul de nos profs à aimer sincèrement le cinéma, le seul avec qui nous puissions parler des films que nous aimons ! »

Stages

L'une des épreuves du B.T.S.*⁸ à laquelle je devais préparer mes trois sections était la rédaction d'un rapport de stage en entreprise ; aussi, bien que toute une littérature didactique existât à ce sujet, jugeai-je indispensable de connaître les futurs lieux de travail de mes étudiants. Mon premier stage fut à l'usine Kodak de Vincennes et dura une semaine prise sur de petites vacances. J'eus la chance d'être intégré à un petit groupe d'élèves ingénieurs, ce qui me valut de déjeuner dans le plus élevé des quatre restaurants de l'entreprise, où l'on ne mélangeait pas les torchons

Le Témoin gaulois L'École de la République

et les serviettes ! Mes compagnons rentraient d'un voyage d'étude en U.R.S.S. et ils nous racontèrent leur stupéfaction en découvrant un pays macrocéphale qui faisait reposer des industries de pointe sur une économie parfaitement sous-développée. Telle est la force de l'idéologie que j'étais persuadé que leur témoignage reflétait davantage la leur que la réalité, mais j'eus heureusement le tact de n'en rien laisser paraître. Comme jadis à *Libération*, je parcourus tous les services de ce monstre à sang froid et pus suivre toute les étapes du tirage des photos et visiter les différents laboratoires. La réputation de Vaugirard et la considération que l'on avait encore pour les enseignants me valut aussi d'être personnellement invité par l'un des directeurs dans un excellent restaurant de l'avenue George V pour un bilan.

En ce qui concerne les ingénieurs du son, je consacrai quelques demi-journées ou soirées à la visite de studios d'enregistrement à la radio, à la télévision, d'auditoriums où je pus m'entretenir avec les techniciens qui étaient aussi de merveilleux artistes et j'assistai même à un doublage de film.

Enfin je profitai de la désertion massive bien qu'illégale de nos cinéastes au moment du festival de Cannes pour passer trois jours à suivre une équipe de tournage dans les studios des Buttes-Chaumont. Je fis connaissance avec toute l'équipe, extrêmement sympathique, et chacune et chacun m'expliqua ses fonctions dont je pus observer tout à loisir l'exercice. On tournait alors un polar de série B, et je fus surpris par la conscience professionnelle des comédiens qui n'avaient pourtant à interpréter que des personnages très caricaturaux. Un jour, l'un d'eux, après avoir repris trois fois une réplique, tapa du pied et dit : « Non, décidément je ne sens pas ce texte, je n'arrive pas à le dire ! » et il fallut que le dialoguiste revoie sa copie !

Les années suivantes, je me contentai de visiter certains de mes

Le Témoin gaulois L'École de la République

étudiants au cours de leurs stages. J'eus ainsi une vue concrète de ces métiers, alors qu'il ne me vint jamais à l'esprit plus tard, à l'E.N.N.A., de visiter d'autres lieux de travail que les ateliers de nos techniciens.

Canulars

Mes étudiants avaient beaucoup d'esprit et en usaient avec une incroyable gentillesse.

La première année où j'officialiai avec les ingénieurs du son, l'un d'eux me proposa de faire un exposé sur « *un grand cinéaste, Bénazéraf* » ! J'acceptai sans méfiance, ne trouvai rien sur cet artiste, et attendis l'exposé avec curiosité. Ce fut une prestation brillante, l'orateur s'appuyant constamment sur des citations habilement introduites et commentées. Je me souviens en particulier que ce réalisateur n'hésitait pas à se comparer à Jean-Luc Godard, et j'étais d'autant plus perplexe que les étudiants paraissaient beaucoup s'amuser. Quand il eut fini, il me découvrit le pot aux roses : Bénazéraf était un spécialiste des films pornographiques. Ces œuvres ne passaient alors que de façon confidentielle, dans des salles très spécialisées. Naturellement, je fus le premier à rire de cette mystification, et je n'ai jamais éprouvé plus de plaisir au travail qu'avec cette classe.

Une autre farce du même tonneau me fut faite l'année suivante par un autre ingénieur du son de première année, Bécourt, garçon très distingué, vif, plein d'humour et d'un commerce très agréable. Il me proposa, comme je me préparais à faire cours, un exposé sur les zombies, ce que j'acceptai sans méfiance, sans avoir la moindre idée du sujet. Son procédé fut à peu près le même : sans me laisser soupçonner qu'il s'agissait de créatures fort prisées du cinéma fantastique, il fit un long et brillant exposé sur les mœurs de ces êtres exotiques, dans le style d'une étude anthropologique. Consterné par tant de crédulité, je lui fis de grands compliments

Le Témoin gaulois L'École de la République

sur la forme, mais en bon enseignant rationaliste, je le mis gravement en garde contre ces superstitions d'un autre âge, m'étonnant qu'il puisse y ajouter foi. Tous les étudiants gardèrent leur sérieux, et ce n'est que plusieurs semaines après qu'au hasard de mes découvertes je tombai sur un film de zombies et compris la plaisanterie !

Je devins ensuite moins naïf, et ne tombai plus qu'une fois dans un panneau de ce genre, quand un étudiant de la section Cinéma, que j'avais consulté sur les films qu'elle aimerait étudier l'année suivante, me remit une longue liste de noms parfaitement inconnus : cette fois, je flairai le canular mais tombai quand même dans le piège ; il s'agissait bel et bien de réalisateurs renommés, c'est le mot qui convient, car la presse spécialisée, les dictionnaires et les manuels d'histoire du cinéma ne les désignaient jamais que sous leurs pseudonymes...

Tout cela était fait avec tant d'esprit, et je me prenais si peu au sérieux, que je puis dire que mes rapports avec ces jeunes gens furent excellents, et que j'en ai gardé le meilleur souvenir.

Collègues

M. Philibert

Notre directeur, M. Philibert, était un homme grand et mince, qui s'exprimait d'une voix douce et devait être franc-maçon, si j'en juge par la poignée de main qu'il m'offrit quand je me présentai pour la première fois dans son bureau de Vaugirard. Il avait en tous cas le profil des instituteurs radicaux de la Troisième République.

Bien introduit au Ministère, il mit toute son habileté et ses relations au service de son école, n'hésitant pas à enfreindre tous les règlements pour lui permettre de fonctionner dans son corset administratif trop étriqué.

Il m'a toujours témoigné beaucoup de bienveillance. Emporté par

Le Témoin gaulois L'École de la République

les événements, j'ai perdu tout contact avec lui, mais sais qu'il a passé une retraite heureuse à l'île d'Yeu, de 1977 à sa mort en 2010, je crois : comme Moïse, il n'aura fait qu'entrevoir la Terre Promise.

Guinot

C'était, à mon arrivée à Vaugirard, le professeur principal de la section Cinéma, et il enseignait la prise de vues avec beaucoup de gentillesse et de compétence. Il me fit bon accueil, répondit de la meilleure grâce du monde à une foule de questions, facilitant grandement mon adaptation à des fonctions si nouvelles. En retour, je le convainquis dès la deuxième année de participer à un cours d'étude de films dont j'imaginai les modalités, et où je fis également intervenir notre collègue Claude Sautet.

En ce temps-là, les films n'avaient pas de support vidéo. Guinot me bricola donc une table de montage, sur laquelle il fixa un miroir qui renvoyait l'image sur un écran. Je choisissais des films, que j'empruntais aux distributeurs, gratis et sans problème, sur un coup de fil, en fonction de mon plan d'étude de l'histoire du cinéma. Nous nous réunissions tous trois avec une demi-section, soit une dizaine d'étudiants, pendant quatre heures d'affilée, et nous disséquions les œuvres, avançant, revenant en arrière, nous arrêtant sur l'image, et commentant à tour de rôle, et de nos trois points de vue. Les étudiants aimaient ce travail, que je conduisis seul à partir de la rentrée de 1969 entre dix-huit et vingt-deux heures ; la séance se prolongeait souvent au-delà de l'heure prévue, et l'on mangeait ensemble quelques sandwiches arrosés de bière pour tenir le coup... Les surprises étaient fréquentes. C'est ainsi qu'en nous arrêtant inopinément sur le générique du film de Chris Marker, *Lettre de Sibérie*, nous sommes tombés sur une image subliminale, un carton où l'inscription « *Service de la Recherche* » avait été remplacé par « *Service de la Trouvaille* » :

Le Témoin gaulois L'École de la République

combien de prétendus chercheurs n'en ont jamais fait !

Le doux Guinot était une victime exemplaire de l'une des nombreuses superstitions du monde impitoyable du cinéma (la plus connue, empruntée au théâtre, est que parler de ficelle sur un lieu de tournage porte malheur ; aussi ce mot y est-il formellement interdit, et les contrevenants doivent payer une tournée générale) : technicien remarquable, il avait eu la malchance de commencer sa carrière de cameraman par deux ou trois films qui « avaient fait un bide », et on en avait conclu qu'il portait malheur, ce qui l'obligea à se consacrer à l'enseignement pour gagner sa vie et celles de sa femme et de sa petite fille. Écarté de ses premières fonctions après Mai 68, il dut se rabattre sur l'enseignement de la physique et de l'optique, et mourut, je crois, avant d'avoir atteint l'âge de la retraite.

Weber

Le père Weber, avec un statut mal défini, enseignait l'art de la projection à nos étudiants et aussi en vue d'un C.A.P. qui se prépara, à partir de 1970, en cours du soir. C'était un vieillard charmant, serviable et sans prétention, qui habitait place Saint-Germain-des-Prés. Un été, il revint de vacances tout pâle et les traits tirés, et je lui demandai ce qui n'allait pas :

« Ne m'en parle pas, j'ai passé deux mois à Annecy ! La nuit, il n'y avait aucun bruit : je n'ai pas fermé l'œil ! »

Quelques-uns de mes invités

Chabrol

J'ai gardé un excellent souvenir de l'auteur des *Cousins* : ce grand professionnel rigolard avait assez d'humour pour ne pas se prendre trop au sérieux.

Excellent praticien – l'interview de Hitchcock par Truffaut l'a sûrement influencé – il s'intéressait en connaisseur aux problèmes techniques et sut répondre aux attentes de mes étudiants. Il en a

Le Témoin gaulois L'École de la République

embauché plusieurs, par la suite.

Godard

J'avais invité Jean-Luc Godard à l'occasion de l'étude de *Pierrot le fou* et il vint seul, à pied, portant sous le bras les bobines de *Vent d'Est, vent d'Ouest* qu'il venait de tourner.

Il avait découvert le marxisme, et reniait tout ce qu'il avait fait jusque-là avec la foi touchante du néophyte. Il me fit beaucoup penser à son compatriote, Jean-Jacques Rousseau : même honnêteté, même idéalisme, même naïveté... et même génie.

Lelouch

Le seul cinéaste commercial que j'aie invité fut aussi le seul qui me posa quelques problèmes, ce qui lui vaudra ici une place sans rapport avec son importance dans l'histoire du cinéma, à moins que j'aie le temps, un jour, d'en dire plus sur ceux qui avaient non seulement du talent, mais encore du génie.

J'avais vu en famille le film qui fit sa fortune, *Un Homme et une femme*, et j'étais sorti de la salle furieux d'avoir perdu mon temps pour une œuvrette qui empruntait son esthétique et ses thèmes à l'univers de la publicité, mais que la presse portait aux nues et qui connaissait un immense succès auprès du grand public. Pour moi, « Ce n'était pas du cinéma », jugement qu'un autre spectateur avait vivement approuvé. Pourtant, par curiosité pour ce phénomène, j'invitai Claude Lelouch. Sachant bien ce que ses collègues, jaloux de son succès, pensaient de son film, mais tout de même tenté, il craignait un piège ou un canular, et exigea d'abord que nous recevions son assistant, Claude Pinoteau, qui nous présenterait un autre film, mais qui était en fait chargé de reconnaître le terrain. Nous le reçûmes avec beaucoup de courtoisie et même de gentillesse de la part des étudiants, toujours avides de discuter de leur futur métier avec des hommes de l'art.

Rassurée par ce premier contact, notre star, qui était par ailleurs

Le Témoin gaulois L'École de la République

très sympathique, généreuse et fort timide, accepta de venir à son tour. En entrant dans le vaste préau délabré qui était notre salle de projection, et où je faisais quelquefois classe, nous fûmes éblouis par les flashes et j'eus la surprise de voir sortir d'une foule très inhabituelle l'excellent M. Philibert, qui ne s'était dérangé pour aucun des grands artistes qui nous avaient fait l'honneur de se rendre à notre invitation, mais qui avait tenu à accueillir personnellement ce cinéaste à la mode et avait organisé à mon insu cette mise en scène ! La soirée se passa fort bien, et Claude Lelouch eut lieu de repartir satisfait, comme mes étudiants qui l'avaient longuement interrogé sur ses méthodes de travail. Toutefois, les meilleurs étaient indignés par les honneurs excessifs qui lui avaient été prodigués.

Robbe-Grillet

Robbe-Grillet vint présenter le film *L'Homme qui ment*, qu'il venait de tourner. En cours de projection il me demanda, inquiet, si j'étais sûr qu'on avait bien projeté les bobines dans le bon ordre. Comme je lui affirmai que notre projectionniste, le vieux père Weber, était au-dessus de tout soupçon, il retrouva toute son assurance, et fit un tabac !

Rohmer

Ce cinéaste si élégant et si français, héritier de Marivaux, était resté prof de Lettres (classiques) jusqu'au bout des ongles.

Il avait en commun avec les réalisateurs de la Nouvelle Vague de diriger avec talent les comédiens et surtout les comédiennes dont il savait capter toute la grâce. Aussi lui demandai-je de nous présenter *Le Genou de Claire*.

Comme à l'ordinaire, les étudiants s'intéressaient moins à la thématique qu'à la direction des acteurs et surtout aux aspects techniques, mais notre invité était, bien sûr, en mesure de les satisfaire.

Le Témoin gaulois L'École de la République

Mai 1968

« *Ô mois des floraisons mois des métamorphoses*

Mai qui fut sans nuage et Juin poignardé » (Aragon)

N'ayant pas la mémoire des dates je me contenterai, sans me donner la peine de les rechercher, de relater de manière impressionniste des événements vécus dans l'enthousiasme puis dans le découragement de la défaite, et sur lesquels je puis jeter à présent un regard apaisé et reconnaissant, parce qu'ils ont libéré nos sociétés d'incroyables archaïsmes, sous la pression des enfants du baby-boom arrivés aujourd'hui à l'âge de la retraite.

Ces « enfants du baby-boom » et des « Trente glorieuses » que Godard appelait en 1966, dans *Masculin-Féminin*, dans une formule célèbre « les enfants de Marx et de Coca Cola » étaient, comparés aux générations précédentes, une jeunesse dorée, qui n'avait connu ni la guerre ni la pauvreté. C'est bien pour cela que les contraintes de toutes sortes qui pesaient sur la société française leur étaient insupportables, et en firent une force révolutionnaire ; les ouvriers, solidement encadrés par le Parti communiste^{*6}, n'ont fait qu'emboîter le pas, tardivement, aux étudiants. Les révolutions sont toujours initiées par des privilégiés, qui tirent les marrons du feu quand ils ont réussi à entraîner les « masses ».

Mai 68 : pour nous, le mois commence par un beau weekend à Appoigny, dans l'Yonne, où mes parents se sont retirés, alors que personne ne pressent ce qui va se passer. Sur la route, je pousse notre vieille deux-chevaux à fond, c'est-à-dire que nous roulons à 90 kilomètres-heure. À Pont-sur-Yonne je passe à 50... et dépasse plusieurs autos qui viennent de nous doubler en trombe. Un gendarme me fait ranger sur le côté :

« À quelle vitesse roulez-vous ?

– À 50 !

– Mais vous étiez en train de doubler d'autres voitures ?

Le Témoin gaulois L'École de la République

– Bien sûr ! Elles roulaient à 150 et sont passées à 30 en vous apercevant !

– Quelle est votre profession ?

– Enseignant.

– Ah ça ! Mais qu'est-ce qu'ils ont, aujourd'hui, les profs ! »

Le lundi (?) suivant, après les cours, je passe boulevard Saint-Michel, où règne une agitation tout à fait inhabituelle ; une manifestation est prévue pour le soir même. En rentrant chez nous (nous habitons alors à Saint-Maur), je dis à ma femme qu'il va se passer des choses graves : je connais mon Boul'Mich sur le bout des doigts, et n'y ai jamais senti autant d'électricité. Après dîner, je prends la radio et n'en décrocherai plus ; les journalistes, surpris par l'événement et obéissant à leur pente naturelle, lui donnent le plus de résonance possible. On se bat à Jussieu, et à deux heures du matin, des profs lancent un appel à leurs collègues pour porter secours aux blessés. Je préviens ma femme, prends notre 2CV et m'arrête rue du Commandant Lamy, où se trouve une antenne de la M.G.E.N. Là, on me dit d'aller directement sur place, mais à pied. Quand j'arrive, les choses se sont calmées, on a évacué les blessés, les flics ont disparu. Toujours à pied, j'arrive à Vaugirard vers sept heures : les premiers collègues de service arrivent bientôt, personne n'est au courant de rien ; ils m'écoutent, surpris, haussent les épaules et regagnent leurs ateliers, studios et labos. Les cours n'auront pas lieu, les étudiants se réunissent en A.G. et nous y invitent. Tout de suite, des leaders insoupçonnés se révèlent, tel garçon effacé s'est mué en orateur, telle fille timide en *Pasionaria*. Les griefs contre les conditions de travail et plusieurs enseignements pleuvent. Des commissions se créent et se répartissent les problèmes : pendant un mois, on va légiférer et refaire le monde ! Reprise de l'A.G. Des divergences apparaissent entre la majorité des étudiants et les enseignants sur

Le Témoin gaulois L'École de la République

la question du futur statut de l'école. Les premiers veulent la rattacher aux Beaux-Arts, notre délégué du S.N.E.S., Lainé, qui enseigne la physique, défend notre bifteck en soutenant qu'un statut adapté dans le cadre de l'Éducation nationale serait bien plus avantageux : elle est riche, les Beaux-Arts ne l'ont jamais été. Il a parfaitement raison, en ces années d'argent facile, mais un étudiant, méprisant, lui lance :

« De quel droit parlez-vous ? Qui représentez-vous ?

– Je représente le S.N.E.S., et parle au nom de 500.000 travailleurs ! » répond avec emphase mon collègue, qui disparaîtra bientôt de l'école, attendant chez lui que la tourmente passe, comme tous les professeurs contestés ou réactionnaires.

Avec le directeur, le chef des travaux – un capitaine du service cinématographique des armées récemment reconverti et qui déploiera d'étonnantes capacités d'adaptation, d'ouverture et de dialogue – et quelques collègues, nous décidons de maintenir le contact. Pendant les semaines qui suivent, je ne fais plus que des apparitions chez nous ou chez ma belle-mère, où j'ai bientôt la surprise de trouver mon frère, qui s'y est réfugié. Nous travaillons avec les étudiants toute la journée et je participe à leurs manifestations. Notre petite équipe ne se quitte plus, nous prenons tous nos déjeuners dans un restaurant de la rue de Rennes, chez Mme Jean. Mais nous ne poussons pas le dévouement jusqu'à coucher avec les étudiants, qui nous l'ont demandé parce qu'ils occupent en permanence l'école, à l'imitation de ce qui se passe dans tous les établissements scolaires et les entreprises, mais aussi « pour préserver l'outil de travail » : des rôdeurs ont tenté de s'introduire à l'occasion de l'ouverture des États généraux du Cinéma.

Un beau matin, en effet, la cour a été envahie par la foule de mes invités passés et à venir, Godard en tête, et de beaucoup d'autres

Le Témoin gaulois L'École de la République

cinéastes : ils venaient à leur tour occuper Vaugirard pour y tenir les « États généraux du cinéma ». Je n'en ai guère suivi que les discussions concernant l'enseignement, car les travaux des commissions des étudiants des autres sections se poursuivaient, et je ne me souviens que d'une résolution qui, au nom du droit à la culture, faisait obligation à l'État de distribuer des places de cinéma gratuites à tous les citoyens ! Il y eut également des projets de fusion entre Vaugirard et l'I.D.H.E.C.*⁹ L'une des réunions auxquelles je participai à ce sujet eut lieu Porte des Ternes, dans un local situé à l'emplacement d'une station-service où j'avais dix ans plus tôt exercé mes talents de pompiste. Il y eut aussi des États généraux de la Photographie où, sous l'influence de Roger Pic, on « décida » de détacher cet enseignement de l'école de Vaugirard, jugée irrécupérable, et de l'Éducation nationale, pour créer une école à vocation d'art et de reportage. Dix ans plus tard, l'École de la Photographie d'Arles, dépendant du Ministère de la Culture, est née de ce projet.

Mai 68, c'est encore le spectacle désolé du Boul'Mich et de la rue Gay-Lussac, les barricades et les rues dévastées, jonchées de carcasses fumantes d'autos, c'est le retour des étudiants, au petit matin, leurs récits fiévreux des bagarres de la nuit, les photos qu'ils ont rapportées et qui témoignent de la brutalité des affrontements : visages ensanglantés, policiers s'acharnant à coup de matraques sur des garçons et des filles tombés à terre et qui cherchent à se protéger la tête de leurs mains. La guerre d'Algérie était si bien oubliée (en six ans !) que nous étions révoltés par la sauvagerie de la répression. Quelques années plus tard, le préfet de police Maurice Grimaud, qui en était responsable, a ramené les choses à de plus justes proportions : il y eut, dit-il, « quelques coups de bâton ». On frémit en pensant à ce qui se serait passé dans la panique de la classe dirigeante si, au lieu de cet honnête

Le Témoin gaulois L'École de la République

homme, Paris avait été contrôlé par le préfet Papon ou le petit Sarkozy, ce Monsieur Thiers des temps... nouveaux ? Ce sont les C.R.S. casqués et bardés de tout un matériel d'attaque et de défense dont nous ne soupçonnions même pas l'existence qui attendent, immobiles, qu'on leur donne enfin l'ordre de charger, stoïques, pendant des heures, devant la Sorbonne occupée où flottent les drapeaux rouges et noirs, sous les quolibets et les injures (« C.R.S., S.S. » : nombre d'entre eux se sont naguère engagés dans la Résistance !)

Mais c'est aussi un air de liberté tout nouveau, la lourde chape du régime gaulliste, cette dictature de vieillards, enfin rejetée : « Dix ans, ça suffit ! ». Dix ans : une éternité pour ces jeunes, qui n'ont connu rien d'autre. Ce sont les discussions passionnées entre gens qui jusque-là passaient, pressés, sans même se voir, la radio et la télévision déchaînées qui montrent en direct les affrontements et les manifestations géantes qu'elles contribuent à enfler, et donnent la parole à toute une jeunesse impertinente, qui dégonfle impitoyablement toutes les baudruches. C'est l'occupation joyeuse de l'Odéon, la contestation de toutes les autorités, Aragon publiquement moqué quand il vient faire de la démagogie au Quartier latin (je fus témoin de cette scène réjouissante), tandis que la poésie s'épanouit sur les murs :

« Sous les pavés, la plage »,

« Il est interdit d'interdire »,

« Cours vite, camarade, le vieux monde est derrière toi ! »

Sous les pavés, il n'y avait pas que la plage : on vit sortir de l'ombre une foule incroyable de cloportes, démagogues de tout poil, prompts à flatter les étudiants et à leur monter la tête. Un jour, comme je préparais la reprise des cours dans un coin de la salle de projection, j'entendis l'un d'eux, qui pouvait avoir mon âge et qui, venant de la Sorbonne, expliquait à un petit groupe

Le Témoin gaulois L'École de la République

d'étudiants que leurs camarades y étaient si bien retranchés et armés que ni la police ni même l'armée n'en viendraient à bout !

« Connard, pensais-je, où te planquais-tu pendant la guerre d'Algérie ? » Mais j'étais trop écoeuré pour vouloir intervenir.

Pendant ce temps de Gaulle était en fuite, l'opposition tentait de profiter de l'aubaine et les communistes, d'abord hostiles, gardant jalousement leurs forteresses ouvrières de la contagion étudiante, prenaient le train en marche et essayaient de le contrôler. À une grande manifestation, nous vîmes apparaître les gros bras du service d'ordre de la C.G.T., et on nous distribua le texte, version P.C.F.*⁶, de *L'Internationale* : après le premier couplet que tout le monde connaissait et avait repris en chœur, les étudiants, autour de moi, s'arrêtèrent de chanter en lisant la suite interminable du texte, pliés de rire en découvrant ce langage qui n'était pas le leur. On parlait volontiers de centaines de milliers, voire d'un million de manifestants. Ces rassemblements étaient bien sûr organisés et manipulés, mais avaient un air de liberté que l'odieuse sono apparue dans les années 1970 a confisqué. Chaque organisation avait ses mots d'ordre, mais chacun pouvait lancer son slogan : s'il était bien frappé et traduisait bien le sentiment général, il était aussitôt repris et se propageait comme une vague. Il faut dire que la radio et la télévision leur donnaient une énorme publicité : non contentes d'en rendre longuement compte, elles les annonçaient. Quelles que soient les précautions prises par le pouvoir pour les museler, et celui de l'époque gaulliste s'y était fort employé, les médias réagissent infailliblement de la même manière : ils servent toujours de caisse de résonance aux mouvements de fond de la société.

Mai 68 fut l'occasion, pour les uns, d'une immense frousse (le patron de ma sœur prit avec sa famille et bien d'autres le chemin de l'exil), et pour nous une immense fête, où tout devenait

Le Témoin gaulois L'École de la République

possible : « Nous voulons tout, tout de suite ! ». Tout avait pris un aspect inhabituel : plus d'essence, donc plus d'autos, plus de transports, plus de travail ! je me souviens d'une émission où le speaker annonçait, rigolard :

« Nous allons vous faire entendre, avant que vous ne les ayez oubliés, les bruits du temps passé ». Suivaient la rumeur de la circulation, les cris des enfants dans une cour de récréation, le tintamarre du métro (qui n'était pas encore sur pneus), le fracas des machines...

Au cours de la dernière grande manifestation, donc avant que le général ne reprenne en main la situation par un simple discours, je dis aux étudiants qui m'entouraient que j'avais bien peur que nous ne soyons en pleine « illusion lyrique » : « C'est bien pour cela, me répondit l'un d'eux, que nous avons besoin des profs et de leur expérience ! » C'était beaucoup trop nous demander...

Et puis on annonça le retour de de Gaulle, mystérieusement disparu depuis quelques jours. Il était allé chercher le soutien de l'armée en Allemagne auprès du brav'général Massu (1908-2002), ex-officier colonial, ex-tortionnaire en Algérie et pour lors commandant les troupes françaises qui étaient stationnées outre-Rhin depuis la fin de la guerre. Ce fidèle d'entre les fidèles n'était qu'un butor, qui avait poussé la conscience professionnelle jusqu'à se faire appliquer la gégène pour se persuader que sa pratique de la torture n'excédait pas les limites des forces humaines !

J'étais seul à la terrasse d'un café de la Bastille quand de Gaulle prononça son discours, annonçant des élections. Tous, autour des transistors mis à fond, écoutaient, puis on se sépara en silence. Le lendemain, les stations-service rouvraient, et tout était fini, laissant à nos jeunes beaucoup d'amertume. Pourtant, rien ne serait plus jamais comme avant.

Le Témoin gaulois L'École de la République

Il est aujourd'hui possible de tenter un bilan provisoire de Mai 68. Certes, les vieilles mœurs ont été balayées sur le plan familial et sexuel, et les relations entre maîtres et élèves ont beaucoup changé. On imagine bien que je ne suis pas de ceux qui déplorent l'affaiblissement de l'autorité et le développement de l'esprit critique. Mais ces événements ne marquent aucune rupture politique ou sociale : la chute du mur de Berlin, les crises, les premiers effets de la mondialisation et la contre-révolution ultra-libérale ont ramené, dans les entreprises, une soumission des salariés qui rappelle le début du XIX^e siècle !

Après l'orage

« *Et le combat cessa faute de combattants* » (Corneille)

L'année suivante se passa aussi bien que possible, entre anciens combattants passablement éclopés, et fut marquée pour moi par une invitation au *Festival du film pour la jeunesse*, à Cannes, où j'eus le plaisir d'emmener ma femme et où nous avons retrouvé mes étudiants en rupture de ban.

Cependant, un projet de reconstruction à Saint-Germain-en-Laye, élaboré avant les événements grâce à l'intervention du fils de de Gaulle, que M. Philibert avait habilement intéressé à l'affaire (n'y allait-il pas de la grandeur de la France éternelle ?) et qui était allé jusqu'à la réalisation d'une belle maquette étant abandonné, il fallait s'installer pour longtemps dans le provisoire.

À la rentrée de 1971 l'idylle prit fin. La rentrée de 1970 avait été marquée par l'éclatement de l'école en quête d'espace et dans l'attente d'une reconstruction problématique, entre plusieurs locaux très éloignés les uns des autres (labos photo à l'E.N.N.A. d'Antony, studios à la Maison de la Radio, enseignements généraux dans les locaux délabrés de l'ancienne École de Chimie, derrière le Panthéon).

Aussi ma dernière année à Vaugirard fut-elle très pénible : les

Le Témoin gaulois L'École de la République

étudiants dispersés aux quatre coins de la capitale séchaient les cours d'enseignement général. Souvent je me suis retrouvé, découragé, avec un public des plus restreints, et même seul : nul doute que j'eusse beaucoup baissé dans l'estime de l'Inspection Générale si M. de la Boissière s'était présenté : heureusement, je n'étais inspecté que tous les deux ans... Seule restait fréquentée, en ce qui me concerne, l'étude de films, qui se déroulait toujours rue de Vaugirard. Le passage de l'École dans l'enseignement supérieur, depuis longtemps réclamé, étant sans cesse différé, de même que sa reconstruction, je préfèrai partir et décidai de me présenter au concours de recrutement des professeurs de l'E.N.N.A.

La vénérable École de Vaugirard, devenue l'École Nationale Supérieure Louis Lumière, a été dotée de locaux de 8.000 mètres carrés à Bry-sur-Marne et demeure pour les professionnels la référence dans le domaine de la formation technique aux métiers de l'audiovisuel. Mais cela ne se fit qu'en février 1989...

Formation des maîtres : « *Un tout petit monde* »

L'enseignement professionnel

L'E.N.N.A. (École Normale Nationale d'Apprentissage), fondée en 1946, réunissait six établissements (Paris-Nord, Paris-Sud, Nantes, Toulouse, Lyon et Lille) chargés de recruter et de former à leur métier les maîtres des Centres d'apprentissage, rebaptisés, avant mon arrivée, Collèges d'enseignement technique (C.E.T.) puis Lycées d'enseignement professionnel (L.E.P.) et depuis, Lycées professionnels (L.P.).

Quand je pris mes fonctions à l'E.N.N.A., les élèves de C.A.P. (Certificat d'Aptitude Professionnelle), recrutés à la fin de la 5^{ème}, préparaient ce diplôme en trois ans, tandis que le B.E.P. (Brevet d'Enseignement Professionnel) était préparé en deux ans, à la sortie de la 3^{ème} ou après le C.A.P.

Les professeurs d'E.N.N.A. étaient recrutés sur concours et faisaient une carrière d'agrégés sans en avoir le titre, qui leur fut accordé quand les I.U.F.M. absorbèrent toutes les formations de maîtres des enseignements primaire et du second degré, à l'exception des Écoles normales supérieures.

Mes motivations

Je connaissais l'existence de l'E.N.N.A. depuis ma préparation à l'E.N.S.E.T. : en cas d'échec au concours, l'enseignement dans les C.E.T. était la principale ressource de ceux d'entre nous qui n'avaient ni les moyens pécuniaires de se replier sur l'université ni le goût de se faire pions pour financer leurs études.

D'autre part, l'E.N.N.A. de Paris-Nord se trouvait rue de la Roquette, tout près du domicile de ma belle-mère, excellente femme et cuisinière géniale, et j'ignorais que cette école avait récemment déménagé dans des locaux neufs à Saint-Denis.

Enfin les traites du petit logement que nous venions d'acheter à

Le Témoin gaulois L'École de la République

Paris étaient lourdes et je voulais trouver une situation plus stable, moins dépendante des heures supplémentaires, au moment où l'absentéisme des étudiants ne les justifiait plus.

Le séminaire de Nantes

Le directeur de l'E.N.N.A. de Lille me proposa, dès mon arrivée, de rejoindre mes collègues de Lettres, réunis à l'E.N.N.A. de Nantes, en l'un de ces séminaires qui étaient, en ces temps d'opulence, consacrés à faire le point sur les innovations pédagogiques des E.N.N.A., et ce fut une grande chance pour moi, qui ne savais presque rien de la tâche qui m'attendait.

Je fus d'abord frappé par le caractère quasi ecclésiastique de cette assemblée qui, pendant trois ou quatre jours, rassembla le triumvirat de nos Inspecteurs généraux, Messieurs de la Boissière et Grand, présidé par M. Vacheret, leur doyen, les professeurs d'E.N.N.A. dans le rôle des cardinaux, les I.E.T. dans celui des évêques, enfin des professeurs de C.E.T. venus de toute la France qui représentaient le bas-clergé : c'étaient d'ailleurs des collègues triés sur le volet et presque tous très dévoués et compétents.

C'était une occasion périodiquement offerte aux professeurs d'E.N.N.A. de confronter leurs pratiques à celles des I.E.T. et des P.E.G. qui venaient s'y recycler et se chargeraient de relayer leur action auprès de la base. Cela donnait lieu à des débats passionnés, qu'arbitrait l'Inspection Générale.

Ces *remue-ménages* étaient également marqués par des dîners gourmands dans les meilleurs restaurants de la ville. Ils étaient bien arrosés et pleins de gaieté. Malheureusement, cette joyeuse tradition se perdit au début des années 80 : les *Trente Glorieuses* étaient passées, et l'existence des E.N.N.A. remise en cause...

Inspecteurs de l'Enseignement technique

Les I.E.T. formaient un corps disparate, recruté sur concours parmi les professeurs de L.E.P. et les certifiés. Certains n'étaient

Le Témoin gaulois L'École de la République

attirés dans ces fonctions que par l'autorité qu'elles leur conféraient, et ce n'étaient certes pas les meilleurs...

Mais je dois rendre hommage à d'autres, dont la motivation principale était le désir de réfléchir aux problèmes pédagogiques et de mieux adapter l'enseignement aux élèves. Telles furent, entre autres, la brune Christiane Moreau et la blonde Gisèle Beaupied, qui participèrent avec compétence et enthousiasme à l'animation des journées de Confolant puis à leur exploitation, et bénévolement, leur statut ne permettant pas de les rétribuer en heures supplémentaires comme mes autres collègues, ce qui ne les empêcha pas de nous apporter leur aide précieuse quatre années de suite.

P.E.G. et P.E.T.

Les professeurs d'enseignement général des C.E.T. étaient recrutés, quand je commençai leur formation, au niveau bac+2, mais on finit par exiger la licence, qui était devenue la règle avec l'allongement des études.

Les professeurs d'enseignement technique avaient un recrutement plus disparate : on distinguait alors P.E.T.T. (technique théorique) et P.E.P.P. (professionnel pratique). En 1994, quand je pris ma retraite, le niveau minimum requis était un B.T.S. ou un D.U.T.*⁸

Ce personnel provenait d'horizons très divers ; nous avons reçu pour des stages abrégés des milliers de maîtres auxiliaires quand le gouvernement socialiste décida de les titulariser en masse. Parmi eux, j'eus affaire, en informatique, à de bons vieux P.E.P.P. presque illettrés mais pleins de bonne volonté : comme je leur demandais de taper deux lignes de programme, ils y parvenaient difficilement, parce qu'un défaut du papier, qu'il prenaient pour une virgule ou un point, suffisait à les arrêter ! Mais la plupart de ces collègues étaient compétents dans leur discipline et animés par le désir d'être utiles à leurs élèves, et j'ai rencontré parmi eux

Le Témoin gaulois L'École de la République

beaucoup d'enseignants de grande qualité, à commencer par les maîtres d'application de l'E.N.N.A. et, dans les L.E.P., les conseillers pédagogiques, qui recevaient nos stagiaires dans leurs classes, ainsi que tous ceux qui ont participé à mes séminaires sur l'image, et dont je ne me rappelle pas l'enthousiasme sans quelque fierté.

Élèves de L.E.P.

Pour un élève, il y a deux manières, en France, d'atterrir dans l'enseignement professionnel, ce qui explique en partie le malaise de la classe ouvrière, qu'on mettait généralement sur le compte des problèmes d'intégration de la main-d'œuvre étrangère : l'échec scolaire – et les professeurs de collège (pourtant majoritairement « de gauche ») vous font durement sentir votre indignité – et la mauvaise conduite ; on menace les plus turbulents du L.E.P. comme d'une sorte de bataillon disciplinaire, et s'ils ne sont pas défendus et orientés par des familles bien informées, comme ce fut le cas d'un ami de mon fils, sujet brillant mais indiscipliné qui fit un détour d'un an dans une école privée avant de poursuivre sans problème des études longues, ils n'y coupent pas.

La première tâche des professeurs de L.E.P. était donc de rendre espoir et dignité à leurs élèves, en leur montrant qu'ils n'étaient pas tombés en enfer et en utilisant une pédagogie adaptée, que nous avions pour tâche d'élaborer. Quand je commençai à expérimenter le traitement de texte comme outil pédagogique, un de nos meilleurs professeurs d'application, M. Michonneau, bâtit pour sa classe une séquence de travail qui devait aboutir à une présentation du L.E.P., sous la forme d'un prospectus écrit par les élèves à destination de leurs familles. Ils furent si enthousiastes qu'ils tinrent à aller distribuer leur œuvre aux portes des collèges qui les avaient chassés : c'était une belle revanche !

Cette entreprise de réhabilitation était singulièrement facilitée à

Le Témoin gaulois L'École de la République

l'E.N.N.A. où les élèves du L.E.P. d'application côtoyaient beaucoup d'adultes et partageaient les mêmes locaux. Aussi, à part le vol d'un sac contenant mon portefeuille et mes papiers, que j'avais provoqué par mon étourderie, n'ai-je jamais eu qu'à me féliciter de mes rapports avec les élèves de la région lilloise puis de cette banlieue nord que je parcourais en tous sens : les L.E.P. et leurs parkings étaient les endroits les plus sûrs du monde. J'intervenais chaque année plusieurs heures auprès des élèves, en présence de mes stagiaires, avant qu'ils ne prennent ma place, et j'avais tout loisir de les observer au cours de mes visites de stages et des C.A.E.L.E.P., où ils soutenaient toujours avec beaucoup de bonne volonté et de gentillesse les candidats professeurs. Les maîtres bien formés et bien doués qui nous recevaient n'avaient pas plus de problèmes de discipline que leurs collègues des lycées d'enseignement général.

Ce n'est pas que tout fût idyllique : l'un de mes meilleurs stagiaires, qui faisait du théâtre, insista malgré nos mises en garde pour faire son stage dans un établissement « dur », et nous l'envoyâmes dans un L.E.P. de Pantin. Il fut le premier à qui je rendis visite, ayant quelque inquiétude. Je découvris un « lycée » dans un tel état de délabrement et de saleté que mon vieux Vaugirard aurait pu passer pour un quatre étoiles ! Ce jour-là, précisément, il voulait prendre en main une classe si difficile que leur professeur était au désespoir. Il commença par mettre les élèves en confiance, profitant de la surprise que leur causait cette double intrusion, en leur demandant de mimer des scènes de leur vie quotidienne, après avoir payé d'exemple. Le premier me demanda de m'allonger sur le sol crasseux (nos élèves ne se laissaient guère intimider, même quand nous étions en situation d'inspection) et il montra comment on dépouille de son portefeuille un bourgeois endormi. Après quelques scènes de ce

Le Témoin gaulois L'École de la République

genre, on passa à un jeu : on allait inventer une histoire, et trois élèves, qui devaient immédiatement sortir de la classe, auraient à la reconstituer en questionnant leurs camarades. Ils passèrent donc dans le couloir, et le stagiaire expliqua à la classe que nous n'allions rien inventer du tout, mais que nous répondrions par oui quand la question se terminerait par une voyelle, et par non quand elles se terminerait par une consonne. Il fit quelques essais, puis alla chercher les cobayes. Le résultat fut éloquent : ils inventèrent l'histoire d'un incident qui s'était produit à l'atelier ; un professeur raciste avait injurié un élève, ce qui avait entraîné une bagarre générale, l'intervention de la police, etc. L'heure de cours étant terminée, les élèves sortirent et nous sommes restés pour commenter ce qui venait de se passer. Quand nous eûmes fini, les élèves nous attendaient dans le couloir ; ils reculaient et avançaient en même temps que nous progressions, et assaillaient le stagiaire de questions : « Pourquoi avez-vous fait ça, M'sieur ? Qu'est-ce que vous avez voulu nous faire dire ? »

La création du bac professionnel fit naître chez nos élèves un espoir fou : on leur faisait croire qu'ils allaient échapper à la condition de leurs parents. Ils se montraient pleins de déférence, retenant pour nous la porte qu'ils venaient de franchir au lieu de la laisser négligemment se refermer derrière eux, attentifs en classe, faisant plus d'efforts que jamais. Bref, c'étaient des élèves épanouis. Puis j'assistai impuissant – de l'atelier d'informatique – au début de la dégradation de nos rapports, quand les illusions se furent dissipées. Plus question de retenir les portes : on nous les envoyait à la figure ! Michonneau devait manier avec précaution l'un de ses élèves, qui portait toujours sur lui un couteau à cran d'arrêt. Une économie parallèle s'était développée dans les cités voisines. Une collègue qui me rendit visite retrouva sa voiture, qu'elle avait garée dans la cité des Francs-Moisins, en pièces

Le Témoin gaulois L'École de la République

détachées et il y eut une histoire surréaliste au L.E.P. : un élève s'y était fait voler une somme de plusieurs milliers de francs, et faisait scandale. Les profs, au lieu de lui demander d'où venait cet argent et de lui faire remarquer qu'ils mettaient un mois à le gagner, cherchèrent et crurent trouver le coupable, qui les accusa de racisme ! Le bâtiment de l'I.U.F.M., qui était encore ouvert à tous les vents à mon départ, est entouré de grilles et cadencé comme une forteresse, à la suite d'intrusions de groupes violents, et le personnel de service n'est pas très rassuré.

Maîtres et élèves

Le système des E.N.N.A. avait ceci de bon que les formateurs, déchargés de toute responsabilité auprès des élèves, n'intervenaient en classe que pour payer d'exemple devant leurs stagiaires et avaient assez de distance pour observer, le reste du temps, les rapports entre maîtres et élèves.

Des aspects qui m'avaient jusqu'alors complètement échappé me frappèrent. On avait après Mai 68 supprimé l'estrade sur laquelle trônait le maître, le matériel nouveau était composé de chaises et de tables qu'on pouvait aisément déplacer, formant soit des demi-cercles concentriques autour du bureau, soit de petits îlots dispersés pour le travail de groupes. Pourtant, le statut des élèves, et surtout la manière dont nous les représentions, continuaient de les infantiliser. Ainsi, nous avions l'habitude, à Lille, depuis le début de l'année, d'intervenir dans une classe de B.E.P. de secrétaires. Nos élèves, sans surprise, minaudent et parfois ricanaient, comme des petites filles. Un jour, comme nous expliquions une scène du *Barbier de Séville*, je demandai à deux d'entre elles, pour finir, de lire les répliques d'Almaviva et de Rosine. J'eus la stupéfaction de voir deux jeunes femmes superbes se lever et jouer les rôles avec une étonnante maturité.

Dans le même ordre d'idée, je m'aperçus que souvent en abordant

Le Témoin gaulois L'École de la République

un texte, les stagiaires, tout en sacrifiant au rite du questionnement, ne retenaient que les réponses qui entraient dans leurs schémas. J'ai quelquefois vu des élèves tenter à plusieurs reprises, sans être entendus, d'avancer une interprétation générale d'un texte bien supérieure à celle du professeur. Je me surpris moi-même bien plus tard, alors que j'étais déjà un formateur expérimenté, à écarter obstinément une interprétation d'élève qui était, je crois, plus superficielle que la mienne, mais qui se révéla, dans la discussion qui suivit mon cours, être celle des stagiaires. Il s'agissait du poème de Verlaine :

Le Pitre

*Le tréteau qu'un orchestre emphatique secoue
Grince sous les grands pieds du maigre baladin
Qui harangue non sans finesse et sans dédain
Les badauds piétinant devant lui dans la boue.*

*Le plâtre de son front et le fard de sa joue
Font merveille. Il péroré et se tait tout soudain,
Reçoit des coups de pieds au derrière, badin,
Baise au cou sa commère énorme, et fait la roue.*

*Ses boniments, de coeur et d'âme approuvons-les.
Son court pourpoint de toile à fleurs et ses mollets
Tournants jusqu'à l'abus valent que l'on s'arrête.*

*Mais ce qu'il sied à tous d'admirer, c'est surtout
Cette perruque d'où se dresse sur la tête,
Preste, une queue avec un papillon au bout.*

Le Témoin gaulois L'École de la République

Alors qu'ils n'y voyaient que la joie bruyante et colorée de la kermesse, je voulais leur faire reconnaître une image de l'artiste incompris... Je me suis aperçu depuis que cette dernière lecture, justifiée par l'histoire littéraire, est d'ailleurs largement répandue. Quoi qu'il en soit, et en dépit de leur résistance, je leur fis noter en conclusion, un schéma qui illustrait mon interprétation. Dans une situation ordinaire d'enseignement, je n'aurais même pas eu le loisir de m'apercevoir ensuite de cette espèce de coup de force.

Mais transmettre le savoir n'est rien, si cela ne s'accompagne pas d'une transmission des valeurs. Ou plutôt – je n'aime pas ce mot qu'on devrait laisser aux marchands – d'un apprentissage de la vie en société. Nous nous étions aperçus que nos élèves, qui avaient pour la plupart des noms étrangers, souvent polonais, étaient profondément racistes. Nous montâmes donc une superbe séquence d'enseignement qui faisait assez habilement appel à tous les types d'exercices de français – lecture, explications de textes, étude de la langue, débat – autour du problème du racisme. Fort satisfaits de notre œuvre, car les élèves s'étaient montrés dociles et réceptives, nous l'avons couronnée en leur demandant, après étude de cette forme de communication, d'écrire des tracts contre le racisme. Le résultat fut consternant, les textes semblaient échappés d'une officine du Front National, la tonalité générale étant, à grands renforts d'effets calligraphiques :

« Assez de vols,

Assez de viols,

Assez de meurtres,

Dehors, les étrangers ! »

Depuis, je suis resté très sceptique vis-à-vis des discours moralisateurs dont nos jeunes professeurs n'étaient pas avarés.

Le Témoin gaulois L'École de la République

Pour être efficaces, il faudrait qu'ils soient tenus par des maîtres issus des classes populaires, comme ce fut le cas des instituteurs de jadis, ces fameux « hussards noirs de la République ». Venant de petits-bourgeois, même généreux, ils sont perçus comme les discours trompeurs de privilégiés ou, au mieux, de naïfs bien protégés qui peuvent se permettre d'ignorer les choses de la vie.

Le racisme chez les enseignants

Le racisme n'était pas un sentiment étranger à tous nos P.E.G., bien qu'il fût l'objet d'une censure constante. À Lille, à l'issue d'une leçon, je réprimandai sévèrement un de mes stagiaires qui, au détour d'une explication, avait dit à ses élèves, avec un clin d'œil, que les juifs étaient réputés pour adorer l'argent. Cela se passait, bien sûr, après le départ des élèves, comme nous faisons en tête à tête la critique de la leçon. Je lui demandai s'il avait songé qu'il pouvait avoir offensé gravement l'un de ses élèves. Il m'assura qu'il n'avait eu aucune mauvaise intention, et que ce mot « lui avait échappé ». Je lui répondis que je l'espérais bien, et que je ne permettrais pas à un stagiaire raciste d'entrer dans ce métier. Il n'osa rien ajouter, mais était visiblement bien plus choqué que contrit.

En revanche, les sentiments racistes s'exprimaient librement parmi nos techniciens (ce qui ne signifie pas qu'ils fussent dominants), et j'avais fort à faire avec eux à ce sujet. Un jour, alors que quelques-uns faisaient des réflexions très désobligeantes à un collègue africain, je les repris vivement : « Après tout ce que vous nous avez dit sur les différences des cultures, et comment chaque langue était "un filet à prendre le réel qui rapporte du monde des choses différentes", vous nous étonnez ! » me répondit l'un d'eux. J'étais consterné.

Un vol

Un soir, au moment de quitter notre atelier d'informatique, je

Le Témoin gaulois L'École de la République

m'aperçus que mon sac à main (les hommes en portaient alors, comme leurs compagnes, et c'était fort pratique) avait disparu : il contenait exceptionnellement, outre mon chéquier et mes papiers, une somme d'argent relativement importante. Je me souvins qu'au moment de le mettre sous clé dans la salle voisine de celle où je travaillais ce jour-là, j'avais dû répondre à l'appel d'un stagiaire et l'avais posé sur un meuble. J'allai donc porter plainte au commissariat voisin, et personne ne pouvant m'aider, faute d'informations, je me résignai à cette perte.

Le lendemain, l'administration du L.E.P. reçut un appel d'un gardien de H.L.M. d'Épinay-sur-Seine, qui avait trouvé sur une poubelle mon sac, mais sans argent ni chéquier. Il manquait même une petite photo d'identité de ma femme que j'aimais beaucoup, comme je devais le constater en me rendant en cette ville « *au nom poétique et fluviale* » quand le gardien me remit ce qui restait de mon bien après être venu, accompagné d'un énorme molosse, m'ouvrir une lourde porte blindée dont il referma aussitôt toutes les serrures. En route, je m'étais rappelé que trois élèves du L.E.P. m'avaient demandé l'autorisation de travailler sur les machines en libre-service, ce que j'encourageais et qui était fréquent, et que je les avais envoyés dans la salle où j'avais laissé traîner mon sac. C'était le soir du larcin, et ils étaient repartis au bout d'une heure.

Une rapide enquête menée par le conseiller d'éducation permit de retrouver les coupables – ils habitaient précisément à Épinay-sur-Seine, dans le quartier d'où je venais – mais il fut impossible de les confondre, tant ils protestaient de leur innocence. L'après-midi, ils revinrent me voir, visiblement inquiets :

« Il paraît que vous avez porté plainte au commissariat, vous n'allez pas nous envoyer les flics ?

– Écoutez, je fais ce métier pour vous aider, pas pour vous

Le Témoin gaulois L'École de la République

enfoncer, bien sûr que non ! »

Je les adjurai maintes fois de me rendre ce qui leur restait, mais il ne voulurent jamais rien reconnaître. Toutefois, je les revis pendant un an encore, et à chaque fois, ils me faisaient de chaleureuses salutations. Ce fut ma seule récompense, avec « *l'approbation de ma concierge* », comme disait l'élève de Topaze. En revanche, je fus harcelé par les commerçants à qui ils ne cessaient de distribuer mes chèques en paiement de vêtements – jeans et baskets – avec lesquels ils habillèrent sans doute leurs frères et sœurs. Comme j'avais aussitôt signalé le vol à la poste, les marchands payèrent même les services de quelque détective privé qui m'appela en cherchant à se faire passer pour un commissaire de police, et me dit qu'il avait de bonnes raisons de penser que l'auteur du vol n'était autre que mon fils ! Je lui répondis qu'il ne venait jamais à Saint-Denis, que c'était un garçon parfaitement intégré et sans problème, et que de plus il était très brun : tous les plaignants m'avaient décrit leur escroc comme un grand garçon très blond, et c'était en effet le signalement de mon principal suspect, bon élève dont la mère avait divorcé d'un père ingénieur, et orienté en L.E.P. pour des raisons de discipline. Enfin le chéquier s'épuisa, et on n'en parla plus !

Formation des maîtres : E.N.N.A. de Lille (1972-1974)

J'avais espéré ne pas quitter Paris, un poste étant proposé cette année-là à Saint-Denis, et il s'en fallut vraiment de peu, mais je ne le sus que bien plus tard, par une indiscretion. On me donna donc le choix entre les quatre postes restants : Lille, Lyon, Nantes et Toulouse. À mes débuts, « *l'Enfer du Nord* » était l'affectation à éviter à tout prix, et j'avais été heureux d'être nommé à Bourges, pourtant bien moins accessible de Paris : il fallait quatre heures de chemin de fer pour atteindre cette ville. Nommé à Lille, j'aurais pu me loger à Paris et passer le plus clair de mon temps en famille, mais de lourds préjugés nous guidaient alors. Cette fois, je choisis naturellement le poste le plus proche, sachant que je n'y passerais que peu de temps car les C.E.T. étaient alors en plein essor et l'on prévoyait de nombreux recrutements dans les E.N.N.A.

Je fis une première expédition en ces terres boréales en compagnie de ma femme, pour me présenter à mon nouveau directeur et prendre connaissance de mon emploi du temps. Le voyage nous confirma dans nos préjugés : un épais brouillard nous enveloppa dès le commencement de l'autoroute, et de la journée nous ne vîmes rien d'autre que le bout du capot de la 2CV et l'intérieur de l'école et d'une brasserie de Lille. L'accueil avait été sympathique : mon nouveau patron, M. Salée, ne se faisant pas d'illusions sur ses chances de fixer un Parisien dans le Nord, avait réparti mon service sur trois jours – lundi, mardi et jeudi – de manière à ce que je ne sois obligé de passer qu'une nuit à l'hôtel. C'est ainsi que je devins « turbo-prof » et comme notre fils, alors âgé de huit ans, était perturbé par mes absences, je réussis même l'année suivante à ne plus découcher, moyennant trois allers et retours hebdomadaires : lundi, mercredi et

Le Témoin gaulois L'École de la République

vendredi !

Bien que le seul stagiaire avec lequel je sois resté en contact, et qui est devenu un ami, Max Esposito, ait appartenu à cette première promotion, je n'ai pas lieu d'être très fier de ces deux premières années où je fis office de « formateur de formateurs », bien que je me sois donné beaucoup de mal pour être utile à mes jeunes collègues, et que j'aie eu avec eux des rapports d'autant plus agréables que, ne connaissant pas ce terrain dont beaucoup avaient déjà longuement tâté, je me montrai exigeant mais par la force des choses peu directif, faisant, dans un travail d'équipe, largement appel à leur expérience. Si j'en crois Max, mon passage à Vaugirard me valut d'abord une réputation bien imméritée. Nina Companeéz ayant tourné un film gentillet et insignifiant, qui sortit en 1973, les langues de mes stagiaires allèrent bon train. C'était :

L'Histoire très bonne et très joyeuse de Colinot trousse-chemise !

Je crains fort d'avoir déçu ces dames... Chargé de former des professeurs de C.E.T., mais recruté par concours sur des critères strictement universitaires, je découvrais le monde complexe de l'enseignement professionnel et m'intéressais pour la première fois aux problèmes pédagogiques, c'est-à-dire à la manière de transmettre le savoir.

En même temps, j'explorais une région plus variée que je n'aurais cru (pendant les stages en situation, je rendais visite à mes stagiaires par le train et le bus). Enfin tous mes collègues étaient très accueillants, à l'image de la population parmi laquelle ils vivaient. J'enviais leur aisance et leur assurance. Mais je regrettais mes étudiants si inventifs et enthousiastes, qui ne plaignaient pas leur peine et ne comptaient pas leurs heures de travail : comparés à eux, mes stagiaires, dont beaucoup n'étaient alors guère plus âgés, me paraissaient bien vieux et étriqués ; ils se coulaient avec

Le Témoin gaulois L'École de la République

délice dans leurs habits neufs de fonctionnaires, veillaient à ne pas dépasser d'une minute les horaires qu'ils devaient à l'État, et croyaient héroïque de faire des grèves sans aucun risque ni pénalités financières.

Mais surtout, la condition de « turbo-prof » est démoralisante : chez nous, je travaillais avec ardeur à la préparation de mes cours, car cette tâche nouvelle me passionnait. Puis je me levais avant six heures, prenais le train de sept heures à la gare du Nord, arrivais à neuf heures à Lille et sautais dans un autobus pour parvenir avant dix heures dans la banlieue de Villeneuve d'Ascq qui était alors une vaste friche industrielle où se dressait, solitaire, le gros cube de béton de l'E.N.N.A. L'hiver, les élèves du collège, le ventre creux, piétinaient dans la neige en attendant qu'on leur ouvre les portes, car l'architecte ne s'était pas avisé que son bâtiment abriterait aussi dans les mêmes locaux un C.E.T. et que les enfants (les deux premières classes de C.A.P. correspondaient à des troisièmes et des quatrièmes) auraient besoin d'un préau. À chaque étage un couloir aveugle, sans aucun repère distinctif, faisait le tour du bâtiment et desservait les classes. La seule réussite était le réfectoire vaste, agréable et silencieux, où les professeurs de l'E.N.N.A., les maîtres d'application (professeurs du C.E.T.), le personnel administratif, les professeurs stagiaires et les élèves mangeaient ensemble à de petites tables. Les repas étaient bons, copieux et bon marché, mais une hausse qui me paraissait insignifiante en priva la plupart des élèves, qui se rabattirent comme leurs pères au temps de *Germinal* sur ces sandwiches qu'ils appelaient peut-être encore, comme les mineurs de Zola, des « briquets ». En fait, parti de bonne heure, tout heureux de ce que j'avais à dire et à faire, j'étais déjà fatigué de ma journée en arrivant à Lille et n'aspirais plus qu'à rentrer. Les soirées me paraissaient longues. Je fis connaissance avec la *Guenze*

Le Témoin gaulois L'École de la République

et la « *Mort subite* », et avec ces grosses frites délicieuses que le marchand recouvrait sans crier gare, dans leur cornet de papier journal, d'une grande louche de mayonnaise, et je me régalai de moules-frites. Mais il fallait bien regagner, place de la Gare, le sordide *Hôtel de Londres* aux sols couverts d'une moquette usée et tachée, aux longs couloirs et aux chambres tristes où flottait une légère puanteur composite où prédominait le tabac froid et que ne fréquentaient guère que des représentants de commerce furtifs, aussi besogneux que moi.

Formation des maîtres : Saint-Denis (1974-1981)

Apprentissages

Si proche de Paris, Saint-Denis a été longtemps pour moi la ville mythique des cousins Kriegel et des tombeaux de nos vieux rois. Je ne devais y mettre les pieds que fort tard, au printemps 1972, quand je m'inscrivis au concours de recrutement des professeurs d'E.N.N.A., le doyen des professeurs de lettres, Dumeix, ainsi que le bon Giriat, un aimable psychopédagogue, m'ayant été indiqués comme des personnages incontournables, pour comprendre le petit monde dans lequel je voulais entrer.

Quand j'y arrivai fin octobre 1974, mes collègues s'étaient bien sûr réparti les sections de P.E.G., ce qui faisait bien mon affaire, parce que cela me permettrait de préparer le séminaire sur l'image que l'Inspection Générale m'avait demandé d'organiser. Et puis, j'étais très conscient de mes insuffisances. Nous avions à nous répartir, outre les sections de P.E.G. Lettres, qui étaient notre charge principale, des P.E.G. Maths-Sciences et de nombreuses sections de techniciens de l'industrie qui avaient droit à deux heures de français sans programme déterminé, et mes Anciens avaient décidé que, vu mon arrivée tardive, j'aurais tout mon horaire (12 heures par semaine, plus deux heures de concertation, plus un nombre indéterminé d'heures supplémentaires) avec ces derniers. Issu d'un milieu de petits commerçants et d'artisans, j'étais particulièrement à l'aise avec nos techniciens. Ce genre d'enseignement me laissait beaucoup de loisirs, que je mettais à profit pour préparer mes futures formations de P.E.G., dépouillant les revues pédagogiques des dernières années, les manuels, les ouvrages de fond, et multipliant les contacts avec les maîtres d'application et les professeurs d'E.N.N.A. pour connaître leurs pratiques. J'assistais aussi aux cours de certaines

Le Témoin gaulois L'École de la République

sections de techniciens : moins que leurs méthodes, c'est leur comportement et celui des élèves qui m'intéressaient. Au bout d'un an, j'étais si satisfait de ce travail que, considérant que le chantier n'était pas achevé, je demandai à la surprise générale à reprendre le même service, ce qui me fut bien sûr accordé sans peine.

Quand je repris en 1976 la formation des stagiaires Lettres, je me sentais fin prêt. Celle-ci durait alors deux ans et je formai très agréablement une promotion. Puis nous avons reçu une invraisemblable collection d'anciens combattants inconsolés de 1968. Pris individuellement, ils n'étaient ni pires ni meilleurs que d'autres, mais le mélange se révéla détonnant : tous ceux qui ont eu à piloter des groupes connaissent bien, je crois, ce genre de phénomène. Au bout d'un mois, ils rejetèrent en bloc notre enseignement. Notre collègue formateur en histoire-géographie et le psycho-pédagogue firent assaut de démagogie pour se faire pardonner d'être (en apparence) adultes ; le professeur de Lettres avec qui je m'étais associé pour cette formation, contre l'usage qui voulait qu'un seul maître enseigne sa discipline au groupe, pleurait en rentrant chez lui. Pour moi, je refusai de faire amende honorable, et n'eus plus avec cette section que des contacts épisodiques : les stagiaires refusaient de travailler avec des élèves et se mirent « en auto-formation ». J'écrivis et leur distribuai des cours abondants sur les principaux sujets que nous aurions dû aborder. Cette promotion de 1978-1980 accepta quand même de faire, en seconde année, les stages en responsabilité – obligatoires. Tous voulurent bien y recevoir nos visites, plusieurs refusèrent toute discussion de leur prestation (ils reproduisaient simplement de leur mieux les méthodes de leurs conseillers pédagogiques, que nous choissions toujours avec soin parmi nos anciens stagiaires) tandis que d'autres, un peu perdus, demandaient des conseils.

Le Témoin gaulois L'École de la République

Après les stages en L.E.P, ils acceptèrent de faire un bout de chemin sur l'image, où ils voulaient bien me reconnaître quelque compétence. Je me souviens en particulier que je leur proposai de jouer le prof chahuté dans un film vidéo que nous avons tourné. C'était une sorte de défoulement général, bien que le chahut eût aussi peu de place dans la conduite de ces jeunes gens que dans celle des élèves de L.E.P. : le chahut est un comportement « bourgeois ». Ils firent un autre film sur Saint-Denis dont ils ne montrèrent que les taudis et les façades lépreuses, pour mieux dénoncer la gestion de la municipalité communiste, au grand scandale de beaucoup de mes collègues. Je n'ai par la suite rencontré qu'une fois, au cours d'une manifestation contre l'antisémitisme, une de ces stagiaires les plus excitées, mais qui avait fait en ma présence au cours du stage en situation une explication de texte remarquable. Elle fut très aimable. J'ai su ensuite qu'elle avait lu mes cours, et regrettait de ne pas avoir mieux profité de ce que j'avais à proposer. J'ai appris aussi que son compagnon, un autre meneur, personnage solennel et assez sinistre à qui j'avais prophétisé une carrière d'Inspecteur de l'Enseignement Technique, était devenu juge d'instruction : ainsi va la vie ! Quoi qu'il en soit, nous nous sommes quittés un peu réconciliés.

La formation venait d'être ramenée à une durée d'un an. L'année suivante, ne voulant pas rester sur une défaite, je repris seul, cette fois, une nouvelle section de P.E.G. et finis en beauté ma carrière de formateur en Lettres, avec un groupe normal et agréable, qui s(m)e bourra de petits gâteaux que nous dégustions avec le café lors des pauses : une armoire de notre classe était en partie consacrée à la cafetière et à ses accessoires.

Cependant, on commençait à s'occuper sérieusement de l'introduction de l'informatique dans l'enseignement. Je voulais

Le Témoin gaulois L'École de la République

retrouver « mon seuil d'incompétence » et ne pas mourir idiot : je me fis donc inscrire à un « stage lourd » de « formateur en informatique » à Paris VII.

Séminaires sur l'image

Le directeur de l'E.N.N.A. de Lille m'avait proposé, en septembre 1974, d'assister à un séminaire du contrôle continu des connaissances à Chambéry, opération pilotée par Alain Élie et l'Inspection Générale. Ces réunions de trois ou quatre jours rassemblaient nos Inspecteurs Généraux présidés par M. Vacheret, leur doyen, des professeurs d'E.N.N.A., des I.E.T. et des professeurs de C.E.T. venus de toute la France et engagés dans cette action qui visait à supprimer les très coûteux examens de l'enseignement professionnel et à rénover la pédagogie par une définition claire des objectifs (pour les maîtres, mais aussi pour les élèves et leurs parents) et un meilleur suivi des élèves.

Alain Élie était un chargé de mission du Ministère issu de l'École Nationale d'Administration, une espèce alors assez nouvelle pour susciter bien des réticences de la part de beaucoup d'enseignants. M. Philibert, entre autres, regrettait les collègues passés à l'administration, hommes du sérail dont ils prenaient peu à peu la place. L'expérimentation du contrôle continu des connaissances disposait de moyens considérables à une époque où l'argent affluait dans les caisses de l'État. Nos staliniens^{*4} l'accusaient de « payer des billets d'avion » à ceux qui acceptaient de travailler avec lui, ce que je n'ai jamais constaté.

Élie était un homme aimable, grand, blond et d'allure sportive, chaleureux, fin, distingué, doué enfin d'un éblouissant esprit de synthèse. Mon travail sur l'image lui permettant de montrer que le contrôle continu pouvait enrichir notre enseignement, et non l'appauvrir, comme le prétendaient ses adversaires, nous avons toujours entretenu les meilleures relations.

Le Témoin gaulois L'École de la République

Je saisis avec enthousiasme cette occasion de mieux connaître le système dans lequel j'étais engagé, sans me douter que cela me vaudrait de solides inimitiés au S.N.E.S. parmi ceux de nos camarades qui appartenaient au Parti Communiste*⁶ et y étaient absolument opposés, d'autant que le Ministère espérait bien pouvoir ultérieurement étendre cette opération au sacrosaint baccalauréat. Comme nous déjeunions, je dis à un jeune P.E.G. d'Orthez, M. Villaine, avec qui je venais de faire connaissance et qui s'intéressait beaucoup aux problèmes de la lecture de l'image dans l'enseignement du français, que j'aimerais disposer de moyens comme ceux qui étaient déployés à Chambéry pour consacrer un séminaire à ce sujet, puis nous parlâmes d'autre chose et je n'y pensai plus. Mais dans l'après-midi, pendant une pause, il vint me chercher, disant qu'Élie et M. Vacheret souhaitaient connaître mon projet. D'autant plus surpris que je n'en avais aucun, je me rendis à l'invitation et improvisai, en termes très généraux, car je n'avais jamais sérieusement réfléchi au sujet. On me fit le meilleur accueil, et on me pria de mettre cela sur papier. Je consacrai une partie de l'année scolaire à m'informer sur ces questions, qui avaient par bonheur été largement défrichées, mais par des groupes de pionniers comme l'I.C.A.V. de Bordeaux, dirigé par une espèce de gourou qui, à cette époque, dérivait sur les eaux brumeuses de l'idéalisme, jusqu'à admettre que toutes les interprétations d'une image se valaient. Ces équipes n'avaient bénéficié que de soutiens locaux sans trouver les moyens de s'imposer dans la lourde machine de l'Éducation nationale. J'eus la chance de trouver à Saint-Denis des collègues très compétents et tout heureux de pouvoir développer au grand jour des travaux qu'ils ne pouvaient mener qu'en catimini, du fait de la lourde censure exercée par Dumeix. Ce furent Anne-Marie Le Corguillé et René Lucquiaud, qui devaient

Le Témoin gaulois L'École de la République

devenir des amis et sont restés, des lustres après avoir pris leur retraite, passionnés par la pédagogie qu'ils ntinuent d'exercer bénévolement, Janine Coux, le major de ma promotion, qui découvrait ces problèmes mais nous apporta toute sa compétence pédagogique et son intelligence, ainsi que des professeurs de dessin : celui de notre C.E.T. d'application, Gislot, qui est devenu Inspecteur général, et dont le fils devait illustrer, beaucoup plus tard, mon cédérom sur l'image, et les deux professeurs de dessin de l'E.N.N.A. de Paris-Sud, chargée de la formation des professeurs de C.E.T. de cette discipline, enfin deux I.E.T. aussi charmantes qu'efficaces, Mmes Beaupied et Moreau.

Je remis à chaque membre de cette équipe des schémas d'exercices présélectionnés parmi lesquels il fallait faire un choix, et dont nous avons redéfini très strictement les objectifs, les consignes et le protocole. Chaque animateur piloterait un groupe d'I.E.T., de professeurs d'E.N.N.A. et de P.E.G. de Lettres et de Dessin d'art, et j'invitai aussi un psychopédagogue, Lucien Bacherot, grand ami d'Anne-Marie et de René. Enfin j'y associai M. Villaine qui était à l'origine de notre mission et le tins informé de nos travaux préparatoires par courrier.

Alain Élie se montra munificent et mit à notre disposition pour quatre jours un village de vacances dans le site auvergnat, lacustre et bucolique de Confolant, et je fus bien secondé sur le plan technique (où j'étais incompetent) par Rastelli, brave collègue aux allures d'adjudant corse, et surtout Boyé, les responsables de notre département audiovisuel. Je me rendis avec le second au C.R.D.P. de Clermont-Ferrand, qui accepta de nous fournir un matériel audiovisuel relativement important et à Confolant, pour reconnaître les lieux, choisir les salles de réunion des groupes de travail – nous disposerions en outre d'une grande salle de projection pour réunir l'ensemble des participants – et prendre

Le Témoin gaulois L'École de la République

contact avec le directeur pour l'hébergement. J'étais si neuf dans ce domaine que je ne songeai même pas à m'informer sur place des conditions financières de l'opération, à la grande surprise d'Alain Élie, qui dut en débattre par courrier. Enfin M. Vacheret me donna sa bénédiction et pria M. Grand, cinéophile distingué, de présider nos travaux.

Les premières journées de Confolant ont ainsi réuni, du 11 au 14 mars 1975, outre l'équipe d'animation, cinq professeurs de Lettres d'E.N.N.A., sept I.E.T. et quarante-et-un professeurs de C.E.T. Le succès fut si grand qu'on nous demanda de poursuivre le travail entrepris. Les deuxièmes journées d'études se déroulèrent au même endroit, du 9 au 11 mars 1976. Je les fis précéder par un vaste sondage des élèves sur leurs pratiques audiovisuelles qui fut dépouillé par un vacataire payé par Élie et nous nous fixâmes pour objectif de conduire nos collègues à prendre en main les outils audiovisuels et de réfléchir à ce qu'ils pourraient en faire en marchant, c'est-à-dire en élaborant et réalisant – en un temps record mais avec un encadrement technique renforcé – de très modestes projets, tels qu'on pourrait les réaliser avec des élèves : travaux sur la presse (mise en page de Unes), vidéos, montages audiovisuels. On se sépara donc, ayant pris en main les outils, élaboré de très modestes produits et des projets de séquences de travaux de production sur l'image, qui seraient évaluées ensemble l'année suivante. Nous nous sommes donc retrouvés du 9 au 13 mai 1977 pour les troisièmes journées de Confolant, et le bilan parut si positif que le Ministère me demanda de poursuivre. Je déclinai cette invitation, en expliquant que je ne souhaitais pas fonder une chapelle de plus. J'avais en effet, à mon corps défendant, suscité des vocations de *groupies*, et ne me souciais pas de vieillir entouré de dévotes. Toutefois, par reconnaissance, j'acceptai de mettre au point nos résultats en pilotant un GEREX

Le Témoin gaulois L'École de la République

-Image (groupe de recherche et d'expérimentation, dans le jargon du contrôle continu) composé d'une douzaine de personnes, dont nos deux I.E.T., dix P.E.G. du L.E.P. de Champigny-sur-Marne, et Françoise Héritier, la psycho-pédagogue avec qui je travaillais à cette époque. Ce fut aussi une expérience passionnante, parce que notre réflexion s'articulait directement sur l'activité des élèves. Tout au long de ces travaux j'eus à rédiger des comptes rendus qui furent largement diffusés par le Ministère, souvent reproduits sans aucune mention d'origine et firent entrer l'image dans les programmes de français, au L.E.P. d'abord, puis dans l'enseignement général. J'ai rassemblé toute cette expérience, plus quelques éléments d'histoire de l'image sur le cédérom *Lecture de l'image* réalisé au début de ma retraite et encore publié, à l'heure où j'écris, aux éditions Chrysis.

Rentrées solennelles

L'année scolaire commençait toujours, à l'E.N.N.A.de Paris-Nord, par une série de réunions dans le grand amphi. Le directeur, entouré de l'intendant, du sous-directeur, du directeur du L.E.P. d'application et d'une secrétaire de séance, recevait d'abord le personnel enseignant des deux établissements. Il présentait les nouveaux et énumérait pendant une bonne heure les dernières informations, alors qu'une ou deux feuilles ronéotypées eussent suffi à nous les faire connaître. Puis les professeurs du L.E.P. nous quittaient pour se réunir dans le petit amphi voisin, et le jeu des questions-réponses commençait, et durait encore une autre heure.

M Aubain était très soucieux de tenir le temps prévu devant son auditoire. À l'occasion d'une communication que je fis à l'ensemble de nos collègues, il me demanda le temps qu'elle prendrait. « Une heure, lui répondis-je, et on peut prévoir une demi-heure de discussion.

Le Témoin gaulois L'École de la République

– Bon, il faut que je les occupe une demi-heure ! »

Le jour venu, il fit du remplissage pendant trente minutes, puis, se tournant vers moi pour me donner la parole, il me souffla : « J'ai tenu le temps convenu, faites-en autant ! »

Pour en revenir à la séance de rentrée, syndicats et mutuelles installaient leurs stands dans le hall pendant qu'elle se déroulait, et le directeur, entouré cette fois des représentants des mutuelles de l'enseignement (M.G.E.N. et M.A.I.F.) et des professeurs d'E.N.N.A. concernés, consacrait une séance d'amphi de deux heures à chaque section de stagiaires. Comme professeur de français, j'étais tenu d'assister à deux séances au moins (je devais dix heures aux P.E.G. Lettres, et deux aux P.E.T.), mais souvent à bien plus, car je faisais six heures supplémentaires et on a vu que n'eus sous ma houlette que des P.E.T. les deux premières années.

Formateurs de formateurs

Belloc

Issu comme moi de l'E.N.S.E.T., Belloc avait été, paraît-il, un remarquable professeur d'E.N.N.A. et dirigeait une excellente collection de manuels (*Belloc et Nègre*), quand l'occasion lui fut donnée d'entrer au Ministère comme Chargé de mission, ses attributions consistant à superviser tout ce qui concernait les E.N.N.A. qu'il défendit avec beaucoup de conviction et de zèle. À vrai dire il avait beaucoup travaillé pour parvenir à ce poste, et un collègue, alors professeur de lycée, qui l'avait remplacé pendant l'une de ses nombreuses absences, m'a raconté que, comme il lui demandait ce qu'il faisait faire à ses stagiaires, il lui avait répondu avec son accent rocailleux du Sud-Ouest et son ton de fausset : « *Je leur fais Prrroust !* », ce qui n'était peut-être pas le plus urgent pour des professeurs de C.E.T.

Il avait au plus haut point l'esprit de corps, ne doutant pas de

Le Témoin gaulois L'École de la République

l'excellence de la formation qu'il avait reçue et favorisant autant qu'il lui était possible ses anciens condisciples. À peine étais-je nommé à l'E.N.N.A. de Lille qu'il me fit venir au Ministère, me félicita de mes performances au concours, et ajouta qu'un sujet aussi « *brillant* » (sic) que moi ne pouvait pas finir dans la peau d'un prof d'E.N.N.A. Après cette entrée en matière, il me dit qu'il comptait me pousser au Ministère, car il fallait que les E.N.N.A. y soient bien défendues, et en vint au fait : il me proposait, pour commencer, de collaborer à sa fameuse collection. Ses compliments m'avaient mis au supplice, les perspectives qu'il me faisait miroiter me laissaient indifférent, parce que j'aimais trop mon métier d'enseignant pour vouloir entreprendre une carrière administrative, et parce que je sentais déjà les limites des E.N.N.A. et n'avais pas grande envie de me consacrer à la défense d'une institution qui n'avait pas un quart de siècle d'existence mais avait été copiée sur le modèle napoléonien des écoles normales^{*2} Je lui demandai donc, diplomatiquement, de me laisser le temps de la réflexion. L'idée de participer à un manuel ne me laissait cependant pas indifférent, mais j'étais agacé par son discours. Je traçai donc en quelques pages un projet de manuel tout à fait nouveau, bâti sur une typologie des textes et des images que je venais d'ébaucher, et qui devait faire une place égale aux textes (littéraires ou non), aux images et à l'oral. J'ai retrouvé bien plus tard, et avec beaucoup de confusion, le double de la lettre d'accompagnement que je lui avais adressée : c'était un modèle d'impertinence, je lui disais, en quelque sorte, que je ne voulais pas être le Nègre de Belloc. Je n'ai reçu, bien entendu, aucune réponse, mais je le revis plusieurs fois, et je dois dire qu'il fut assez grand seigneur pour avoir toujours toujours traité avec bienveillance le jeune chien que j'étais alors. Quand il prit sa retraite il laissa sa place au collègue et ami grâce à qui je succédai

Le Témoin gaulois L'École de la République

à Belloc au jury du concours de recrutement des professeurs d'E.N.N.A. qui devait être le dernier car, celles-ci étant appelées à se fondre dans des établissements d'enseignement supérieur, on ne fit plus appel qu'à des agrégés, sans concours, pour remplacer les partants : la première collègue ainsi recrutée fut ma remplaçante quand je passai du français à l'informatique.

Un ami, qui eut pour collègue de lycée le fils de Belloc, m'a raconté que ce dernier lui demandait plaisamment, quand il disait l'avoir rencontré : « Alors, comment va mon père ? Était-il très important, aujourd'hui ? »

Michel Boyé

Michel Boyé fut, sans intervenir au plan pédagogique, le grand organisateur technique des trois séminaires de Confolant. Son sens pratique vint corriger ma pusillanimité. À Clermont-Ferrand et à Confolant, il présenta des exigences en personnel, en matériel et en locaux auxquelles je n'aurais pas songé mais qui furent pour beaucoup dans le succès de ces journées. Je tenais à le remercier ici, c'est pourquoi je lui consacre cette notice, bien que, je l'espère, il coule encore une retraite heureuse.

Dumeix

« Les morts sont tous de braves types ! » (Brassens)

Dumeix était un petit homme tout rond et jovial (il prétendait être encore capable de « voir son zizi », mais se vantait) d'une laideur de gnome tout à fait sympathique. À mon arrivée, il me dit ironiquement : « Tu vas te sentir bien seul, ici, il n'y a que des communistes ! », ce qui était exagéré mais prouvait qu'il n'ignorait rien de mon passé. Il ne m'en invita pas moins avec ma femme à la prise de cartes qu'il organisait chaque année pour les stagiaires convertis.

Malheureusement, une militante plus jeune, qui n'était autre que Janine Coux, venait de réformer cette cérémonie qui eut lieu de

Le Témoin gaulois L'École de la République

façon très agréable au théâtre *Gérard* Philipe, si bien que je n'ai jamais connu le vrai style Dumeix, que René Lucquiaud m'a décrit : on se réunissait dans des caves, à la lueur de bougies, et dans ces modernes catacombes, Dumeix faisait un discours fleuve sur le thème : « Que serais-je sans toi, ô mon Parti ! ». Ancien secrétaire de Maurice Thorez, il en tirait un prestige considérable parmi ses camarades, accru par le fait qu'il avait participé activement, à la Libération, à la création, sur le modèle des écoles normales primaires^{*2}, des E.N.N.A. dont il fut un des premiers professeurs. Excellent pédagogue, il se flattait d'avoir fixé « pour cent ans » la pédagogie du français dans les C.E.T.

Il me raconta que son père était un Antillais qui avait fait du cinéma au temps du muet, et que lui-même avait tourné dans un film pseudo-chinois dans les années 20. Je retrouvai ce film à l'I.D.H.E.C.^{*9} sous la forme d'un ciné-roman dont je lui offris la photocopie, et il en témoigna une vive satisfaction. Mais je n'avais pas besoin d'être parrainé dans mon travail, et ma tentative réussie d'introduire la lecture de l'image dans notre enseignement l'irrita d'autant plus qu'elle était soutenue par l'expérimentation du contrôle continu qu'il avait condamnée sans appel, et que plusieurs collègues, à qui il prétendait interdire ce genre de travail, s'étaient engouffrés dans la brèche et avaient contribué à la préparation et à l'animation de mes séminaires. À son départ en retraite en 1980, il fit un interminable discours du plus grand style stalinien^{*4}, et mit en garde ses jeunes collègues contre le culte pernicieux des images.

C'était, malgré sa rondeur et son abord aimable, un fanatique de la pire espèce. Si son parti était parvenu au pouvoir, il aurait été capable de tous les crimes pour l'y maintenir. Il est mort en 2002, ayant perdu la partie, mais est resté attaché à sa foi tant que la maladie d'Alzheimer, qui finit par le réduire à un état végétatif, lui

Le Témoin gaulois L'École de la République

a laissé quelques parcelles de conscience.

Françoise Héritier

Françoise Héritier était une grande fille qui cachait sous des dehors robustes une grande fragilité, comme certains psys, qui semblent ne se consacrer à l'équilibre mental des autres que pour mieux trouver le leur. Adepte de méthodes nouvelles, elle faillit faire étouffer un stagiaire sous des matelas, en essayant de lui faire retrouver « le cri primal ».

Notre expérimentation, qui consistait à recueillir les réactions spontanées des élèves en présence d'une photo, d'un film, etc. pour les analyser avec eux et comprendre ce qui les avait provoquées, la troubla beaucoup car, me dit-elle, la simple présentation d'une photo d'arbre à un sujet non préparé pouvait dresser pour lui des épouvantes. Je tins compte de ces observations en mettant en garde les enseignants contre toute psychanalyse sauvage.

Comme Janine Coux, elle rejoignit son mari à Lyon. C'était une excellente collègue, et j'ai eu de la chance de faire équipe avec elle.

Sciaffer

Mon vieux collègue Sciaffer était un excellent psycho-pédagogue, qui m'avait reçu de façon très chaleureuse quand je l'avais rencontré pour faire connaissance avec les E.N.N.A. avant de me présenter au concours.

C'était en somme une assez sympathique « *crapule stalinienne* »^{*4}, fort aimable quand les intérêts supérieurs du Parti^{*6} n'étaient pas en jeu. Pour les défendre, il utilisait tous les moyens, jouait de son statut d'ancien, et comme Dumeix, en abusait .

Formations de techniciens

Recrutés à l'époque dans les entreprises, et sur concours, ils appartenaient à l'élite de la classe ouvrière, et leur entrée à l'E.N.N.A. leur apparaissait comme une belle promotion sociale,

Le Témoin gaulois L'École de la République

alors que, toutes proportions gardées, on peut dire que nos P.E.G. étaient souvent, comme leurs futurs élèves, recrutés par l'échec (au C.A.P.E.S. et à l'agrégation, toutefois) et que certains s'en trouvaient aigris. Avides d'accéder à la culture générale, les techniciens ne demandaient qu'à apprendre. À peu de frais, je les initiai à la linguistique en leur donnant quelques notions élémentaires qui leur seraient utiles dans leurs relations avec les élèves, au théâtre avec assez d'histoire du spectacle pour les préparer à assister à une représentation qui faisait ensuite l'objet de discussions passionnées, au cinéma, à la peinture via l'impressionnisme, que je leur présentais comme le moment où toute la peinture occidentale a basculé, à la rédaction de lettres et de rapports à partir de leurs problèmes réels, à l'expression orale avec des exercices de diction et un entraînement à l'exposé, etc. J'ai gardé un vif souvenir de deux expériences particulièrement réussies.

Quand je demandais à un groupe de choisir un sujet de rédaction, l'accord se faisait généralement sur une lettre aux éditeurs d'ouvrages techniques pour obtenir des spécimens ou des prix réduits. Cette fois, un stagiaire se leva et nous expliqua qu'il avait fait partie d'un groupe de Résistance, mais que malgré des demandes répétées, il ne parvenait pas à obtenir son homologation. L'affaire étant embrouillée au possible – on le promenait de bureau en bureau depuis des années – il nous fallut plus de deux heures pour la démêler. Puis on se répartit en sous-groupes dont chacun devait produire sa version de la lettre, on les lut et on choisit la meilleure que l'on acheva ensemble de mettre au point. Quelques semaines plus tard notre stagiaire, radieux, nous annonça que son groupe était enfin reconnu !

Une autre expérience m'apprit que l'on ne pouvait à coup sûr prévoir les effets de son enseignement, et qu'il ne fallait jamais

Le Témoin gaulois L'École de la République

désespérer. Pendant tous nos travaux – fort animés – sur l'impressionnisme, j'avais remarqué l'attitude butée, presque hostile d'un stagiaire assis au fond de la classe, et jugeai que pour lui, au moins, l'opération était ratée. Deux ou trois ans après, de passage à Gien où il avait été nommé, je le rencontrai par hasard, dans une rue. Il me raconta qu'une exposition de peinture s'était tenue quelques semaines auparavant dans sa ville, et qu'il y avait emmené sa femme et ses enfants. Bien sûr, ce n'était pas de l'impressionnisme, mais il était tout fier d'avoir pu leur commenter certains tableaux, et toute la famille avait été enchantée de « ce dimanche pas comme les autres ».

Formations littéraires

Quand je pris mes nouvelles fonctions à Lille, je n'y étais nullement préparé. Pour tout bagage, je n'avais que les souvenirs déjà lointains de quatre années d'enseignement du français en lycée technique, quelques observations de classes dans les L.E.P. pour préparer le concours, et le modèle dominant de l'enseignement qui y était dispensé, conformément à la pédagogie mise au point « pour cent ans » par Dumeix.

L'horaire de français, quel qu'il fût, était réparti par tranches égales entre quatre activités :

- la lecture expliquée de morceaux choisis pris dans les manuels dont on reproduisait pieusement les caviardages et les erreurs ; on ne donnait pas ces livres aux élèves, parce qu'il avait été décidé qu'ils ne valaient rien, mais les textes étaient distribués sous forme de polycopiés odorants tirés alors sur une machine à alcool et l'explication était précédée ou accompagnée de travaux de repérage par soulignement ou encadrement en différentes couleurs de mots et expressions ;
- la lecture suivie et dirigée de longs extraits d'œuvres que

Le Témoin gaulois L'École de la République

beaucoup, pour se mettre à la portée des petits prolos, choisissaient parmi les romans les plus faciles, appliquant à des productions de série des méthodes conçues pour les textes littéraires, ce à quoi je me suis toujours refusé ;

- l'étude de la langue : à partir de quelques phrases, on déduisait une règle qu'on appliquait dans de multiples exercices oraux et écrits ;
- l'expression écrite : rédaction traditionnelle, correspondance, notes, rapports, etc.

Pour faire face, à Lille, je faisais largement appel, dans nos préparations, à l'expérience des quelques stagiaires qui avaient déjà enseigné comme maîtres auxiliaires. Car nous donnions un cours par semaine à deux niveaux (C.A.P. et B.E.P.), en présence d'une collègue du L.E.P. d'application charmante et compétente, Mme Bénésy, qui a conservé un grand souvenir des stagiaires de ma première promotion, et d'une psychopédagogue. Pour lancer chaque séquence et chaque type nouveau de leçon, je payais naturellement d'exemple en prenant la classe en main, et le reste du temps j'observais le cours d'un stagiaire et les élèves avec la psy et le reste du groupe. Inutile de dire que chaque prestation donnait lieu à une critique et à des discussions passionnées.

En seconde année, ce rythme était interrompu par un stage d'observation puis, après un regroupement, par un stage en responsabilité couronné par le C.A.E.C.E.T. Bien que je n'aie eu, à l'époque, rien d'original à apporter à mes stagiaires en dehors de la lecture de l'image (je lançai même un ciné-club), j'espère ne pas leur avoir entièrement fait perdre leur temps.

Paradoxalement, je fus beaucoup moins efficace avec ma deuxième promotion, à qui je ne fis cours, heureusement, à raison de deux heures hebdomadaires, que pendant quelques semaines. Car dès juin, ma mutation à Saint-Denis avait été décidée mais, en

Le Témoin gaulois L'École de la République

vertu des errements de l'administration, elle ne devait m'être officiellement notifiée que fin octobre. Pour montrer qu'il ne me tenait pas rigueur de ma défection, le Directeur de Lille me concocta un service consacré presque entièrement aux P.E.T. que mon départ ne perturberait guère, mais il tint à me confier parallèlement une section de P.E.G. que leur professeur principal récupérerait entièrement à mon départ. Un collègue m'ayant dit qu'il y avait beaucoup à prendre dans la Nouvelle Critique, pour le renouvellement de notre pédagogie, j'avais passé août et le début de septembre à la Bibliothèque Nationale, qui dans mon nouveau métier remplaçait la bibliothèque de l'I.D.H.E.C.*⁹ où j'avais eu mes habitudes pendant six ans, à étudier les grands textes fondateurs de cette école. Je tirai de ces premières lectures deux conclusions : ces auteurs n'avaient en commun que d'écrire admirablement et de prendre leurs exemples dans les grands textes classiques, en particulier chez Racine et dans *Phèdre*. Sur quoi, sans trop me soucier de ce qu'ils pourraient en faire avec leurs élèves, je fis à mes stagiaires un beau cours *ex-cathedra* sur *Phèdre* et la Nouvelle Critique. La plupart d'entre eux, frais émoulus de l'université, accueillirent sans déplaisir cette prolongation inattendue de leurs études et les autres, sachant bien que cela ne durerait pas, prirent poliment leur mal en patience.

À mon arrivée à Saint-Denis, j'acceptai avec joie, comme je l'ai dit, de ne me voir confier « que » des P.E.T., et en redemandai l'année suivante, car sans les négliger, je trouvais avec eux le temps de me recycler. Une stagiaire de ma première promotion m'ayant fait observer qu'on attendait aussi de moi que je fasse connaître et expérimenter les nouvelles pratiques pédagogiques, je repris cette fois l'étude de la linguistique structurale et de la Nouvelle Critique à partir des applications que des collègues curieux et ingénieux en avaient tirées pour leur classe, et qu'ils

Le Témoin gaulois L'École de la République

exposaient dans des revues pédagogiques. Toutefois, mon étude initiale des ouvrages de première main me permit de mieux comprendre leurs pratiques, et de garder une distance suffisante par rapport à elles. Par exemple, je n'ai jamais admis que les fonctions du schéma actantiel puissent s'appliquer en analyse textuelle à autre chose que des personnages, c'est-à-dire à des êtres ayant une identité, un corps, un caractère, des sentiments et des passions (de papier, bien sûr). Or une vulgate diffusée par d'obscurs épigones de l'université faisait intervenir l'Amour, l'Honneur, la Haine, la Jalousie, etc. qui sont bien, du point de vue linguistique, des « actants » : mais en les faisant figurer dans le schéma actantiel au même titre que les personnages, comme dans les mystères médiévaux, on reproduisait sans les questionner les vieilles mythologies et idéologies. Autre exemple : si j'ai trouvé dans le structuralisme des méthodes et des outils d'analyse précieux et transmissibles aux élèves (« Je crois que cette fois, on a complètement découpé le poulet ! » me dit avec gourmandise M. Grand), j'ai toujours considéré que l'étude du texte « dans sa clôture » n'était qu'un temps de l'analyse, et qu'il fallait aussi le situer dans l'histoire pour en saisir la signification.

En ce qui concerne l'étude de la langue et l'expression écrite, l'observation des classes me montra que les élèves connaissaient bien les règles de grammaire qu'on leur rabâchait depuis l'école primaire. Le problème était leur application, faute d'automatisme et de motivation. Suivant la tendance qui se manifestait dans les revues pédagogiques, il me parut nécessaire de développer l'expression orale et de motiver l'expression écrite en proposant aux élèves d'autres formes de communication que la rédaction : jeux avec les mots, tracts, affiches... et d'autres destinataires que leur professeur tels que familles, autres classes, journaux, radios, etc.. Dans cette perspective, l'étude de la langue se faisait quand le

Le Témoin gaulois L'École de la République

besoin s'en manifestait.

Au bout de ces deux ans, je me sentis fin prêt et pus revenir aux tâches réputées « nobles » de mon métier. J'avais en effet beaucoup à apporter, désormais, à mes stagiaires, mais du coup il m'arriva, en remettant en cause leurs pratiques, de déstabiliser inutilement de vieux maîtres auxiliaires blanchis sous le harnois et bien incapables de s'amender. Je me souviens en particulier d'un Alsacien d'une cinquantaine d'années, qui portait invariablement un incroyable chapeau tyrolien, et qui avait derrière lui un quart de siècle de loyaux (sinon de bons) services. Je le revis plusieurs années après, au détour d'un couloir, à l'occasion d'un regroupement, alors que je n'enseignais plus que l'informatique. Il me lança, sur le ton de la haine et du défi, qu'il s'était empressé de retourner à ses méthodes éprouvées, et s'en trouvait bien. C'était le temps béni où les élèves étaient assez polis pour subir avec résignation les cours les plus ennuyeux, pourvu que leur dispensateur ait de l'autorité, qualité première de tout enseignant, dont ce malheureux n'était pas dépourvu.

Mais dès la promotion suivante je revins à plus de prudence, après avoir fait mon autocritique, faisant appel de nouveau à l'expérience acquise sur le tas par les anciens auxiliaires, que j'essayai seulement désormais de faire un peu évoluer.

Une année sabbatique (1981-1982)

Recyclage

Étant étudiant, j'avais souvent manifesté contre les « *pinardiens* » de la Halle aux Vins qui ne voulaient pas se laisser expulser au profit de l'université et retardaient les travaux, mais je ne me doutais pas que j'aurais à bénéficier de l'enseignement de ce qui allait devenir Paris VII.

Ce fut une année à la fois merveilleuse (nous retrouvions la vie d'étudiants, et je découvrais des matières pour moi tout à fait nouvelles) et stressante dans la mesure où j'appréhendais de ne pas être à la hauteur de la tâche que je m'étais assignée. Mais je me souviens en particulier avec bonheur des trajets : je prenais le R.E.R. jusqu'aux Halles, traversais la Seine, puis remontais la rive gauche par le quai aux Fleurs jusqu'à Jussieu. Cela me changeait bien de la triste banlieue nord ! Le « stage lourd » auquel je m'étais inscrit visait à former en un an des formateurs en informatique qui porteraient la bonne parole dans les lycées et collèges en voie d'équipement : ils installeraient le matériel – 8 micros et une imprimante – et initieraient leurs collègues en organisant pour eux des stages « légers ». Nous avions une vingtaine d'heures de cours par semaine, et beaucoup de travail à faire chez nous – lectures, algorithmique et programmation. Nous apprenions le langage abscons des systèmes d'exploitation des tout premiers micros et, pour la programmation, le L.S.E. et le Basic. Nos professeurs étaient très compétents sur le plan théorique, mais en général peu soucieux de la manière dont ils transmettaient leurs connaissances, comme il advient souvent à l'université. Mais des formateurs issus de ce même type de stages, et venant des lycées, les secondaient heureusement. Une partie du temps était également consacrée au matériel et à la visite de sites où l'on nous

Le Témoin gaulois L'École de la République

montrait les premières applications pédagogiques de cette technologie.

Requiem pour le L.S.E.

Le L.S.E. (Langage Symbolique d'Enseignement), qu'un collègue ironique, Didi, avait surnommé « *Langage Sans Espoir* » avait été élaboré à l'École Nationale d'Électricité.

Il s'agissait de créer un langage informatique français qui pût faire concurrence au Basic anglo-saxon. Le Ministère de l'Éducation nationale y engloutit des sommes considérables pendant des années avant d'y renoncer. Même les Québécois lui préférèrent une traduction des commandes du Basic qui devenaient, par exemple, « VATEN » au lieu de « GOTO », le Basicois !

Pourtant le L.S.E. était un excellent langage, beaucoup plus structuré que le Basic de l'époque, et faisant appel à un système remarquable de procédures, mais il ne fut jamais implémenté que sur trois ou quatre types de machines.

Chose admirable, nos décideurs s'apprêtaient en 2005 à commettre une erreur encre plus colossale en prétendant créer un concurrent européen de *Google*, au lieu de consacrer leurs crédits à numériser le contenu de nos bibliothèques, que ce système se charge fort bien de mettre à notre disposition sur la Toile !

Séminaire de Poitiers

Avec quelques collègues issus des L.E.P., je profitai de cette occasion pour essayer d'attirer l'attention de la « cellule informatique » du Ministère qui pilotait l'opération « *Informatique pour tous* » lancée par Giscard d'Estaing, sur les besoins spécifiques de l'enseignement professionnel. Seules les E.N.N.A. et 25 L.E.P. devaient être équipés à la rentrée. Le responsable de la cellule informatique était un professeur de mathématiques un peu mégalomane, beau blond mince à superbes moustaches, qui s'était entouré d'un état-major médiocre qui ne risquait pas de lui

Le Témoin gaulois L'École de la République

faire de l'ombre. Il finit par s'inquiéter de notre agitation. Membre du Parti communiste*⁶, il se tourna tout naturellement vers le S.N.E.S., qui lui dépêcha l'un de nos collègues de Saint-Denis, Louis Weber, qui était déjà un « permanent » du syndicat. Weber fit les présentations, il se montra surpris de rencontrer un littéraire, bien que je n'aie pas été seul de mon espèce à suivre ce stage, et nous déjeunâmes tous trois. Il commença à entrevoir les enjeux, et cet entretien le conduisit à réunir les représentants des E.N.N.A. et des L.E.P. concernés pour deux journées qui se déroulèrent à Poitiers les 11 et 12 mars 1982.

Sur les conseils de l'incontournable Alain Élie, qui en assura l'organisation et le financement, je fus chargé d'en rédiger le compte rendu : ce fut, je crois, mon dernier séminaire. J'avais également été désigné comme rapporteur de la commission *Soutien*, et notre travail avait été fort apprécié, d'autant que nous n'envisagions que d'utiliser le matériel « généraliste » prévu par le Ministère. En revanche, les demandes, pourtant minimales, de la commission *Technologie* (tables traçantes, systèmes de pilotage de diapositives, interfaces pour magnétophones, cartes de pilotage pour les automatismes, etc.) firent hurler de rire nos grands chefs : ce n'était pourtant qu'une petite partie de ce qu'il fallut acheter bientôt pour les ateliers.

J'avoue avoir été tenté de travailler à la « cellule informatique » du Ministère, quand son responsable me l'a offert, malgré mon peu d'attrance pour toute tâche administrative, persuadé que j'y serais utile à l'enseignement professionnel, toujours négligé. En fait, je me laissais fasciner par ce qui n'était, comme tout lieu de pouvoir où viennent se faire prendre tant d'ambitions dérisoires, qu'un miroir aux alouettes. Puis on changea d'avis. J'avais eu le temps de juger que la cellule – un homme et sa cour – était inamendable, et je repris avec plaisir le chemin de l'E.N.N.A.

Dispersion de la cellule informatique

Je crains d'avoir quelque peu contribué à la casser.

En effet, quand le ministre de l'Éducation nationale Alain Savary vint à l'E.N.N.A. pour préparer la visite de Mitterrand^{*10}, il m'interrogea au sujet du « stage lourd ». Je lui dis combien j'avais été heureux de le suivre, mais ajoutai, en exagérant à peine, que mes stagiaires apprenaient presque autant de choses utiles avec moi en quinze jours que j'en avais acquises en un an, que des stages courts, et répartis sur l'année scolaire, seraient sans doute plus efficaces, parce qu'ils laisseraient le temps aux stagiaires d'assimiler, et de poser les bonnes questions à chaque regroupement.

Il me fit aussi parler de la cellule informatique, et je lui dis que comme toute « cellule », elle servait surtout le Parti^{*6}, qui l'utilisait pour avancer ses pions, mais que des structures légères et décentralisées dans les rectorats seraient sûrement plus efficaces et moins coûteuses.

J'ignore si cet avis eut quelque effet, mais peu après la cellule informatique fut dissoute, son responsable choisit de pantoufler chez Hachette, je crois, et les stages lourds firent place à des stages courts et fractionnés organisés par la formation continue des rectorats.

Enseignement Assisté par Ordinateur (1982-1994)

Retour au bercail

En septembre 1982, je fis une rentrée remarquée à Saint-Denis. Je l'avais préparée dès le mois de juin en amphi en annonçant à mes collègues que l'E.N.N.A. allait être dotée de huit machines (*Micral 80/22*, les premiers micros français, qui étaient le dernier cri et avaient une mémoire de 64 Ko, chiffre insurpassable en micro-informatique comme nous l'avait savamment démontré l'un de nos formateurs) et d'une imprimante, et qu'un matériel équivalent était attendu pour le L.E.P.

M. Aubain, le directeur à qui j'étais venu annoncer la nouvelle avec un professeur de maths du L.E.P. d'application qui, ayant fait le même stage, devait travailler avec moi, nous avait reçus si fraîchement que mon collègue chercha refuge aux Arts et Métiers et ne reparut plus : comment, nous nous étions amusés pendant un an, et nous venions tout de go lui réclamer deux grandes salles pour exercer nos talents ? Mais je fus plus encore surpris par l'hostilité que je sentais dans l'amphi et la violence de l'intervention d'un collègue des ateliers qui s'en excusa à la sortie : ce n'était pas à l'université de nous former, et ce que j'en avais rapporté ne pouvait pas nous être utile ! Je fis la réponse qu'il ne fallait pas, en lançant que l'université produisant le savoir, il était normal de s'adresser à elle pour apprendre. Louis Weber me fit calmement observer que les usines et les ateliers produisaient aussi du savoir, ce que je reconnus volontiers, et l'incident fut clos. On m'interrogea longuement sur le matériel que nous allions recevoir, et on fut impressionné. Je me rendis compte que, sans m'en douter, j'avais bousculé bien des projets, en tirant du sommeil les uns, et marchant sur les plates-bandes des autres, matheux et techniciens qui avaient un peu bricolé dans leur coin

Le Témoin gaulois L'École de la République

mais qui n'avaient pas voulu renoncer, le temps d'un stage, aux revenus confortables d'heures supplémentaires qui souvent (dans le cas des techniciens) faisaient plus que doubler leurs émoluments. Je compris aussi, à certaines interventions, que l'équipement étant symbole de pouvoir chez mes collègues des ateliers, ils avaient espéré se partager ce maigre matériel – ce qui l'aurait rendu inutile – et y avaient préparé notre chef d'établissement. Heureusement, entre temps, le responsable de la Cellule informatique, voulant mieux connaître le petit monde de l'enseignement professionnel, avait rendu visite en ma compagnie à ce dernier (qui en avait été excessivement flatté) et lui avait rappelé que les instructions du Ministère étaient formelles : le matériel qu'il fournissait devait être groupé dans un seul local, et mis à la disposition de tous, maîtres et élèves. Je décidai donc d'adopter un profil bas, me souvenant des problèmes que rencontrait le service audio-visuel malgré la compétence de ses titulaires, qui circonstance aggravante, n'étaient pas professeurs d'E.N.N.A.

Installation

En conséquence, j'acceptai sans discuter d'être relégué au 4^{ème} étage, alors que les ateliers d'informatique devaient se trouver, selon les textes officiels, en un lieu de grand passage : deux salles du 1^{er}, proches de la passerelle qui donnait accès au réfectoire, m'eussent beaucoup mieux convenu, mais me furent refusées, l'une d'elles étant occupée par une salle de dessin industriel du collège, qu'il était hors de question de déménager.

Mes collègues techniciens n'hésitaient pas à acheter, quittes à surdimensionner leur équipement, les matériels les plus puissants et les meubles les plus beaux. Il est vrai qu'ils récoltaient la taxe d'apprentissage dont tous bénéficiaient, et mon département en particulier, et se donnaient beaucoup de mal pour cela.

Le Témoin gaulois L'École de la République

D'emblée, j'avais choisi la politique opposée et refusé le mobilier coûteux dont M. Aubain voulait équiper les salles du premier : je réussis à le convaincre qu'il serait préférable de mettre en place de grands plans de travail dont je lui fournis les dimensions, que nos A.T.O.S. ont construits à peu de frais, qui se sont adaptés sans problèmes aux six générations d'ordinateurs que nous avons accueillies, et qui servent encore. Alain Saustier, le collègue qui me rejoignit deux ans plus tard, ne se souciait pas moins des deniers publics, et nous avons toujours acheté des clones, qui marchaient aussi bien que des machines de marque.

Initiation des collègues

Puis je décidai de ne pas participer au stage d'initiation de mes collègues, qui devait se dérouler dès la rentrée, et de laisser cet honneur à mes camarades de promotion, qui ne demandaient que cela, très flattés d'inaugurer leur nouvelle carrière en formant... des formateurs de formateurs. Bien m'en prit, car ces derniers étaient extrêmement humiliés de se retrouver en situation d'apprentissage, sous la houlette d'hommes (et bien pis, de femmes !) qui auraient pu être leurs stagiaires et l'atmosphère d'hostilité était à couper au couteau, d'autant que les formateurs novices, qui n'avaient jamais eu affaire à des adultes, les traitaient comme leurs élèves.

Le département E.A.O.

Fonctionnement

Quand ils furent partis, j'organisai un « stage balai » pour ceux de mes collègues – une quinzaine – qui n'avaient pas pu ou voulu participer à la grand messe. Ce stage eut l'heur de plaire. Didi le matheux, qui en savait plus que moi, voulut bien approuver mon travail, tout en me faisant observer, rêveur : « C'est drôle, tu parles par métaphores ! » J'aurais pu lui rétorquer que les sciences ne procèdent pas autrement (le plus court chemin d'un point à un

Le Témoin gaulois L'École de la République

autre, champ magnétique, etc.) mais je me contentai de répondre : « Que veux-tu, on ne refait pas un littéraire ! » Enfin, j'annonçai que je ne planifierais pas les stages de l'année comme on le faisait à l'audiovisuel, mais que je ne travaillerais avec les stagiaires que par contrats passés directement avec les professeurs responsables des formations, ce qui acheva de me gagner tous les cœurs, d'autant plus que j'avais refusé le titre (officieux) de responsable du département Informatique, que M. Aubain m'avait pompeusement décerné, pour baptiser ce département « E.A.O. » ce qui revenait à reconnaître que seuls mes collègues pouvaient maîtriser l'informatisation prévisible de leurs départements, et était d'ailleurs plus conforme à ce que je pouvais offrir.

On a parlé depuis de T.I.C.E. (Technologies de l'Information et de la Communication pour l'Enseignement) puis des E.I.A.H. (Environnements Informatiques pour l'Apprentissage Humain). Ces changements de sigles ne résultent pas seulement de modes : ils reflètent l'évolution des moyens et des ambitions.

Je tenais à marquer les limites de ma tâche et de mon savoir vis-à-vis de mes collègues, l'informatique et ses applications étant des domaines qui les excédaient infiniment. Cela n'empêcha pas mon directeur de m'inscrire à mon insu au *Who's Who ?* comme *directeur informatique* (sic) de son établissement, ce qui me valut un courrier publicitaire abondant, jusqu'au-delà de la retraite !

Pendant deux ans je gardai, à la demande de M. Aubain, deux heures de français, où je découvris le public merveilleux des horticulteurs : ils étaient titulaires d'un B.T.S.^{*8}, et ce furent vraiment les deux groupes les plus charmants que j'aie connus. J'assurais des permanences dans mes deux grandes salles où j'accueillais quelques collègues et stagiaires que j'aidais à résoudre leurs problèmes. Les premiers contrats furent bientôt passés, et les stages commencèrent. À l'époque, on ne disposait que de

Le Témoin gaulois L'École de la République

quelques outils pédagogiques dérisoires bricolés par des enseignants, et l'essentiel de la formation portait sur la prise en main, alors délicate, des machines (le système d'exploitation français de nos *Micral, Prologue*, qui fut d'ailleurs le premier en micro-informatique à gérer des réseaux, était d'une telle complexité que MS-DOS devait nous paraître plus tard franchement convivial) et la programmation, que j'enseignais en faisant élaborer progressivement un Q.C.M. par les stagiaires, qui pouvaient ensuite l'expérimenter avec des élèves. Bientôt, des stagiaires et des professeurs entreprirent des programmes plus ambitieux, et me demandèrent de l'aide. À la fin de la deuxième année, M. Aubain, dopé par la visite de Mitterrand^{*10}, me fit venir et me confia qu'il avait pris une grande décision : les salles d'informatique étant trop excentrées, il avait jugé bon de les transporter au bout du couloir du premier, près de la passerelle du réfectoire. Je reconnus bien volontiers, après un instant de réflexion, que l'idée était excellente, et lui expliquai que justement je recevrais à partir de la rentrée toutes les sections, à leur demande, pour des stages d'une à trois semaines. Nous convînmes que je n'aurais plus de temps à consacrer au français, et qu'il me deviendrait bientôt difficile de faire face à la demande. Il accepta aussi d'ajouter à mes deux salles une petite salle contiguë où j'avais déjà mes habitudes, y ayant reçu les horticulteurs. Ainsi était-il préparé (ce n'était pas superflu !) à la demande qu'allait lui présenter Alain Saustier, qui fut l'un des derniers bénéficiaires d'un « stage lourd », qu'il fit à Paris-XIII-Villetaneuse. J'ajoute que je n'eus jamais qu'à me féliciter de mes relations avec notre chef d'établissement : c'était un homme actif, soucieux de la bonne marche de l'école, et qui vous soutenait à fond dès lors que vous lui présentiez un dossier solide à l'appui de votre requête.

Journalistes de télévision

Un jour, la Cellule informatique me demanda si j'accepterais de recevoir en surnombre dans un stage de premier niveau une dame qui le souhaitait, et bien sûr je n'y vis aucun inconvénient. Ma nouvelle recrue était une jeune femme des plus agréables, qui suivit le cours de la première demi-journée avec beaucoup d'application. Je l'invitai à déjeuner dans mon troquet habituel, ce qu'elle accepta avec empressement. Comme je lui demandais, pour couper court à ses compliments, ce qui l'avait conduite à s'intéresser à l'informatique, elle me dit qu'elle était Mme Chevalet :

« Ce nom ne vous dit rien ?

– ???

– Vous regardez la télévision ?

– Oui, sans doute !

– Sur quelle chaîne regardez-vous les infos ?

– Ma foi, cela dépend de l'heure...

– Et vous n'avez jamais suivi la chronique de M. Chevalet ?

– C'est bien possible, mais son nom ne me dit rien ! »

Quand elle fut remise de sa surprise, elle m'expliqua que son mari, qui tenait une rubrique de vulgarisation scientifique, souhaitait produire une série d'émissions sur les applications pédagogiques de l'informatique, et cherchait quelqu'un pour en élaborer le scénario. J'eus beau lui représenter que j'avais beaucoup de travail et peu d'idées, elle insista tellement que je finis par me rendre à son invitation dans un restaurant proche des Champs-Élysées où se retrouvaient les journalistes de télévision, en m'adjoignant un professeur de mathématiques du L.E.P. qui avait déjà travaillé sur ce sujet pour le C.N.D.P.

Nous fûmes accueillis par l'illustre Chevalet et deux ou trois de ses collègues. Le repas fut excellent, mais gâté par l'incroyable

Le Témoin gaulois L'École de la République

vanité de nos hôtes, si différents de leurs collègues techniciens que je connaissais bien depuis mon passage à Vaugirard et de leurs confrères de la presse écrite rencontrés jadis à *Libération*. Ces messieurs se considéraient comme d'immenses vedettes, et attendaient que nous participions aux éloges qu'ils s'adressaient mutuellement. Incapable de travailler avec de telles gens, je déclinai fermement la proposition de participer à l'entreprise, mon collègue n'avança que quelques idées très floues, et nous nous quittâmes fort mécontents les uns des autres. Finalement, ce fut Daniel Dieudonné, le meilleur formateur non universitaires de Paris XIII, qui prit la relève, et fit un excellent travail.

En équipe avec Alain Saustier

L'arrivée d'Alain Saustier en E.A.O., qui coïncida avec l'apparition de nouveaux matériels, de logiciels et progiciels plus puissants, l'informatisation des ateliers dont tout l'outillage était devenu obsolète du jour au lendemain (comme d'ailleurs mon premier équipement qu'il fallut bientôt renouveler), ont donné un essor considérable à notre département, où nous instituâmes un libre service pour les stagiaires quand des machines étaient disponibles. Ils s'engageaient du même coup à recevoir des élèves du L.E.P. en notre absence et à en prendre la responsabilité. Les stages étaient d'autant plus longs et nombreux que les stagiaires en redemandaient et que leurs professeurs en reconnaissaient la nécessité.

Je tiens ici à rendre hommage à cet ami, psycho-pédagogue d'origine, qui s'était intéressé à l'informatique bien avant moi et introduisit l'emploi de documents de travail copieux dont nous nous partageons la rédaction. Mais l'initiation au MS-DOS restait incontournable, et nous avons continué, avec la programmation, de mieux faire connaître les possibilités de l'informatique aux nouveaux utilisateurs et d'aborder les problèmes pédagogiques.

Le Témoin gaulois L'École de la République

Si je restai par « droit d'ancienneté » responsable de notre département jusqu'à mon départ, nous savions tous qu'il était, et de loin, le plus compétent. D'ailleurs ce titre n'avait aucune valeur officielle.

De l'E.N.N.A. à l'I.U.F.M.

La transformation de l'E.N.N.A. en I.U.F.M. remet en cause notre organisation d'autant que nos collègues, que nous avons formés, s'étaient équipés de leur côté. Mais surtout, ce fut la politique de l'enseignement supérieur qui appauvrit notre travail, en le cantonnant dans deux ou trois tâches répétitives. Enfin, méprisant les « PRAG » (pour « professeurs agrégés » travaillant à l'université : pour nous, qui décidions jusque-là, sous le contrôle de l'Inspection Générale, du recrutement, de la formation des maîtres, de la pédagogie, et participions à l'élaboration des programmes des L.E.P., ce statut était tout le contraire d'une promotion), le nouveau directeur chargea un jeune collègue qu'il avait amené d'Antony de la formation des professeurs de lycées techniques, tandis que le vivier des professeurs de L.E.P. se dépeuplait avec le déclin programmé de ces établissements : notre département n'a donc pas survécu au départ en retraite d'Alain Saustier, et nos anciennes salles furent entièrement consacrées au libre service. Mais j'ai la faiblesse de croire que nous n'avons pas démérité, et que j'ai mille fois remboursé à l'État l'investissement qu'il avait fait dans ma formation, car le genre de stages que nous organisions était alors payé très cher dans les entreprises.

Je tire ma révérence

L'I.U.F.M. succédant à l'E.N.N.A. réduisait donc comme une peau de chagrin la formation en informatique que nous assurions. Le temps consacré à chaque groupe de stagiaires passa d'une moyenne de deux semaines à une vingtaine d'heures pour tous. Il

Le Témoin gaulois L'École de la République

n'était plus question de donner un minimum de culture informatique, ni même de montrer aux professeurs stagiaires ce qu'ils pouvaient faire de ce nouvel outil avec leurs élèves, encore moins de les initier à la programmation. Chaque stage avait un contenu obligatoire et étrié : traitement de texte, tableur et base de données ! J'étais habitué de longue date à être entièrement maître de mon travail et cette tutelle mesquine m'était insupportable. L'idée des réformateurs était que l'utilisation pédagogique de l'informatique revenait aux formateurs de chaque discipline. Le résultat est qu'en français, à l'heure où j'écris, peu de professeurs de lycée et de collègue ont recours en classe aux « technologies nouvelles » (sic). Nous nous sommes réfugiés, avec Alain Saustier qui développait son logiciel en répondant à mes demandes, ou en les devançant, ou en enrichissant son produit de fonctions utiles auxquelles je n'aurais jamais pensé, dans le développement d'un hypertexte d'*Approches des textes*^{*11} où je rassemblais l'essentiel de ce qui était transmissible du peu que je savais dans ce domaine. J'avais aussi en tête un projet d'initiation à la *Lecture de l'image*. À soixante ans je comptais, grâce à mes années d'E.N.S.E.T. et à mes campagnes, quarante années de service, et avais atteint un indice inespéré (hors classe) dans ma catégorie. Rien ne me retenait donc, pas même la relation si stimulante avec les jeunes : le contact était devenu trop bref et superficiel, et je ne revoyais que des maniaques de l'informatique, de ces malheureux qui, incapables d'établir des rapports humains avec leur famille, leurs collègues et leurs élèves, venaient se réfugier dans le pseudo-dialogue avec la machine, et y passaient leurs nuits. C'est donc sans regret que j'ai quitté, en me déroband à la cérémonie des adieux, ce métier que j'ai tant aimé.

[Le Témoin gaulois](#) L'École de la République

POST SCRIPTUM

Le Témoin gaulois L'École de la République

En entreprenant le récit de plus d'un demi-siècle de fréquentation de l'école, j'ai voulu compléter la liste des témoignages que j'ai consacrés à ce que j'ai connu de mon époque. Peut-être espérais-je aussi que quelques bribes de mon expérience d'enseignant pourraient se révéler utiles à de jeunes collègues, ou du moins les intéresser. Mais j'en doute à présent : les temps ont bien changé et les solutions aux problèmes éducatifs actuels seront trouvées dans une recherche partant du présent pour aller vers l'avenir, et non dans les grimoires du passé. Pourtant, avant de fermer ces pages, je voudrais revenir une dernière fois sur quelques points et dire, au risque de me répéter, quelques convictions que j'ai tirées de ce parcours.

Sur l'école primaire

Je pensais n'avoir rien à ajouter, mais j'ai reçu deux nouveaux témoignages de Jacques Lefort, que j'ai côtoyé sans le connaître à Saint-Ferdinand et dont je fus le condisciple à Chaptal :

1er texte :

« À propos de St-Fer ! je me souviens en 1939 avoir porté un bon nombre de vieilles casseroles en fer et cuivre pour "forger l'acier victorieux !" contre des bons de loterie, aussi de l'hiver 42 – il fallait traverser l'avenue des Ternes avec de la neige jusqu'aux cuisses – et de deux chenapans en 7^{ème} ? Duval et Sorlier qui exhibait un pistolet volé à son père, le propriétaire du ratodrome et frère du célèbre graveur qui a laissé d'intéressants Mémoires d'un homme de couleur (Le Pré aux Clercs) sur les Ternes, et aussi des profs fachos en 41-43 avec petite moustache à la Hitler »

Pour ce qui est de la moustache, mon père et notre concierge portaient aussi la moustache « à la Charlot » qui était alors fort à la mode : devaient-ils se raser parce qu'un fou dangereux^{*5} l'avait adoptée ? Chaplin s'est d'ailleurs vengé comme on sait de ce vol.

2nd texte :

« Pour illustrer les mémoires de St-Fer : les maîtres en 1942 avaient inventé

Le Témoin gaulois L'École de la République

des jeux cruels :

1- les élèves qui arrivaient en avance sur l'horaire de l'école étaient mis en retenue ! ayant subi la punition je le relatai à mon père qui écrivit une lettre au maître en précisant que nous n'étions pas au chemin de fer ! à quoi le maître me dit en lisant la lettre : "quel con !"

2- à la mise en rang dans la cour le maître sifflait, il fallait ne plus bouger, et pour avoir passé d'une jambe sur l'autre je reçus une gifle mémorable.

De vrais fachos !

Plus drôle : les pupitres étaient parfois percés par des élèves sur le bord de 2 petits trous reliés, un horizontal l'autre vertical ; on faisait un petit cornet en papier plein de craie pilée introduit dans le trou vertical et on soufflait dans le trou horizontal d'où un "joli" nuage de craie !!!

Mon frère avait reçu de son parrain un moule à soldats de plomb il m'est arrivé de dérober – c'est vilain – un ou deux encriers en plomb des pupitres de la classe !

Et que dire des WC sans papier dans un état lamentable ! »

Que dire, en effet, sinon que nos souvenirs coïncident, mais que j'avais oublié certains aspects anecdotiques et, moins délicat sans doute, les aspects les plus fâcheux ? Quant aux chiottes, en comparaison de celles de la caserne Charras, elles étaient d'une propreté helvétique, et si celles de Saint-Denis au temps de l'E.N.N.A. étaient bien entretenues, elles n'eurent plus rien à envier à celles de st-Fer à partir de l'institution des I.U.F.M. !

Sur l'E.N.S.E.T.

Si d'aventure d'anciens élèves de cette école lisent les lignes que je lui ai consacrées, ils me trouveront peut-être bien sévère et même injuste au sujet des trois premières années que j'y ai passées, et ils auront peut-être raison. Pourtant ces années comptent parmi les plus belles de ma vie :

*« Eh quoi, je fuyais l'école
Comme fait le mauvais enfant »*

Le Témoin gaulois L'École de la République

décompressant après deux années de Prépa !

De la dernière année, qui fut celle de mon premier contact avec le métier, et où je me remis sérieusement au travail, j'ai gardé en revanche un très bon souvenir.

Sur la discipline

Certains stagiaires novices attendaient de nous des recettes pour venir à bout des classes turbulentes. Tout ce que je pouvais leur conseiller était de ne rien laisser passer au départ, quitte à desserrer progressivement les boulons ensuite, sachant bien que chaque individu étant unique, on ne pouvait décider à l'avance, à la place d'un stagiaire de ce que serait sa relation à chaque groupe : cela se joue sur place.

Je me suis bien gardé de leur raconter une anecdote qui ne me fait pas honneur, que je regrette profondément, mais que je me résous à rapporter ici parce qu'elle montre à quel point une même réaction peut se révéler salutaire ou destructrice selon les cas.

J'ai raconté comment vingt-huit mois d'esclavage militaire avaient conditionné mon comportement, mais je ne savais pas encore à quel point j'avais, à mon insu, intériorisé certaines façon de penser. Trois ans après mon retour, il advint qu'à Nogent-sur-Marne je vis entrer dans ma salle une classe de seconde qui n'avait jamais posé de problème mais qui, ce jour-là, se montrait extraordinairement excitée : on ne sait jamais ce qui s'est passé dans un groupe quand on le reçoit pour une heure ou deux. Ne pouvant obtenir le silence, je pris vivement à partie un élève qui, pour le moins, participait très activement à l'agitation. Selon la règle du jeu, il se mit à protester comme un beau diable de son innocence. Excédé, je lui lançai sans avoir eu le temps d'y penser : « Tenez-vous à carreau, sinon je vous briserai ! » Saisis, tous les élèves se calmèrent instantanément, et je pus commencer mon cours. Quant à mon contradicteur – c'était un garçon intelligent et

Le Témoin gaulois L'École de la République

sympathique – non seulement il se tint « à carreau » ce jour-là et par la suite, mais il travailla de façon exemplaire, et je lisais dans ses yeux quelque chose comme de la gratitude.

Au cours de ma seconde année de formateur, à Lille, nous avons eu à intervenir dans une classe de C.A.P. particulièrement agitée et bavarde, qui déstabilisait complètement les stagiaires. Craignant l'effondrement de ces derniers, j'obtins du directeur, avec l'accord de la maîtresse d'application, le partage de cette classe en deux groupes, mais le premier tronçon que nous avons pris en charge réagissait comme un ver coupé en deux ! Après le cours, je m'en pris à l'un des agitateurs et pour couper court à ses protestations, lui lançai, très consciemment cette fois, la formule qui m'avait si bien réussi huit ans plus tôt. L'élève se calma instantanément, mais se recroquevilla, garda par la suite la même attitude, et je m'avisai trop tard que je l'avais profondément humilié. J'aurais voulu lui faire comprendre par la suite combien je regrettais cette violence verbale, mais je n'intervenais à ce moment dans sa classe que comme observateur du travail des stagiaires, et bientôt le groupe se dispersa dans les C.E.T. de la région pour des stages en responsabilité, si bien que je n'ai jamais revu ce garçon.

En y réfléchissant, je crois que le premier, qui se savait appelé à être un cadre, a pris ma réflexion comme un rappel au respect d'une hiérarchie à laquelle il comptait bien appartenir, et m'a su gré de m'être comporté en chef, tandis que le second, qui serait probablement soumis toute sa vie aux vexations des petits chefs, n'a vu en moi que l'un d'eux. Et de fait, j'en étais encore à considérer que les élèves n'avaient droit à la parole que dans les cours d'expression orale ou quand on les questionnait, et ils devaient lever le doigt si la question était lancée à la cantonade ! Cette conception de l'enseignement restait d'ailleurs, peu après Mai 68, largement dominante.

Le Témoin gaulois L'École de la République

Sur la formation des maîtres

Je ne doute pas que l'université française ait eu de bonnes raisons de se débarrasser – contrairement à d'autres – de tout souci de formation générale des étudiants. Il semble que, du moins dans les sciences dites « molles », de même que chaque professeur enfourche son dada, ce qui est légitime, chaque étudiant choisisse en toute liberté les briques avec lesquelles il édifiera sa propre formation. Il se peut qu'avec de telles pratiques on puisse fabriquer d'excellents spécialistes, quoique j'en doute : les aigles ne sont pas myopes. Mais s'agissant de professeurs des écoles, des collèges et des lycées, cela donne des résultats aberrants.

C'est ainsi que j'ai rencontré une candidate au concours d'entrée à l'E.N.N.A. qui, ayant à expliquer une belle page de *L'Éducation sentimentale* de Flaubert, se révéla incapable de comprendre l'épisode qui lui était proposé. Elle n'était pas sottre, avait lu tout le roman qui était au programme du concours, mais il s'avéra qu'elle n'avait aucune idée de l'époque à laquelle il se déroulait, ni de ce qui s'était passé au temps de la Deuxième République, ni des régimes qui l'avaient précédé, ni de ceux qui l'avaient suivie. Surpris, je lui dis :

« Mademoiselle, vous êtes bien titulaire d'une licence d'histoire ?

– Oui.

– Qu'avez-vous étudié ?

– Les religions amérindiennes.

– Pouvez-vous me parler de Tlaloc ?

– C'est le Seigneur de la pluie... »

Sur ce sujet, elle était intarissable, et je dus l'arrêter.

Ce qui me paraît ressortir de cette anecdote, c'est qu'une spécialisation trop précoce avait tué dans l'esprit de cette jeune femme tout intérêt pour l'histoire.

Nous avons eu affaire à des stagiaires qui ne connaissaient que

Le Témoin gaulois L'École de la République

des nouvelles, des spécialistes de la poésie ignorant toute autre forme de littérature, et l'on m'a parlé d'une élève qui a passé brillamment l'épreuve d'histoire au bac en traitant de la coiffure féminine au temps de Marie-Antoinette, sujet que sa professeure d'histoire avait inscrit à son programme parce que, sans doute, elle avait eu à rédiger un mémoire sur cet aspect important du règne de Louis XVI.

Un enseignant du primaire et du second degré doit plus que jamais, au temps d'Internet, apporter à ses élèves des repères, structurer leur esprit, élargir leur curiosité : ce ne sont pas d'étroits spécialistes qui le peuvent, et les futurs enseignants devraient, me semble-t-il, recevoir d'abord, dans leur discipline, une nourriture suffisamment variée et ouverte.

Informatique, Français, Histoire et Géographie

L'ordinateur, dans beaucoup de classes de français, d'histoire et de géographie, est réservé à des devoirs à faire à la maison. Il s'agit en général de recherche d'informations sur Internet, à partir de questionnaires fort habilement conçus. C'est à coup sûr un travail utile, mais j'y vois deux objections. D'une part, comme on ne peut exiger de chaque famille qu'elle fournisse à chaque enfant le matériel approprié, on en est réduit à dispenser de ce travail les élèves qui ne sont pas équipés : c'est aller exactement à l'encontre du projet éducatif qui, dans une démocratie digne de ce nom, devrait viser à l'égalité des chances. J'y avais pensé dès 1984, et j'avais saisi l'occasion de dire à Alain Savary, entre deux portes, que l'ordinateur serait une source supplémentaire de discrimination sociale, sauf à en équiper chaque élève. D'autant que ceux qui remettent des rédactions ou des dissertations écrites en traitement de texte ont un immense avantage sur ceux qui n'ont qu'un crayon bille à leur disposition.

D'autre part, j'ai le plaisir d'observer mon petit-fils dans ce genre

Le Témoin gaulois L'École de la République

d'exercice. À douze ans, il est capable de réunir en un clin d'œil les bonnes réponses à de tels questionnaires, sans même se donner la peine d'en lire le contenu ! Il est vrai, toutefois, qu'il s'agit d'un entraînement utile à la collecte d'informations, et que celles-ci sont reprises en classe. Une amie, professeur d'Allemand, me disait que les jeunes habitués à l'ordinateur ont pris l'habitude de ne mobiliser que leur mémoire immédiate, aux dépens de la mémoire longue. C'est inévitable, si l'enseignement ne vise pas aussi à les faire réfléchir sur ce qu'ils pêchent en ligne !

Il s'agit sans doute de maladies infantiles, et je fais confiance à mes jeunes collègues pour y remédier à moyen terme. Mais le moins qu'on puisse dire est qu'on ne les y aide pas.

Sur la pédagogie

Je recommande, tant qu'il sera disponible, la lecture du blog

<http://lycee-electrique.blog.lemonde.fr/2011/04/26/>

qui rapporte sous forme d'interview l'histoire de Mme Sabardeil, fille d'ouvrier, ex-militante maoïste à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud^{*7}, nommée au sortir de cette école au Lycée Romain Rolland, site « *sordide* » situé dans la Z.E.P. de Goussainville – « *J'aurais tout fait pour partir mais c'était impossible. Il faut un capital de points pour espérer une mutation. J'en avais pris pour six ou sept ans.* » – et qui s'est attachée à ses élèves au point d'y faire toute sa carrière.

Elle est restée fidèle à ses idéaux soixante-huitards, non sans apprendre en route quelques petites choses, comme l'utilité des C.R.S. qui vinrent délivrer l'établissement des « *barbus* » lors de l'affaire du voile islamique, et les vertus d'« *une charrette de conseils de discipline* » pour mettre au pas des élèves violents.

Ce n'est pas sans émotion que j'ai lu : « *A partir des années 1999, 2000, la proviseure nous a proposé des **classes à projet** et ça a été la révélation. Ça nous a tiré vers le haut.* », car à l'E.N.N.A. nous

Le Témoin gaulois L'École de la République

expérimentations avec les élèves la pédagogie de projet depuis les années 1970. Certes, nous n'avons rien inventé : toutes les revues pédagogiques, florissantes au lendemain de 1968, s'y intéressaient, et elle remontait au moins aux années 1920 et aux travaux de Célestin Freinet (1896-1966) ! Mais du moins, les stagiaires que nous formions en ont eu la connaissance et la pratique plus de vingt ans avant qu'elle atteigne Goussainville !

Rester ambitieux

Je ne puis enfin que souscrire à ce jugement de cette remarquable collègue : *« En lettres, on est obligé d'apprendre aux élèves tout un tas de procédures qui sont pour moi des tue-littérature. On peut prendre du plaisir à lire parce qu'un texte nous parle mais quand on doit d'abord le disséquer avec tous ces instruments, le texte meurt. Je ne vois pas comment les élèves peuvent avoir envie de lire après ça. Mais les épreuves du Bac avaient changé, il fallait qu'ils acquièrent ces nouvelles compétences. »*. J'ai contribué selon mes moyens, et dans l'enthousiasme de la révolution structuraliste, à introduire ce « jargon », mais j'y voyais le moyen de faire comprendre aux élèves des milieux les plus démunis ce que leurs professeurs attendaient d'eux, les autres tenant plus ou moins ce savoir de leur famille. Sans un minimum d'outils mis à la disposition des enfants et des adolescents, le professeur qui se livre à une explication de texte ressemble à un prestidigitateur tirant lapins, colombes et fichus multicolores de son chapeau. Mais une boîte à outils bien adaptés n'a rien à voir avec le fatras dont on accable les jeunes, ni avec des exercices desséchants et stériles empruntés à la recherche, qui procède à ses dénombrements à l'aide de logiciels... Reste que c'est d'abord l'émotion ou l'éblouissement du texte qu'il faut faire ressentir dès la première lecture, et que c'est en définitive le sens qu'il faut découvrir ou produire au terme de l'étude.

Cela suppose qu'on propose à tous, comme l'exigeaient de nous

Le Témoin gaulois L'École de la République

les vieux militants de *Libération*, le meilleur de la culture littéraire. Au lieu de faire lire aux élèves de collège, comme je le vois, *Gilgamesh*, épopée de 3 000 vers, dans une version contractée de 130 pages en « français facile », ce qui ne peut susciter que l'ennui, sous prétexte de les ouvrir à d'autres cultures, mieux vaudrait prendre un court extrait d'une traduction intégrale de l'original, comme le suggèrent les instructions officielles, et le comparer éventuellement à un autre extrait d'une chanson de geste !

À cet égard, l'expérience conduite au lycée Denis Diderot, dans les quartiers nord de Marseille (encore un lycée de Z.E.P.) et rapportée dans le moyen métrage *Nous, princesse de Clèves*, me paraît exemplaire. Bien sûr, un observateur tant soit peu attentif en saisira vite les limites : sur deux classes (première et terminale) engagées dans cet atelier de lecture, on ne voit s'exprimer guère plus d'une dizaine d'élèves, et seulement deux familles. Mais avec quelle sensibilité au texte, dans lequel tous ces participants se reconnaissent ! Je suis persuadé que les grands classiques offerts aux classes des vieux lycées bourgeois ne touchent guère plus de monde : que voulez-vous, la grâce littéraire n'est pas accordée à tous, comme le prouve l'attaque fameuse d'un beauf à laquelle ce travail d'enseignants, précisément, répond. Cette chance d'accéder à la beauté et à une forme de liberté ne doit pas être réservée aux enfants de notre prétendue « élite » sociale, tous y ont droit.

Ces deux exemples me conduisent à m'insurger contre cette idée reçue selon laquelle on devrait envoyer « les meilleurs professeurs » dans les quartiers déshérités, et contre ces classements truqués des établissements à partir de la « valeur ajoutée » qu'ils apporteraient à leurs élèves. Mon collègue Gobain, homme de grande culture, pédagogue dont je n'ai pas atteint la cheville, et qui a fait toute sa carrière au lycée technique de Bourges, me disait un jour, pour répondre à mes angoisses de

Le Témoin gaulois L'École de la République

débutant : « Tu sais, les élèves poussent tout seuls, quoi que l'on fasse ils progressent d'eux-mêmes. » Et c'est vrai d'un public privilégié, qui trouve dans la culture familiale tout ce qu'il lui faut pour s'épanouir. Il y a dans les lycées des beaux quartiers, comme ailleurs, d'excellents et de médiocres professeurs. Si leurs résultats sont statistiquement meilleurs, c'est qu'ils ont au départ des élèves mieux adaptés à l'institution scolaire. Et il n'est pas certain que les « meilleurs professeurs » ne se casseraient pas les reins sur un public de Z.E.P. !

Au contraire, pour faire face dans les établissements de nos « banlieues » sans tomber dans la dépression et le désespoir, il faut énormément de santé, de courage, de travail et de talent, et chaque élève tiré d'affaire et conduit à un diplôme équivaut à plus de cent réussites dans un établissement de centre ville.

Mais l'école ne peut pas tout à elle seule. Son délabrement actuel résulte d'une politique aveugle et reflète la société déglinguée dans laquelle elle agit.

Paris, le 28 avril 2011

J'apprends, à l'occasion de la célébration du cinquantième anniversaire de ces événements, sous la forme d'un « 32 mai 1968 » organisé à l'E.N.S. Louis-Lumière que celle-ci s'est transportée à Saint-Denis, Cité du cinéma... en 2012 !

NOTES

Le Témoin gaulois L'École de la République

Ces notes figurent, en tout ou en partie, sur d'autres livres, mais j'ai cru utile de les reproduire ici, pour le confort du lecteur.

***1 Certificat d'Études**

Le Certificat d'Études qui se passait à douze ans du temps de mon père et à quatorze dans mon enfance était le couronnement des études primaires, les seules qui fussent obligatoires. Sous la Troisième République, et dans les années quarante encore, en milieu rural, c'était un événement plus important que la conscription : l'avenir de beaucoup d'enfants en dépendait, car il donnait accès à la fonction publique. Le fait que je ne l'aie jamais passé désespéra longtemps mon oncle Roullot, qui ne fut un peu rassuré que lorsque, le premier dans la famille, je passai le bac.

***2 École normale primaire**

L'École normale primaire recrutait alors par concours les futurs instituteurs, à l'entrée en seconde, ou après le bac, les études se terminant par une année de formation professionnelle, avec des stages en situation.

Les élèves-maîtres y étaient rétribués, et s'engageaient à enseigner pendant dix ans au moins (comme ceux des E.N.S.*7). Dans les milieux populaires, ce fut longtemps, avec le petit commerce, le principal moyen de promotion sociale. Ces écoles dispensaient un enseignement solide, mais dans un esprit étroit, et je n'ai pas lieu de regretter mes échecs successifs (sessions de 1949 et 1950)

***3 B.E.P.C.**

Le Brevet d'Enseignement du Premier Cycle du second degré avait succédé au Brevet, rendant inutile le Certificat d'Études*1 quand la scolarité fut prolongée jusqu'à l'âge de quinze ans.

On distinguait jusqu'alors Brevet élémentaire, exigé pour le recrutement des candidats instituteurs depuis la loi Guizot de

Le Témoin gaulois L'École de la République

1833 (on exigeait un brevet depuis 1816) et Brevet supérieur, qui ne fut exigé aux mêmes fins qu'à partir de 1922.

Depuis, le Brevet des Collèges a remplacé le B.E.P.C. mais ce n'est qu'un vestige sans débouché.

***4 Staline et le stalinisme**

Iossif Vissarionovitch Djougachvili, *alias* Joseph Staline (1879-1953), « le petit père des peuples », fut un dictateur non moins cynique et sanguinaire que Hitler^{*5}, prétendant sous le couvert d'un discours humaniste édifier « le socialisme réel » dans un pays arriéré, alors que pour Marx ce régime ne pouvait naître que dans les pays les plus économiquement avancés. Mais le marxisme exerçait alors un si puissant attrait sur beaucoup d'étudiants que les communistes n'avaient aucun mal à nous persuader que ceux qui dénonçaient les horreurs du stalinisme n'étaient que « *des laquais* ». Ils procédaient ainsi par invectives, calomnies et, dans la vie syndicale, par intimidation et tentatives de coups de force.

Je n'en citerai que deux exemples pris à Saint-Denis, où ils étaient majoritaires à mon arrivée. Leur responsable, Dumeix, tenait à jour des fichiers sur tous les nouveaux venus, professeurs ou stagiaires. Il entreprit aussitôt de me chaperonner, et me désigna pour l'assister à l'oral du jury de recrutement. À ma grande surprise, il m'avertit avant de recevoir un candidat : « Attention, c'est un trotskiste de la pire espèce, il ne doit pas passer ! ». Je dois lui rendre cette justice que celui-ci s'étant montré très brillant, il le reconnut sans difficulté. Dans ces cas-là, il s'arrangeait pour que de tels sujets soient confiés à des collègues, se réservant les communistes bon teint et les sympathisants qu'il espérait convertir.

Il y eut à un certain moment un conflit entre la section syndicale de Saint-Denis et celle de Lille, d'où je venais, à propos de l'avenir des E.N.N.A.^{*14} Nos camarades nous adressèrent un courrier et,

Le Témoin gaulois L'École de la République

ne recevant pas de réponse, m'appelèrent pour me demander de présenter leur motion. Quand j'en parlai en réunion syndicale, un vieux compagnon de Dumeix, Schlaffer, qui était le destinataire de ce courrier, se leva, pointa le doigt sur moi en tonnant : « *Tu mens !* » Ulcéré, je quittai le S.N.E.S. pendant deux ans, puis y revins.

***5 Hitler**

« *Heureux là-bas sur l'onde, et bercé du hasard,
Un pêcheur indolent qui flotte et chante, ignore
Quelle foudre s'amasse au centre de César.* » (Paul Valéry)

Deux portraits du « *conquérant à tête de mouche* », comme disait Sartre, me paraissent s'imposer parmi ceux que nous ont légués ses contemporains, et tous deux datent de 1939. Le premier est celui du *Great Dictator* de Charlie Chaplin qui, au grand scandale du réfugié Fritz Lang qui avait dû fuir le régime, trouvait les cérémonies nazies du plus haut comique et s'en est expliqué par ce film. Le second est *Die Augenzeuge (Le Témoin oculaire)*, d'Ernst Weiss. Tous deux s'accordent sur la médiocrité et l'aliénation de ce personnage.

On peut rêver d'un univers parallèle où sa carrière aurait été brisée dans l'œuf par quelque accident de parcours - blessure de guerre ou assassinat, par exemple. Mais il aurait fallu modifier bien d'autres paramètres pour que la face du monde en fût changée. De tels hommes ne sont que les points géométriques où, comme dit Valéry, la « *foudre s'amasse* », celle qui provient des vieilles haines, frustrations et rancunes des hommes, quand des circonstances exceptionnelles les portent à l'incandescence.

***6 P.C.F.**

Parti communiste français : Je reproduis ici la notice consacrée, dans *Approches des textes*^{*11}, au P.C.F. :

Le Témoin gaulois L'École de la République

« Son histoire est marquée par :

- la formulation et le soutien permanent de revendications sociales, le P.C.F. se présentant comme « *le parti de la classe ouvrière* », relayées en particulier par le syndicat C.G.T. (la Confédération Générale du Travail) ;
 - les luttés anti-coloniales, contre la guerre du Rif au Maroc en 1925 et plus tard contre les guerres d'Indochine (1945-1954) et d'Algérie (1954-1962) ;
 - les luttés anti-fascistes (elles expliquent la participation du P.C. au Front Populaire, malgré son refus d'entrer dans le gouvernement dirigé par Léon Blum, chef de la S.F.I.O., puis sa rupture au moment de la guerre d'Espagne, dans laquelle ce dernier refusa d'intervenir) ;
 - l'opposition à la guerre avec l'Allemagne nazie, après le Pacte de non-agression conclu entre Hitler^{*5} et Staline^{*4}, en 1939, et jusqu'à l'invasion de l'Union soviétique par l'armée allemande, le 22 juin 1941, même si, dès l'invasion de la France le 10 mai 1940, des militants, parmi les plus jeunes, sont entrés en Résistance ;
 - l'engagement résolu dans la Résistance de tout le parti après juin 1941, qui lui vaudra, après la Libération, plus de 25 pour cent des voix (1946) ;
 - l'opposition au putsch d'Alger (13 Mai 1958), qui permet au général de Gaulle de revenir au pouvoir, et le refus des institutions de la Cinquième République ;
 - le ralliement à la candidature de François Mitterrand^{*10}, en 1972, d'un parti qui n'était entré qu'à regret dans la « déstalinisation^{*4} » et se trouvait déjà très affaibli sur le plan électoral, Mitterrand ayant forgé, sur les ruines de la vieille S.F.I.O., le Parti socialiste.
- Le P.C.F. a exercé un puissant attrait sur un grand nombre d'intellectuels, et en particulier sur les surréalistes dans les années

Le Témoin gaulois L'École de la République

1920-1930, puis dans l'après-guerre, et jusqu'au milieu des années soixante. »

J'ajoute qu'il semble avoir atteint la fin de son histoire aux législatives de 2002 où il n'a obtenu que 5% des voix, et qu'ayant eu la chance historique de ne jamais accéder au pouvoir, ce qui lui a évité sans doute bien des crimes, il a bien mérité cette épitaphe.

***7 Écoles Normales Supérieures**

L'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, destinée à l'origine à la formation des professeurs de lycées, conduisait depuis longtemps à la recherche, à l'enseignement supérieur, voire au journalisme et à la politique.

Plusieurs E.N.S. furent donc créées pour remplir sa fonction primitive. Celle des garçons était à Saint-Cloud, celle des filles à Fontenay, puis il y eut l'E.N.S.E.T. rebaptisée École Normale Supérieure de Cachan, la technique de même que le travail manuel étant jugés infamants dans notre beau pays !

***8 B.T.S. et D.U.T. 75**

Le Brevet de Technicien Supérieur (B.T.S.) était le plus haut diplôme de l'enseignement technique. Il se préparait alors en deux ans, au lycée, mais à Vaugirard on avait exceptionnellement ajouté une année de spécialisation dans laquelle je n'avais évidemment pas à intervenir.

Dans les années 60, les universités créèrent pour le concurrencer le D.U.T. (Diplôme Universitaire de Technologie) dont la préparation fut dispensée dans des établissements nouveaux, les I.U.T. (Instituts Universitaires de Technologie).

***9 I.D.H.E.C.**

Ou Institut des Hautes Études Cinématographiques : beaucoup plus connu du grand public que Vaugirard, l'I.D.H.E.C., fondé en 1943, était une école privée qui offrait une formation à tous les métiers du cinéma. Pour ceux où elle était en concurrence avec

Le Témoin gaulois L'École de la République

Vaugirard, elle se montrait beaucoup moins efficace, mais elle en assurait d'autres comme la préparation aux fonctions de script, et était surtout orientée vers la réalisation. En 1986, elle est devenue la F.E.M.I.S., établissement public.

***10 François Mitterrand (1916-1996)**

Ce petit homme rusé, qui mit beaucoup de talent au service de ses ambitions, nous a offert, à l'occasion de son élection, la plus belle fête républicaine qui nous ait été donnée depuis la libération de Paris. Personnage ambigu, il a trompé tout le monde, mais seuls les naïfs pouvaient s'en étonner.

Une anecdote que mon frère Michel m'a racontée sonne si juste que je dois la rapporter. Au début de sa carrière, au temps de Vichy, le jeune Mitterrand demande audience à l'évêque de Nevers. Il est introduit en présence du prélat et, tout ému, sort son mouchoir de sa poche, d'où tombe un chapelet qu'il s'empresse de ramasser avec toutes les marques de la confusion : « Ce jeune homme ira loin ! », dit l'évêque.

Une visite de Mitterrand à l'E.N.N.A. fut organisée en grand secret, au cours de laquelle devaient lui être présentées les premières manifestations de l'informatique dans nos établissements. Je reçus d'abord le ministre de l'Éducation nationale qui m'interrogea longuement sur la formation que j'avais suivie et sur celle que je dispensais. La semaine suivante, le Directeur me demanda de prolonger d'un jour le stage en cours (il s'agissait de techniciens) : il nous promettait une surprise. De fait, quand j'arrivai à l'E.N.N.A. le lundi suivant, je trouvai l'école en état de siège, peuplée de C.R.S. et de policiers en civil. Le Directeur m'informa seulement à ce moment de la raison de ce remue-ménage. J'en fis part aux stagiaires, qui éclatèrent de rire. Je leur avais donné à écrire un petit programme. Quand Mitterrand entra, ce fut la stupeur générale. En saluant cet

Le Témoin gaulois L'École de la République

homme que j'avais rencontré en 1947 à Montsauche, et qui m'avait paru plus grand, je pensai à Louis XI, dont il avait plus d'un trait. Je lui présentai Fondrillon, un collègue technicien du L.E.P. qui se trouvait là, il nous demanda poliment quelques explications, se pencha sur une machine et échangea quelques mots avec les stagiaires qui y travaillaient, puis il s'en fut visiter un atelier. Je voulus tirer les conclusions du stage, mais mes gens étaient pantois, comme si le ciel leur était tombé sur la tête : ils me dirent qu'après un pareil événement, ils ne pourraient plus fixer leur attention, et nous sommes allés prendre un pot.

J'ai toujours été frappé par la force de la tradition monarchique en France, que de Gaulle a si bien su utiliser à son profit et qui se manifeste aussi dans les relations hiérarchiques par la survivance de l'esprit de cour... auquel je viens, en somme, de sacrifier !

11 Collection *Approches

Approches des textes : l'hyperdocument *Approches* parut d'abord avec trois disquettes pour support. Il s'agissait de vingt textes destinés aux lycées, choisis à partir d'une typologie originale qui permettait de parcourir l'ensemble du domaine littéraire, et pourvus d'un environnement qui devait permettre aux élèves non seulement de mieux comprendre les textes proposés, mais aussi d'acquérir des méthodes et des outils en explicitant tout ce qui, dans la demande de la plupart des enseignants, reste implicite, ce pourquoi bien des élèves qui ne trouvent dans leur famille ni références culturelles semblables à celles de l'école, ni aide, sont laissés sur le côté de la route.

Des éléments d'histoire générale, littéraire et religieuse, de grammaire, de narratologie, de rhétorique et de sémiologie de l'image constituaient cet environnement et pouvaient être consultés à tout instant. Enfin des exercices étaient proposés, avec toutes les aides nécessaires. Le module des collèves reprit

Le Témoin gaulois L'École de la République

cette même structure, et proposa quarante textes répartis en deux niveaux de difficulté. Quelques illustrations avaient été chichement concédées par mon éditeur, et ce module remplissait sept disquettes, car le logiciel d'Alain Saustier était particulièrement économe de mémoire. Les modules lycée et collège, fort enrichis, furent ensuite réunis en un cédérom.

Un second cédérom intitulé *Lecture de l'image*, écrit seul, avec pour illustrateur le jeune Gislot, fils du professeur de dessin de notre C.E.T. d'application qui est devenu Inspecteur général, et offrant aux utilisateurs de nombreuses liaisons à Internet a occupé le début de ma retraite. Il est encore commercialisé à ce jour, dans une version mise à jour et enrichie, en H.T.M.L..

Même si les contenus évoluent, je demeure persuadé que la formule a de l'avenir et sera imitée ou retrouvée.

[Le Témoin gaulois](#) L'École de la République

INDEX

Le Témoin gaulois L'École de la République

Les chiffres renvoient soit à la page où le sigle est commenté, soit à la première page où il apparaît, soit à une note (en exposant).

- A.T.O.S. (Auxiliaires Techniciens et Ouvriers Spécialisés) 40
- B.A.S.I.C. (*Beginner's All-purpose Symbolic Instruction Code*) 150
- B.E.P. (Brevet d'Enseignement Professionnel) 115
- B.E.P.C. (Brevet d'Enseignement du Premier Cycle du second degré)^{*3}
- B.T.S. (Brevet de Technicien Supérieur)^{*8}
- C.A.E.... (Certificat d'Aptitude à l'Enseignement...) 119, 146
- C.A.P. (Certificat d'Aptitude Professionnelle) 103
- C.A.P.E.T. (Certificat d'aptitude au Professorat de l'Enseignement Technique) 71
- C.E.T. (Collèges d'enseignement technique) 115
- C.G.T. (Confédération Générale du Travail) 111
- C.N.D.P. (Centre National de Documentation Pédagogique) 159
- C.P.1 (Cours Préparatoire 1ère année) 8
- C.R.D.P. (Centre Régional de Documentation Pédagogique) 136
- D.U.T. (Diplôme Universitaire de Technologie)^{*8}
- E.A.O. (Enseignement Assisté par Ordinateur) 157
- E.I.A.H. (Environnements Informatiques pour l'Apprentissage Humain) 157
- E.N.N.A. (École Normale Nationale d'Apprentissage) 115
- E.N.S. (École Normale Supérieure)^{*6}
- E.N.S.E.T. (E.N.S. de l'enseignement technique) 68
- F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur) 28
- H.E.C. (Hautes Études Commerciales) 56
- H.L.M. (Habitations à Loyer Modéré) 49
- I.C.A.V. (Initiation à la culture audiovisuelle) 135
- I.D.H.E.C. (Institut des Hautes Études Cinématographiques)^{*9}

Le Témoin gaulois L'École de la République

- I.E.T. (Inspecteurs de l'Enseignement technique) 116
I.G. (Inspection Générale) 80
I.P.R. (Inspecteurs Pédagogiques Régionaux) 80
I.U.F.M. (Institut Universitaire de Formation des Maîtres) 115
L.E.P. (Lycées d'enseignement professionnel) 115
L.P. (Lycées professionnels) 115
L.S.E. (Langage Symbolique d'Enseignement) 151
M.A.I.F. (Mutuelle Automobile des Instituteurs de France) 139
M.G.E.N. (Mutuelle Générale de l'Éducation Nationale) 107
MS-DOS (*Microsoft Disk Operating System*) 158
N.M.P.P. (Nouvelles Messageries de la Presse Parisienne) 72
O.R.T.F. (Office de la Radio et de la Télévision Françaises) 97
P.C.F.(Parti Communiste Français)*⁶
P.E.G. (Professeur d'Enseignement Général) 116
P.E.T. (Professeur d'Enseignement Technique) 117
P.E.P.P. (Professeur d'Enseignement Professionnel Pratique)
117
P.E.T.T. ((Professeur d'Enseignement Technique Théorique)
117
PRAG (Professeurs Agrégés du second degré détachés dans
l'enseignement supérieur) 161
Q.C.M. (Questionnaire à Choix Multiples) 158
S.N.E.S. (**Syndicat national des enseignements de 2nd degré**) 108
T.I.C.E. (Technologies de l'Information et de la Communication
pour l'Enseignement) 157
T.O.S. (Techniciens et Ouvriers Spécialisés) 40
T.S.F. (Télégraphie sans Fil : synonyme alors courant de radio)
U.E.J.F. (Union des Étudiants Juifs de France) 71
U.R.S.S.(Union des Républiques Socialistes Soviétiques : nom de
l'empire russe au temps du communisme, de 1922 à 1991) 99
Z.E.P. (Zone d'Éducation Prioritaire) 171

ANNEXE

Le Témoin gaulois L'École de la République

Je croyais en avoir fini avec ces souvenirs, mais ils suscitent de nouveaux témoignages, notamment par le site Trombi.com, et je m'en voudrais de ne pas en signaler certains. Je ne reproduis naturellement ni les injures, ni les compliments, qui sont également excessifs et ne concernent que moi.

Saint-Ferdinand

Guy Pelloille

Te souviens-tu également de ROSENTHAL ? C'était l'un des meilleurs de la classe de 3ème. Lui, il ne participait pas aux tournois de "morpion" pendant les cours d'allemand.

Sans doute, j'ai d'ailleurs cité son nom que j'ai écrit par erreur ROSENBERG, p.16 de Rue Pierre Demours. Erreur rectifiée.

Et M. Marchand, le prof d'allemand dont le père était l'auteur de la méthode qu'il utilisait et dont nous lui assurions, à son grand désespoir, qu'elle n'était pas la meilleure...

Tu n'as pas parlé des tournois de morpion que nous organisions, en troisième, pendant ses cours.. Après chaque manche, nous changions de place pour rencontrer les autres engagés, c'était Rolland Garros avant l'heure...

Ce n'était pas noté et il est bien dommage que ce n'était pas en option au Brevet, j'étais loin de me trouver le plus mal classé... !!! Peut-être une réminiscence des maths ?

Autre souvenir de notre dégingandé professeur d'anglais. Il avait établi un rapport entre son nom et le pipeline du débarquement dénommé PLUTO qui reliait CHERBOURG à l'île de WIGHT. D'ailleurs je croyais qu'il s'appelait ainsi, avec une orthographe adaptée jusqu'à te lire.

C'est bien moi qui ai réalisé toutes ces pièces (p.190) qui me plaçaient dans les meilleurs de cette activité du samedi après-midi.

On reconnaîtra mon coquetier de glorieuse mémoire (p. 33)

Le Témoin gaulois L'École de la République



Le Témoin gaulois L'École de la République

Philippe Cuinet

Ce souvenir dans Trmbi.com, antérieur à ma publication (je n'en retiens que ce qui a trait à des professeurs que j'ai connus :

M. Bovi enseignait alors dans ce qu'on appelait le "Cours complémentaire", avec Mr Huileray. J'avais une dizaine d'année en 1958 et mon père qui était né en 1923 avait déjà eu ces deux enseignants !

Ils étaient sévères, mais justes ! De VRAIS Enseignants ! Je me souviens aussi de M. Jean VILATE prof de chant qui venait à Saint Ferdinand quelques heures par semaine, avec son "guide-chant". On se battait presque pour avoir l'Honneur de faire fonctionner le soufflet !

et cette réaction :

Je viens de lire vos "jugements" sur nos anciens professeurs sur votre site. Vos souvenirs sont beaux...dites-vous ! Pour qui vous prenez-vous alors pour traiter ainsi ces Hommes ? Ils avaient le mérite de nous faire travailler et apprendre les bases. Leur pédagogie était peut-être un peu rustre, mais ils faisaient leur métier. Mon père, puis moi, avons eu ces professeurs du Cours complémentaire de Saint-Ferdinand. Eux sont respectables. Je leur doit le respect, malgré mes 62 ans !

Chaptal

Jacques Lefort

Je me rappelle une anecdote à propos de Chaptal et de Vincent, le prof de physique chimie ; en terminale S [*on disait : mathélem*] il avait décidé de nous faire préparer du nitrotoluène : on mélange acide sulfurique, acide nitrique et toluène dans un bécher plongé dans de la glace ; il faut refroidir vigoureusement car c'est explosif si la température monte trop, moi j'étais émerveillé par la belle

Le Témoin gaulois L'École de la République

couleur jaune du mélange et j'oubliais de tourner la spatule pour refroidir et ça a commencé à bouillir, d'où une grosse frayeur de Vincent. Avec le recul était-ce bien prudent ?

Encore Chaptal : on passait la visite médicale nus devant le médecin et une jeune infirmière, tout le monde très... ému, si j'ose cet euphémisme, vous souvenez vous de cet épisode ?

Vaugirard

Ce texte n'a pas été retouché depuis 2011, et c'est le mardi 29 mai 2018, à l'occasion de la commémoration du 32 mai 1968 (vendredi 1er juin) que j'ai appris le transfert en 2012 de l'E.N.S. à Saint-Denis, où s'est déroulé tout le reste de ma carrière...

Index des noms cités

Albrecht Pierre Jean.....	15, 17, 31, 33, 40, 42
Almasy Paul.....	96
Antonioni.....	84
Ardant.....	96
Astier de la Vigerie Emmanuel d'.....	73
Aubain.....	49, 138, 154, 156 sv
Audrain.....	31
Auffret.....	85
Ayache.....	75
Bacherot.....	136
Barthes.....	97
Beaudry.....	17
Beaupied.....	117, 136
Beauvis.....	19, 35, 38, 40
Bécourt.....	100
Belloc.....	139 sv
Bénazéraf.....	100
Bénésy.....	146
Bodetti.....	9
Boissière.....	49, 80, 82 sv, 85, 116
Bonnet.....	75 sv
Boucher.....	13, 15 sv
Boyé Michel.....	136, 141
Brassens.....	141
Bréhat.....	66
Brossard.....	31
Bruel Guy.....	16, 27
Calflèche.....	12

Le Témoin gaulois L'École de la République

Catinaud Claude.....	17,20, 23, 32, 39, 199
Cavalier.....	64
Chabrol.....	95, 103
Chanconie.....	43, 51
Chateauret.....	51
Chevalet.....	159
Chevalier.....	18
Chicharro.....	54
Cochois.....	31
Coletti.....	9
Colinot.....	128
Collinot Lucien.....	10, 19, 39, 51, 58, 141, 176
Collinot Lucien et Simone...11, 13,16, 37, 44 sv, 57 sv, 64, 94,106	
Corset.....	97 sv
Cottignies (de).....	42
Coulet.....	65
Coux.....	136, 141, 143
Delecroix.....	82
Derogy.....	73
Desmedt.....	52
Desnoyers.....	23
Devaux.....	52 sv
Didi.....	151, 156
Dieudonné Daniel.....	160
Dubos.....	78
Dumas.....	31
Dumeix.....	131, 135, 141 sv, 145, 177 sv
Élie Alain.....	134,136,137,152
Esposito.....	128
Fondrillon.....	182
Fournial.....	92

Le Témoin gaulois L'École de la République

Fraisse.....	31
Girard Jean.....	33,90 sv
Godard Jean Luc.....	100, 104
Grand.....	27, 50, 54, 116, 137, 148
Gras.....	153
Groucho.....	83
Guinot.....	95, 102 sv
Hautier.....	16
Havio.....	31
Hébert.....	31
Héritier.....	138, 143
Hitler.....	177 sv
Hubac.....	61, 64 sv
Huc.....	34
Huilleret.....	19, 37, 199
Jacques (élève).....	31
Jacques (professeur).....	53
James.....	17
Joly.....	37
Jouanon.....	19, 36
Karcher.....	49
Kriegel.....	131
Lafont Bernadette.....	95
Lafont Jean.....	46 sv, 49
Lamy.....	31
Landré élève.....	31
Landré professeur.....	68, 70
Lang Fritz.....	178
Langlois.....	95
Lavault.....	32
Le Corguillé.....	135

Le Témoin gaulois L'École de la République

Ledoux.....	16
Lefèbvre.....	47
Lefort.....	165
Lelouch.....	95, 104 sv
Lemaire.....	9
Lequeux.....	65
Leroy.....	65
Lombré.....	17
Lucquiaud.....	135, 142
Luteau.....	19
Maillard.....	30
Marchand.....	19
Marker Chris.....	94, 102
Marx Karl.....	177
Mc Luhan Marshall.....	55, 84, 97
Melmiès.....	56
Mérigoux.....	118
Michonneau.....	118, 120
Mitterrand François.....	158, 179, 181
Monnet Jean.....	88
Montand.....	30
Moreau.....	117, 136
Pailloux.....	15
Pasolini.....	97
Pelloille Guy.....	31
Pétain.....	53
Petit.....	31
Petiot Docteur.....	27
Petiot Gérard.....	60
Pétrissans.....	56
Philibert.....	93, 101, 105, 113, 134

Le Témoin gaulois L'École de la République

Picasso.....	91
Pignarre.....	68, 70
Pinoteau.....	104
Prévert Jacques.....	48
Puig Expert.....	55
Rastelli.....	136
Rayman.....	13 sv
Renart.....	12
Renault.....	73
Reynaud.....	73
Robbe-Grillet.....	95, 105
Rohmer.....	95, 105
Roullot.....	176
Roussel.....	43
Roy.....	73
Sadoul.....	94
Saint-Dô (de).....	50, 57
Salée.....	127
Santurette.....	86, 89
Sarfaty.....	43
Saulnier.....	68
Saustier.....	156, 158, 160-162, 183
Sautet.....	95
Savary.....	153, 170
Schaeffer.....	97
Sclaffer.....	131, 143, 178
Sieff Jean-Loup.....	43, 47
Simoni.....	31
Staline Joseph.....	177, 179
Thévenoux.....	48, 80
Tronche Michel.....	14, 17, 29

Le Témoin gaulois L'École de la République

Truffaut François.....	84, 96
Tubiana.....	31
Vacheret.....	82, 85, 116, 134 sv, 137
Villain.....	43
Villatte.....	34 sv
Vincent.....	43, 51, 92
Weber.....	103, 105, 152, 154
Weiss.....	178
Yvan.....	16

TABLE DES MATIÈRES

<u>Avertissement</u>	3
<u>L'ÉCOLE PRIMAIRE</u>	5
<u>Une école publique dans les années 1940</u>	6
L'école de la rue Saint-Ferdinand (1941-1949)	7
L'école maternelle (1940-1941)	9
La grande école (1941-1945)	12
<u>Classe de 10ème (1941-1942)</u>	12
<u>Classe de 8ème (1942-1943)</u>	13
<u>Grande classe, deuxième division (1943-1944)</u>	14
<u>Classe de 4^{ème} (1944-1945)</u>	14
<u>Le Cours complémentaire (1945-1949)</u>	18
<u>L'enseignement primaire supérieur</u>	18
<u>Camarades de l'école primaire</u>	20
X*	20
Claude Catinaud (1933-21/01/2008)	23
X*	24
Autres camarades	30
<u>Matières abhorrées</u>	31
La Gymnastique	31
Le Travail manuel	32
Le Dessin	33
Le Chant	34
<u>Principaux professeurs du cours complémentaire</u>	35
Le Naëlec	35
Jouanon	36
Huilleret	37
Beauvis	38
<u>Personnel non enseignant</u>	40

<u>LYCÉES CHAPTAL ET LAKANAL</u>	41
Du cours complémentaire au lycée	42
<u>Chaptal (1949-1950)</u>	43
<u>1949-1950 : Classe de Seconde</u>	43
<u>1950-1951 : Redoublement</u>	43
<u>Niveaux scolaires</u>	44
<u>Handicap culturel</u>	45
<u>1951-1952 : Classe de Première</u>	46
<u>1952-1953 : Classe de Philo</u>	47
<u>Camarades de Chaptal</u>	47
Jean-Loup Sieff (30 novembre 1933-20 septembre 2000)	47
X*	48
<u>Professeurs de Chaptal</u>	49
M. Vincent	49
Professeurs de Lettres	49
Mes professeurs d'espagnol	54
<u>H.E.C.</u>	56
<u>Lakanal (1953-1955)</u>	57
<u>D'un lycée l'autre</u>	57
<u>Bizutage</u>	58
<u>Folklore étudiant</u>	59
<u>La vie de prépa</u>	61
<u>Les professeurs de Lakanal</u>	63
Maître Cavalier	64
Maître Hubac	64
Maître Lequeux	65
Maître Leroy	65
Maître Bréhat	66

[Le Témoin gaulois](#) L'École de la République

L'E.N.S.E.T. (1955-1959)	67
L'École normale supérieure de l'E. T.	68
Professeurs de l'E.N.S.E.T.	70
<u>Gougenheim</u>	70
<u>Pignarre</u>	70
<u>Landré</u>	70
Le Mémoire	71
Un Stage au journal Libération (1959)	72
L'École Nationale de Commerce	75
<u>Un avant-goût du métier</u>	75
<u>De la dissertation</u>	76
<u>Séquelles</u>	78
 LE MÉTIER	 79
L'Inspection Générale	80
<u>Une institution vénérable</u>	80
<u>M. Vacheret</u>	82
<u>M. de la Boissière</u>	83
 Lycées techniques	 86
<u>Le lycée technique de Bourges (1962-1964)</u>	86
Mes débuts	86
Collègues	88
● M. Pelé	88
● Une soirée au théâtre	88
● M. Santurette	89
● Jean Girard (1922-1994)	90

Le Témoin gaulois L'École de la République

<u>Le lycée technique de Nogent-sur-Marne (1964-1966)</u>	92
Vaugirard (1966-1972)	94
<u>Découvertes</u>	94
<u>Stages</u>	98
<u>Canulars</u>	100
<u>Collègues</u>	101
M. Philibert	101
Guinot	102
Weber	103
<u>Quelques-uns de mes invités</u>	103
Chabrol	103
Godard	104
Lelouch	104
Robbe-Grillet	105
Rohmer	105
<u>Mai 1968</u>	106
<u>Après l'orage</u>	113
<u>Formation des maîtres : « Un [...] monde »</u>	115
<u>L'enseignement professionnel</u>	115
<u>Mes motivations</u>	115
<u>Le séminaire de Nantes</u>	116
<u>Inspecteurs de l'Enseignement technique</u>	116
<u>P.E.G. et P.E.T.</u>	117
<u>Élèves de L.E.P.</u>	118
<u>Maîtres et élèves</u>	121
<u>Le racisme chez les enseignants</u>	124
<u>Un vol</u>	124

Le Témoin gaulois L'École de la République

<u>Formation des maîtres : Lille (1972-1974)</u>	127
Formation des maîtres : Saint-Denis (1974-81)	131
<u>Apprentissages</u>	131
<u>Séminaires sur l'image</u>	134
<u>Rentrées solennelles</u>	138
<u>Formateurs de formateurs</u>	139
Belloc	139
Michel Boyé	141
Dumeix	141
Françoise Héritier	142
Sciaffer	142
<u>Formations de techniciens</u>	143
<u>Formations littéraires</u>	145
Une année sabbatique (1981-1982)	150
<u>Recyclage</u>	150
<u>Requiem pour le L.S.E.</u>	151
<u>Séminaire de Poitiers</u>	151
<u>Dispersion de la cellule informatique</u>	153
Enseignement Assisté par Ordinateur	154
<u>Retour au bercail</u>	154
<u>Installation</u>	155
<u>Initiation des collègues</u>	156
<u>Le département E.A.O.</u>	156
Fonctionnement	156
Journalistes de télévision	159
En équipe avec Alain Saustier	160
<u>De l'E.N.N.A. à l'I.U.F.M.</u>	161

Le Témoin gaulois L'École de la République

<u>Je tire ma révérence</u>	161
<u>POST SCRIPTUM</u>	164
<u>Sur l'école primaire</u>	165
<u>Sur l'E.N.S.E.T.</u>	166
<u>Sur la discipline</u>	167
<u>Sur la formation des maîtres</u>	169
<u>Informatique, Français, Histoire et Géographie</u>	170
<u>Sur la pédagogie</u>	171
<u>Rester ambitieux</u>	172
<u>NOTES</u>	175
INDEX	185
ANNEXE	188
<u>INDEX DES NOMS CITÉS</u>	192

[Le Témoin gaulois](#) L'École de la République